COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

1 franc 25 centimes à l'étranger

NADAR

QUAND J'ÉTAIS ÉTUDIANT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

July
1988

QUAND
J'ÉTAIS ÉTUDIANT

Paris. — Typographie Morris et comp., rue Amelot, 64.

QUAND

J'ÉTAIS ÉTUDIANT

PAR

NADAR



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856

A MADAME

GEORGE SAND

Enthousiasme fervent

et profond respect.

NADAR

« — ..... Avant de commencer, dis-je au docteur, je vous recommanderai de nouveau de bien prendre garde à ce que votre histoire ne choque personne et soit bonne à faire lire à tout le monde et aux petites demoiselles.

» — Convenu.

» — ... Enfin que ce soit... vous m'entendez bien ?... là ?...

» — Moral.

» — C'est cela même.

» — Je vous écoute. »

Je tendis toute mon attention et ma mémoire pour ne

rien perdre, car le digne docteur contait bien; et, si j'avais su sténographier, vous y auriez gagné, certes!

Il se disposait à commencer.

Auparavant :

— Et mon titre? lui demandai-je.

— Mettez :

LE TESTAMENT DU BOULANGER.

I

Ce boulanger avait quitté son commerce à peu près vers le temps où il devint mon client, et, bien que là commence l'histoire que je vais vous dire, je crois qu'il n'est pas inutile de remonter un peu plus haut. La vie de cet homme est un exemple assez remarquable de ce que peuvent la patience et la volonté, lors même qu'elles ne sont ni trop favorisées par les circonstances, ni soutenues par cette aide puissante que l'intelligence donne.

Il se nommait Pierre Jouvencel, de la famille des Jouvencel, de la Beauce : une de ces familles de paysans comme il y en a deux ou trois dans tout pays de province : familles fournies et touffues comme la tribu de

David, qui accaparent un sol, se le partagent, s'y cramponnent et montrent les dents aux Parisiens qui tenteraient de s'approcher.—Les *Parisiens*, vous le savez, c'est tout le monde, excepté eux; et, par là, qui dit Parisien, dit ennemi. Le paysan vole le Parisien, le dépouille, le sang-suce avec impudeur, avec lâcheté, avec audace, le jour comme la nuit, par câlinerie et avec effraction, par escalade et souterrainement : c'est pays conquis.

Cet acharnement général et instinctif du paysan contre l'étranger ne serait-il pas l'exagération du principe saint de la famille et de la commune défense?...

« — Notre histoire, docteur, notre histoire! interrompis-je. Les lecteurs n'aiment point les théories. »

Le docteur reprit avec soumission :

— Dans ces pays-là donc, tout le monde est cousin. Ce qui ne les empêche pas entre eux de se chamailler, de s'assigner, de s'entre déchirer et dévorer pour rien, pour une botte de foin, pour un os. — Il y a trois noms patronymiques pour vingt lieues carrées, et ces trois noms embrassent tout, depuis le plus gros propriétaire de l'endroit, conseiller municipal, voire général, jus-

qu'au cantonnier à jeun et cuit au soleil, qui casse les cailloux sur la route à coups de martinet. Ces familles produisent, par génération de cinq cents membres, un député qui, à peine arrivé à Paris, crache sur tout ce cousinage dont il fait moindre cas que d'un fétu, et qui n'en reste pas moins lui-même toute sa vie, avec tous ses grands airs, paysan crasseux et archi-paysan, âpre au gain, habile aux petites ruses honteuses, ignare, entêté, jaloux, bas, matou, sournois, madré et fesse-mathieu.

« — Vous n'aimez pas les paysans? dis-je au docteur.
» — Je ne hais personne. Je plains, et je me défie. »

La branche des Jouvencel, à laquelle appartenait Pierre, était de celles qui fournissent les cantonniers plutôt que les députés : elle était pauvre. Pierre était l'aîné de cinq frères, dont trois moururent successivement, ainsi que la mère et le père. Pierre Jouvencel restait donc seul, cousins hormis, avec son frère puîné, Jean, un assez mauvais garnement comme lui.

Car, pour le côté moral de son caractère, je serais assez disposé à vous abandonner mon boulanger, qui ne valait pas grand'chose, et ce n'est guère par là qu'il pour-

rait intéresser. Il n'était pas du bois dont se font les saint Vincent de Paul, et il se serait bien gardé d'aller aux galères pour qui que ce fût, même pour lui. Ses qualités étaient toutes personnelles et négatives : la sobriété, l'économie. Je dois dire aussi qu'il avait du courage au travail. Du reste, un cœur de glace, froid, vindicatif et faux bonhomme, comme un vrai paysan qu'il était.

Son frère Jean avait tous ses défauts sans avoir ses qualités. Il était indiscipliné, dépensier, ne travaillant que par boutades ou par nécessité : ce que les maîtres d'école appellent un garçon *sans suite*, et les caporaux, un mauvais soldat. Mais Pierre le faisait marcher droit ou le plus possible. Pierre, outre son droit d'aînesse, avait, pour se faire entendre, la voix de la raison et l'autorité d'un poignet admirablement solide.

Pierre et Jean vinrent chercher ensemble fortune à Paris. Ce fut Pierre qui en ouvrit l'avis. Ils n'avaient pas encore vingt ans. Au bout de quelque temps, comme Pierre s'aperçut qu'il travaillait pour deux, Jean ne faisant rien ou pas grand'chose et s'allant trémousser aux barrières, il choisit pour prétexte de querelle la disparition de quelque argent caché par lui dans son coffre, et mit leur société en dissolution.

Là-dessus, il y eut querelle, puis dispute, puis ba-

taille. Jean, qui n'était pas le plus fort, tira son couteau et en porta un coup à Pierre; mais celui-ci lui prit le bras dans sa vaste main et serra à lui faire demander grâce. Il ne s'arrêta que lorsqu'il crut s'apercevoir que l'os fléchissait.

Jean porta durant six mois la marque de ce carcan de fer.

En fin de compte, Pierre avait-il bien été volé, et Jean était-il le voleur? Quoi qu'il en fût, Jean s'en alla.

Les deux frères ne se revirent que quelques mois après, lorsque Jean tira à la conscription. Pierre avait été exempté comme aîné d'orphelin. Jean eut un bon numéro; — et bien lui en prit, car Pierre eût mieux aimé se pendre que de lui offrir ses économies pour *acheter un homme*,—et puis, pourquoi Jean aurait-il acheté un homme? Pourquoi Jean ne serait-il pas parti? Qui est-ce qui partirait, si les gens comme Jean ne partaient pas?

« — Docteur! docteur! interrompis-je encore, voici des doctrines bien inégalitaires! Nous allons mécontenter trop de monde.

» — Pourquoi cela? dit le docteur. Et pourquoi vous chargez-vous d'interpréter ma pensée? Je suis peut-être plus encore de votre avis que vous-même, monsieur

et ami. Vous vous trompez si bien à mon endroit, que je voulais, au contraire...

» — A la bonne heure! Mais comprenez aussi qu'il m'était nécessaire de m'éclaircir sur ce point-là, sans quoi il n'y aurait pas de collaboration possible entre nous.

» — Collaboration? En voici bien d'une autre! Qu'appelez-vous collaboration? Il ne s'agit pas ici de collaboration, vraiment. Je vous raconte ma petite histoire, et c'est tout. N'allez pas signer mon nom, au moins! ajouta-t-il.

» — N'ayez pas peur, lui répondis-je en riant, et veuillez continuer. »

Cet événement accompli, — je parlais du tirage au sort de Jean, — les deux frères continuèrent à vivre chacun de son côté.

Jean était maçon; compagnon bientôt.

Pierre s'était établi fort à la Halle aux blés. — Il est temps de dessiner son portrait. — Il avait six pieds, ou peu s'en fallait, les épaules du minotaure et les mollets de l'hercule Farnèse. Il aurait exécuté la charge en douze temps avec une pièce de vingt-quatre. Son front était bas; pas de cou, les cheveux drus et cendrés,

implantés dès le dessous de la nuque; les pommettes larges, le maxillaire inférieur carré et aussi large que les pommettes; l'œil gris clair, la nuance des boulangers, avec une singulière expression d'astuce; le teint terreux et semé de rousseurs; les mains doublées de semelles.

Un rude gars !

Eh bien ! cet homme-là, si solidement taillé, si ample de poitrine, ce modèle de musculature, cette maçonnerie, ce bœuf, ce taureau, vous le verrez tout à l'heure, après quelques années d'une existence sobre sans abstinence, régulière, normale et tranquille, vous le verrez avec ses membres d'Alcide et sa carcasse d'éléphant, vous le verrez s'éteindre poitrinaire entre mes mains, comme une héritière anglaise, sans que personne en sache le pourquoi, sans accident, sans lésion apparente. Pas de rime ni de raison !... — La sotte chose que la vie !...

Mais n'anticipons pas!

Avec cette constitution-là et l'ardeur au travail, Pierre Jouvencel trouvait bien à gagner sa vie dans le rude métier qu'il avait embrassé, faute d'en savoir un autre. Il était jour et nuit sur pied, infatigable, le sac au dos, le bâto la main, poli avec les maîtres bou-

langers et les marchands de farine, acceptant tout salaire sans grogner, qu'en dedans, n'y perdant rien pour cela, et sachant se bien faire venir de ceux qui paient. Des autres, il se souciait peu. Il avait eu à éprouver, dans les premiers jours, ses poings contre quelques jaloux, et il s'était posé tout de suite au premier rang parmi les plus fiers joûteurs ; et c'est un beau triomphe à la Halle aux blés ! Personne n'eût osé désormais se fâcher devant lui, même s'il eût consenti à baisser ses prix. Du reste, il n'abusait pas de sa force et ne s'avisait pas de chercher des querelles : il avait bien d'autres affaires en tête, et ne s'amusait pas à perdre son temps en chemin. Malgré cette modération, ses camarades ne l'aimaient pas et se bornaient à le craindre.

Cette fausse bonhomie, que ceux qui vivaient avec lui avaient pu deviner seuls, le servait dans ses relations de subordonné à maître. Il possédait une sorte d'*entre gens* grossier, qui plaisait aux commerçants de la Halle, hommes de peu de flair quand il ne s'agit pas d'argent à prendre ou à rendre, et qui réservent toute leur finesse pour les affaires. Pierre séduisait : il avait la satisfaction peinte sur son énorme face quand un de *ces messieurs* daignait lui faire verser un verre de vin ; il

s'excusait de *prendre tant de liberté ;* il poussait, *sauf respect* toujours, des sourires à faire tomber les vitres ; il eût cabriolé, la montagne ! pour qu'on dît de lui : Ce Pierre est un brave garçon !

Puis, les maîtres partis, la comédie était finie. Il éteignait les quinquets de sa gaieté, et retournait, sans perdre un instant, à ses sacs, avec sa figure sérieuse et son pas lourd.

Parmi ceux qui témoignaient le plus d'amitié à Jouvencel, était un boulanger établi dans la rue Hautefeuille. Ce boulanger, un peu ivrogne, affectionnait la société de Pierre, qu'il traitait tout à fait de pair à égal. Il était petit, maigre et sec, et ne se trouvait bien qu'à côté du géant beauceron : les extrêmes se touchent, dit-on. Il n'aurait pas acheté une livre de farine, si un autre que Pierre eût dû l'apporter.

Pierre fréquentait la maison du boulanger, qu'habitaient celui-ci d'abord, sa bonne ou gouvernante, qui se dispose à être tout à l'heure un de nos principaux personnages, et un garçon, piémontais obtus, parlant à peine le français. Cette boulangerie faisait, du reste, d'assez maigres affaires. La boutique était mal située d'abord, et le patron était plus assidu chez les mar-

chands de vin qu'à son comptoir, malgré les cris de sa bonne, qui avait nom Félicité. En outre, des bruits fâcheux couraient dans le quartier : on attribuait à des motifs peu édifiants la position de reine et maîtresse qu'avait su prendre mademoiselle Félicité et la soumission absolue du boulanger.

« — Docteur, dis-je, voilà de ces choses dont nous ne devrions pas parler. Les personnes de mœurs n'aiment pas cela.

» — Ce n'était que des bruits, me répondit le docteur pour sa justification. »

Je n'étais pas encore très-satisfa .

Mademoiselle Félicité avait trente-trois ans, et ne s'en cachait pas, sa laideur la mettant au-dessus ou au-dessous de toute vanité. Elle était maigre comme une tringle à rideaux, couperosée, les yeux en vrille, de ces yeux que l'on ne peut regarder sans que l'on sente cuire les siens; son nez était des plus pointus, son cou labouré; l'acier avait passé par là; les dents vicieuses. D'ailleurs, faisant peu de cas de sa personne, et malpropre : un peigne ! — Un bonnet lui *faisait* un an, et elle l'avait fait blanchir deux fois. De plus, méchante, hargneuse, criarde et rapace.

Si les propos des cuisinières du quartier avaient quelque fondement, mademoiselle Félicité avait surtout à cœur de s'en défendre. Elle eût accueilli comme une injure sanglante la plus inoffensive plaisanterie à ce sujet ; et, pour les écarter d'avance, sa laideur la rendant plus susceptible encore, elle se gendarmait derrière une citadelle de brutale pruderie, s'affarouchant d'un mot et glapissant au moindre signe.

Ces allures presbytériennes couvraient-elles en effet une vertu solide? Moi, je le crois, et Pierre le crut aussi, ou du moins il agit en tout comme s'il le croyait. Il vit tout de suite à qui il avait affaire, et, par son ton déférent, sa politesse, il parvint à apprivoiser cet infernal dragon. Il approuvait de l'œil et du geste toute parole de la gouvernante, donnant même tort, lorsqu'elle paraissait le désirer, à son ami le boulanger; car il n'avait pas été longtemps à se dire que, s'il se mettait mal avec la domestique, toute la protection du maître ne l'empêcherait pas de passer la porte. Et Pierre musela la vilaine bête, plus habile en cela que tous ceux qui s'y étaient frottés avant lui. On l'accepta, lui premier, pour commensal d'une maison où il devait y avoir, tôt ou tard, quelque chose à faire.

Vint le choléra. Le mitron piémontais tomba malade,

et s'en alla à l'hospice. Pierre rumina là-dessus une idée, et s'en fut trouver mademoiselle Félicité. Il lui expliqua comme quoi il désirait, si toutefois cela ne déplaisait point à mademoiselle Félicité, abandonner sa médaille de fort de la Halle pour remplacer le Piémontais. Il gagnerait un peu moins, disait-il, mais il prendrait un métier qui lui convenait davantage, et il serait heureux d'être toujours auprès de mademoiselle Félicité, qui était une si bonne personne ! Quant au métier en lui-même, il était au fait, et, en travaillant deux nuits sous les yeux du patron, il répondait de tout.

Mademoiselle Félicité consentit : elle voyait peut-être dans l'avenir, — et Pierre fut installé.

Alors il commença à mettre à exécution l'incroyable projet, depuis longtemps conçu par lui, de donner assaut dans les règles au cœur de la Félicité. Cette épouvantable créature ne lui fit pas peur, et il commença son œuvre lentement, patiemment, gravement.

Mademoiselle Félicité ne tarda pas à s'apercevoir que c'était à elle qu'on en voulait. Elle n'était pas accoutumée à pareille fête, et à la première attaque son petit cœur tressaillit comme une fauvette prise au lit. Pierre était un homme superbe, et ses poursuites ne pouvaient que flatter. Pour mademoiselle Félicité, c'était mor-

ceau de duchesse. C'était, de plus, un garçon rangé, qui avait des économies, et dont les façons d'agir étaient parfumées d'un ragoût de respect tout à fait convenable.

Pierre devait avoir l'estomac bon. Je ne puis pourtant m'empêcher de croire qu'il n'eût eu garde, pour lui-même, de manquer à ce respect qui charmait tant mademoiselle Félicité. C'était le miel sur les bords de la coupe.

Que vous dirai-je? Pierre fut agréé, pour le bon motif s'entend. On lui recommanda le mystère, une discrétion absolue; recommandation d'étrange fatuité. Pierre fut trop heureux de se soumettre à tout.

Dès ce moment la maison devint un enfer pour le pauvre boulanger. Mademoiselle Félicité, qui avait eu des vues conjugales sur lui et qui venait d'y renoncer, le traitait comme un nègre. Connaissant la puissance qu'elle possédait, elle l'accablait de rebuffades, de mauvaises paroles et de vilains traitements. Quand le pauvre homme tentait de se rebiffer, il était écrasé. Pierre, lui-même, fidèle à sa ligne de conduite, prenait parfois parti contre son ancien ami. Celui-ci ne lui en voulait pas pour cela, et se croyait alors dans son tort. Seulement son cœur en souffrait. Il devait toujours con-

server pour Pierre une passion malheureuse. Tracassé, traqué, il allait noyer ses chagrins domestiques dans l'alcool, rentrait ivre, quand il rentrait, — et laissait aller la maison à la grâce du bon Dieu.

Toutes les rares prévenances de mademoiselle Félicité, tous les soins qu'elle donnait auparavant à son maître, dans ses quelques bons moments, elle les reportait maintenant sur Pierre. Elle innovait même en ce genre pour lui. Pierre en était comblé. — Il avait fallu qu'il s'installât aux lieu et place du patron : on lui avait adjugé le vieux fauteuil, passé à son chevet le second oreiller, décerné le verre de cristal coulé, portant en relief l'Empereur peint. Pierre était passé maître; les pratiques ne connaissaient plus que lui. À peine, quand le véritable propriétaire s'avisait par hasard de vouloir prendre sa place légitime au comptoir, à peine lui permettait-on de s'asseoir à l'extrémité du banc de velours d'Utrecht. Recettes et dépenses, tout se faisait par les mains de Pierre, sous la conduite de mademoiselle Félicité.

Et Dieu sait ce qui en résultait pour les intérêts du patron! Je n'aime pas à supposer aux gens de mauvaises pensées; mais je ne puis faire l'effort de croire que, lorsque tout se trouvait si bien à la disposition de

ces quatre mains crochues, il n'y soit resté quelque chose. Pierre et mademoiselle Félicité avaient désormais des intérêts communs : danger le plus inexorable qui pût atteindre le maître boulanger.

Ce brave homme cependant, malheureux dans son intérieur, et trop faible pour y reprendre ses droits, s'abrutissait de plus en plus à boire. Sa santé se dégradait, et il en vint enfin à tomber sérieusement malade. L'épidémie qui avait frappé son mitron venait de le gagner à son tour, après en avoir fait succomber tant d'autres. — Un peu plus, cependant, il y échappait; car il fut, je crois, à Paris, la dernière victime du choléra.

Dès les premiers symptômes, mademoiselle Félicité et Pierre tinrent un grand conseil. Il s'agissait de s'entendre sur ce cas grave. On s'entendit donc, on s'exposa sans arrière-pensée sa situation mutuelle; on calcula chacun son avoir. Celui de mademoiselle Félicité montait haut; les économies de Pierre étaient fort raisonnables. Le boulanger ne pouvait faire autrement que de laisser quelque chose à sa gouvernante. On pourrait peut-être voir à acheter le fonds.

Le malade fut soigné tant bien que mal. Il mourut enfin, — et il faut dire que tous les soins du monde

n'auraient pu le sauver. Il avait été frappé trop profondément, et il était usé jusqu'à la ficelle.

Il mourut donc, — et les deux futurs époux se concertèrent une dernière fois. Leur résolution fut arrêtée; ils se disposèrent à faire les premières démarches pour l'acquisition du fonds.

Un événement heureux vint les tirer d'affaire. Le digne boulanger, à peu près sans famille, avait fait de mademoiselle Félicité sa légataire universelle.

— « Eh bien! dis-je au docteur, est-ce que votre histoire est déjà finie?

— » Non pas.

— » Mais voici le boulanger qui fait son testament; — après?

— » Il ne s'agit ni de ce testament-ci, ni de ce boulanger-ci, mais du testament de maître Pierre, qui va devenir boulanger à son tour, si vous me laissez continuer.

— » Très-bien! répondis-je en préparant au docteur un verre d'eau sucrée, — et je vous écoute..... »

II

Pierre Jouvencel épousa mademoiselle Félicité, et Jean Jouvencel vint à la noce. — Puisque Jean vint à la noce, je puis bien, en passant, vous donner de ses nouvelles. Il était devenu un peu plus raisonnable, plus homme, et il travaillait plus assidûment à son métier de maçon.

Il dîna une fois ou deux chez son frère; mais madame Jouvencel lui fit froide mine à la troisième fois, et il ne revint plus.

Pierre ne s'en inquiéta pas davantage.

Pierre avait fait un grand pas; mais pour lui tout n'était pas fini encore. Son fonds était discrédité, mal achalandé. Avec une année de plus, l'ancien propriétaire

s'y fût tout à fait ruiné. — Il s'agissait de refaire la maison.

M. Pierre Jouvencel commença par faire exécuter dans la boutique quelques réparations urgentes. Les peintres se mirent à la besogne; on enleva le treillage ventru qui garnissait encore à cette époque presque toutes les devantures des boulangeries, et on le remplaça par une montre d'une élégante propreté.

En même temps, M. Pierre Jouvencel s'occupait activement de réformer et d'augmenter sa clientèle. Il donnait toutes ses nuits à ses fournitures, s'appliquant à livrer le pain le plus blanc, le mieux cuit, le plus justement pesé, allant même, pour mieux assurer son débit, jusqu'à sacrifier tous les premiers bénéfices à la perfection de sa marchandise. Il était toute la nuit au pétrin et au four, et le jour à son comptoir, affable avec les bonnes pratiques, dur aux mauvaises et s'avisant bien avant de faire crédit. Il obtint de madame Jouvencel qu'elle s'occupât un peu plus de sa toilette. Madame Jouvencel consentit à arborer le bonnet à rubans et à porter des mouchoirs de cou. Elle s'efforça aussi de prendre à son comptoir un ton moins revêche, de mettre un peu d'eau dans son vinaigre.

Mais elle se rattrapait sur son mari, car il lui fallait

à toute force tarabuster, persécuter quelqu'un. Elle avait un trop plein de fiel, une sorte de malerage qui ne pouvait se passer d'aliment. On disait qu'elle avait fait mourir de chagrin son ancien maître : elle y était bien sans doute pour quelque chose; et lorsque Pierre l'épousa, on le plaignit.

Mais aussi ce que Pierre avait de plus remarquable, c'était une formidable patience. Il en eut besoin avec sa terrible moitié, et il souffrit, car il aimait sa tranquillité. Quand il eut bien constaté que toute sa force d'homme échouerait toujours contre le naturel indomptable de sa femme, il prit le parti de se tenir coi, de ne jamais répondre et d'agir à sa guise. Il opposa à toute cette fougue la simple force de l'inertie. — Mais il ne fut pas heureux. La nature la plus épaisse, le cœur le plus insensible ressentent parfois cet impérieux besoin d'épanchement qui fait vivre seul les âmes tendres. Pierre Jouvencel ne s'expliqua pas bien comment il se faisait que toute sympathie fût à tout jamais impossible entre lui et l'indécrottable femelle.

« — O docteur ! ne pus-je m'empêcher de dire, un peu plus d'égards pour les dames ! reprenez ces deux vilains mots-là. — Si vous saviez le tort qu'ils me peuvent faire !

» — Vous êtes impatientant! me répondit le docteur. Et il continua sa phrase.

— ... Mais il se borna à en conserver bonne rancune. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de vous dire qu'en aucun temps Pierre n'avait pu songer à aimer sa femme. Il est des choses qu'il serait injuste de demander, même à un fort de la halle, bauceron. Mademoiselle Félicité, de son côté, était une de ces créatures incomplètes — et horribles à mes yeux, comme les phénomènes et tout ce qui est exception, — chez lesquelles le sentiment est châtré, et qui peuvent attendre en vain toute la vie la nubilité de leur cœur. Pierre en était, à bien peu près, là; mais il valait encore un peu mieux qu'elle. Ils n'avaient tous deux, en se mariant, prétendu faire qu'une affaire; c'était un mariage de convenances, — et toute incompatibilité d'humeur n'empêchait pas la boulangerie de bien marcher, la clientèle de s'accroître et la caisse de s'emplir.

Elle s'emplit si bien, qu'au bout de quatre années, les époux Jouvencel achetèrent la maison même où ils demeuraient. Le paysan affectionne surtout ce qui est le plus près de lui, le bien de son plus proche voisin : il aime à s'arrondir. Pierre guignait depuis longtemps la

maison. C'était là au reste une belle acquisition : deux corps de bâtiments bien bâtis, vastes et de bon rapport. Pierre paya partie en écus, le reste à terme. Mais les engagements qu'il prit n'étaient pas au-dessus de ses forces, et il n'était pas homme à faire des imprudences en ce genre plus qu'en aucun autre.

Et voilà maître Pierre, qui portait des sacs à la journée, il y a bientôt quatre ans, voilà maître Pierre propriétaire ! Il faut bien dire que madame Jouvencel lui fit, d'un côté, payer la maison plus cher qu'elle ne valait, par les cris qu'elle poussa à cette occasion, ses disputes et ses aigreurs. Or, notez que ladite dame Jouvencel, en dépit de tout ce qu'elle put dire, était au fond tout à fait du même avis que son mari, et qu'elle convoitait la maison au moins aussi ardemment que lui. Pierre laissa, selon sa coutume, passer l'orage.

Madame Jouvencel, à toutes ces améliorations de sa position, faisait ses efforts pour mettre sa tenue au niveau de sa fortune ; elle avait je ne sais quoi de plus émondé, de mieux lavé. Ce n'était pas tout à fait de la coquetterie, mais c'était de la propreté. Il faut bien faire quelque chose pour le monde. Elle adopta, lors de l'acquisition de l'immeuble, une robe de taffetas puce, qui, avec le tablier noir et le bonnet à rubans pistache,

lui conféra une sorte d'apparence tout à fait vénérable. En même temps elle serrait la bride à toutes ses anciennes allures, tâchant à la bouche en cœur et mettant des sourdines aux trompettes de son organe.

L'avenir grandissait avec le présent. Il y avait déjà bien des projets conçus, racontés et discutés le soir, sous la couverture. Pierre pensait à son pays, où il serait si flatteur pour lui de revenir gros bonnet, et de se faire appeler monsieur. Sa pensée faisait déjà prix de certain coin de terre confit dans ses souvenirs ; il achetait encore une métairie, le pré à côté. La femme Jouvencel, qui n'avait pas de pays,—elle n'avait connu pour tous parents que l'hôpital des Enfants-Trouvés,— s'associait à ces rêves agréables, qui, néanmoins, lui fournissaient matière à des querelles interminables. Pourvu que son argent fût bien placé et qu'elle pût disputer, le reste lui était égal.

Mais tout cela était trop beau. Tous deux comptaient sans la maladie, ce terrible réviseur de chiffres, qui vient bouleverser toutes vos notes sans dire gare. Pierre Jouvencel avait à peine payé la dernière échéance qui le mettait en légitime possession de sa maison, qu'il fut atteint de la phthisie pulmonaire que je vous ai annoncée, et le mal fit chez lui les plus rapides progrès que

j'aie jamais été à même de constater. La phthisie, qui se manifeste d'ordinaire par des symptômes sourds, était tombée sur lui tout à trac, comme une trombe : les deux poumons étaient pris, et tout croulait à la fois.

On m'appela ; j'étais voisin des Jouvencel. Je dus me prononcer sans hésitation, et je forçai le boulanger à ne plus s'occuper d'un métier qui l'eût tué en un mois. Aucune nouvelle n'eût pu provoquer chez ces gens pareille désolation : la femme Jouvencel surtout se lamentait sur la perte de tout ce qu'ils n'allaient plus gagner ; leurs affaires étaient en si bonne voie ! ils avaient si bien relevé leur fonds ! Peu s'en fallut qu'elle ne me cherchât noise et qu'elle ne voulût m'apprendre mon état, combattant mes diagnostics, hochant ironiquement la tête à mes paroles d'alarme. Elle eût mieux aimé crever à la tâche, elle et son mari, que de renoncer à un malheureux écu de cinq francs. Je crus même m'apercevoir que mes ordres étaient enfreints, et que le mari, forcé, sans doute, par les obsessions de sa femme, n'avait pas tout à fait abandonné ses occupations.

Je déclarai très-fermement alors que, si l'on ne se conformait pas rigoureusement à mes prescriptions, je cesserais mes visites, ne tenant pas du tout à enterrer un malade de plus avant son heure.

On eut peur. Pierre, qui avait en moi, je ne sais pourquoi, beaucoup de confiance, ne demandait pas mieux que de se résigner. Il fallut, bon gré, mal gré, que sa femme en fît autant.

Le fonds fut vendu.

C'était déjà un assez beau résultat pour un paysan mal équarri et une cuisinière de troisième ordre, de se trouver en possession d'une maison qui eût fait envie à plus d'un docteur que je connais.

Quoique l'état de Pierre fût assurément fort grave, le régime auquel je l'avais soumis ne l'assujettissait pas trop. Il se levait, pouvait s'occuper de ses affaires et donner un coup d'œil à la gestion de son successeur.

Je descendais un jour de chez lui, lorsque je fus arrêté par la portière, qui me pria de monter voir un malade qui demeurait dans la maison.

— C'est un bien brave homme, monsieur, me dit cette femme; mais c'est pauvre comme Job. Il est soigné par le médecin du bureau de bienfaisance; malheureusement, ces messieurs ont beaucoup de monde à voir, et celui-là ne peut venir que tous les deux jours. Il a fait sa visite hier, et ce matin le bonhomme de là-haut a eu une crise. On a été chercher le médecin, qui

n'était pas chez lui, et qu'on attend encore. Ce serait de la charité.

Je me fis indiquer la porte et je montai.

Il y avait un vieillard dans un lit, et une jeune femme qui pleurait, assise à côté de lui. Le malade avait un commencement de fièvre cérébrale qu'il s'agissait avant tout de prévenir. Je l'en débarrassai, le plus possible, par une saignée.

Le bonhomme revint à lui, aux grands transports de la jeune femme. Je passe les remercîments.

Cela fait, je m'occupai du reste. Mais là je ne pouvais, pour le moment, faire grand'chose. Il s'agissait d'un rhumatisme articulaire chronique.

— Depuis combien de temps est-il au lit? demandai-je à la jeune femme.

— Depuis un an, monsieur, me répondit-elle.

— Marthe ! dit à mi-voix le vieillard.

Elle lui tendit à boire.

— Père ! dis-je au vieillard, il ne faut pas parler du tout, du tout ! — Empêchez-le ! — en m'adressant à elle, — et tâchez de deviner ses besoins.

— Oh ! monsieur, vous pouvez être tranquille, dit-elle.

Je promenai un regard autour de moi.

Je me trouvais dans un espèce de grenier misérable-

ment garni de quelques meubles boiteux et dépareillés; mais cela était bien nettoyé, bien essuyé, bien balayé. De la misère, mais rien de repoussant.

J'examinai Marthe. — Elle baissa les yeux.

— Vous êtes la fille du malade, mademoiselle? lui demandai-je.

Je fus moi-même surpris de la douceur que j'avais mise en mon accent pour formuler cette simple question. Vous savez comment je parle d'ordinaire, assez brusquement. Mais je n'eusse pas trouvé cette douceur de voix pour m'adresser à une princesse du sang. Cela était fort involontaire, ce qui est assez bizarre encore ; et je ne pouvais me défendre d'une émotion inexplicable à voir ce vieillard dans son lit bien blanc, cette modeste chambre, cette pauvreté décente, et la chaste physionomie de cette jeune fille. Il y avait dans tout cela une atmosphère d'attendrissement...—Bref:

— Je suis sa bru, monsieur, me répondit Marthe.

— Ah ! pardon, madame.

Je la croyais trop jeune pour être mariée.

La porte s'ouvrit, et un gamin d'une douzaine d'années, avec la blouse bleue et la calotte de l'apprenti, les mains noircies par les travaux de l'imprimerie, se glissa discrètement sur la pointe des pieds jusqu'à nous.

— Eh bien? — demanda-t-il à voix basse à Marthe.

— Il va mieux. — Monsieur vient de lui sauver la vie.

L'enfant me regarda avec curiosité et gratitude à la fois. Puis il s'approcha du lit tout doucement, et contempla la figure du vieillard.

— Bonjour, grand'-père ! lui dit-il.

— Ne le tourmente pas, dit Marthe.

Il revint vers nous, et il regardait Marthe comme s'il eût eu quelque chose à lui dire.

Elle se leva et le suivit dans l'angle de la porte. J'entr'aperçus l'enfant qui remettait quelque chose à la jeune femme, et j'entendis comme un petit bruit d'argent. Puis il rentra, reprit un paquet d'épreuves qu'il avait déposées sur la table, et embrassa Marthe.

— Adieu, monsieur, me dit-il amicalement.

Il était déjà en bas de l'escalier.

— ... Malade depuis un an... repris-je un peu rêveur. — Est-ce vous qui l'avez soigné tout ce temps-là ?

— A peu près, monsieur. Mon mari travaille toute la journée, et a besoin de son repos de la nuit. Et puis c'est plutôt l'affaire d'une femme. Ma belle-sœur me relève de temps en temps, mais pas aussi souvent qu'elle le voudrait ; elle a deux enfants qui n'ont pas dix-huit mois à eux deux. Paul, celui qui sort d'ici, est encore à

elle. — Ils viennent pourtant chacun à leur tour, avec le frère de mon mari, quand je suis trop fatiguée. Le dimanche, par exemple, j'aurais ma journée pour dormir, si je voulais. Tenez, c'est là que je couche, dit-elle en me montrant un lit de sangles sous un rideau qu'elle souleva. Le jour, je travaille un peu auprès du grand-père, de sorte que mon temps n'est pas entièrement perdu.

Je la regardais toujours. Elle était assurément loin d'être jolie et, vous me connaissez, et il ne vous passera par l'esprit aucune supposition inconvenante, — j'avais envie de l'embrasser bien fort sur ses deux joues un peu amaigries par les veilles.

Ensuite, elle me fit des questions sur le malade : — « Pouvait-on le guérir ? La maladie serait-elle bien longue ? — Elle n'avait pas trop confiance dans le médecin qui venait d'habitude ; après cela, elle ne savait pas trop pourquoi, et elle devait se tromper, car il avait beaucoup de réputation dans le quartier ; mais enfin !... Et puis, il était un peu brusque. »

(Ah ! dit le docteur en s'interrompant, si tous les médecins pouvaient savoir combien la brusquerie, affectée souvent, leur nuit dans les idées de leurs clients et à quel point elle est maladroite !...)

« ... Pour mieux dire, elle aurait été bien contente

si j'avais voulu soigner le père; il lui semblait qu'avec moi il se rétablirait bien plus vite, etc., etc... »

— Je voudrais parler à votre mari, dis-je.

Je pensais que le malade ne devait plus se relever, et que ces pauvres gens pouvaient se ruiner à attendre en vain sa convalescence.

— Si vous restiez encore un moment, me répondit-elle, vous le verriez ; car, lorsque le père a été si malade, je l'ai envoyé chercher. Il ne peut tarder à arriver, et il sera heureux de vous remercier lui-même de vo bons soins.

Le mari, en effet, ne se fit pas attendre.

Je me levai pour le saluer.

C'était un ouvrier d'honnête figure.

Après quelques paroles échangées sur l'état de son père :

— Écoutez-moi, lui dis-je, je vais vous parler sérieusement. La maladie de votre père peut se prolonger longtemps encore, un an, deux ans, plus peut-être. Je ne crois pas vous blesser en vous disant que votre position ne me paraît pas vous permettre de bien grands sacrifices, surtout après ceux que vous avez faits déjà. Si on pouvait assigner, avec plus ou moins de certitude, un terme à cette maladie, je ne vous parlerais peut-être

pas du conseil que je vais vous donner. Mais je croirais vous rendre un mauvais service en ne vous avertissant pas et en ne vous disant pas toute ma pensée. A votre place, je crois qu'il serait sage de faire transporter votre père à l'hôpital. Il y recevra les soins que réclame son état, et je pourrai le recommander utilement.

A la physionomie froide et un peu dure du mari de Marthe, je crus l'avoir froissé. Ces gens-là, c'est bon, mais inintelligent parfois.

J'allais m'expliquer avec plus de précaution, mais je vis que c'était inutile. Je m'étais trompé.

— Je vous remercie, monsieur, me dit-il, et je vous remercie cordialement. On m'a déjà donné ce conseil, et notre médecin m'a plusieurs fois engagé à le suivre; mais je n'en ferai rien tant qu'il me sera possible de faire autrement.

— Mais, lui répétai-je, cette maladie est sans fin...

— Ça ne fait rien, monsieur. Tant que nous pourrons mieux faire, nous ferons mieux.

— Et si vous vous épuisez inutilement, et qu'après vos efforts, votre dévouement, vous soyez forcé de recourir à ce moyen?

—Monsieur, me répondit l'ouvrier, nous sommes deux frères. Nous avons été tous les deux malades, bien ma-

lades, et longtemps, mon frère aîné surtout. Le père n'a jamais voulu nous voir porter à l'hospice. S'il avait agi autrement, il serait peût-être plus riche à l'heure qu'il est. Mon frère et moi, nous nous conduisons avec lui comme il s'est conduit avec nous. Ce n'est que juste, cela, et nos enfants nous le revaudront peut-être un jour. — Je suis tourneur en chaises, pas maladroit, et je gagne quelquefois ma pièce de six francs par jour. Mon frère a un état qui n'a pas non plus de morte-saison. Maintenant, mon neveu, qui fait sa seconde année d'apprentissage, apporte ses trente sous par jour au grand-père, — et c'est toujours ça. L'enfant, lui, n'a besoin de rien chez son maître.

Notre devoir, comme vous le voyez, n'est pas encore bien lourd à remplir. — Il n'y a que cette pauvre Marthe qui se fatigue...

Il prit la main de sa femme et donna dedans une bonne tape.

— S'il arrivait un accident, si mon frère tombait malade ou bien moi, il en resterait toujours un des deux pour le père, et il faut espérer que cela n'arrivera pas.

Je réfléchissais.

— Ah ! reprit Marthe, nous avons pourtant des parents qui pourraient bien...

2.

— Ne parlons pas des parents, Marthe, dit le mari avec douceur. Ils agissent comme bon leur semble; et d'ailleurs nous n'avons pas besoin d'eux.

— Si je pouvais vous être bon à quelque chose en ceci? dis-je à mon tour. Il me serait facile de voir les personnes dont vous parlez, et si leur position les met à même...

Marthe sourit avec incrédulité.

— Vous perdriez vos peines, monsieur, dit-elle; ils ne nous donneraient pas un verre d'eau; quand nous sommes en retard d'un jour seulement pour le terme, ils sont chez nous dès les quatre heures du matin.

— Vous êtes donc parents de M. Jouvencel?

— Oui, monsieur, dit l'ouvrier. Mais il faut être juste aussi: quoique parents, ces gens-là ne nous connaissent pour ainsi dire pas. Nous sommes Parisiens, nous autres, plutôt que Beaucerons. Nous étions dans la maison, ici, bien avant M. Pierre. Notre père était tout jeune quand il est arrivé à Paris, et dans notre pays on a eu tout le temps d'oublier le nom de Joseph Jouvencel.

— Ce n'est pas M. Jouvencel qui vaut encore le moins, reprit Marthe; mais sa femme est bien la plus méchante...

— Voyons ! voyons ! Marthe !... dit le mari.

Je ramenai la conversation.

— Ainsi, dis-je, vous êtes bien décidés à garder votre père chez vous?

— Bien décidé, dit le mari.

— Soit ! — Eh bien alors, si mes soins vous sont plus agréables que ceux de mon confrère, je le connais, et je le prierai de me céder son malade. Je tâcherai de venir tous les matins, puisque cela paraît vous faire plaisir : je demeure à côté d'ici. Mais je vous avertis que vous pourrez perdre au change, car votre médecin est un homme de talent.

Et je m'en allai.

Le mari de Marthe me remerciait, ému. Je vis qu'il avait envie de me serrer la main ; mais il n'osait.

Je secouai les siennes de bon cœur.

— A demain, dis-je en ajoutant quelques observations pour le malade.

Voilà, pensais-je en m'en allant, des braves gens qui vous font regretter de n'avoir pas de fortune ! Les riches seraient bien heureux s'ils pouvaient se mettre dans de certains petits coins pour voir et entendre sans être vus !

— « Vous êtes, parbleu ! vous-même un excellent

homme, dis-je au docteur, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais. La seconde partie de votre histoire m'a fait encore plus de plaisir que la première, et je vous remercie. »

(Je parle de l'histoire que me racontait le docteur, et non de celle que je vous raconte si mal après lui. N'allez pas vous y tromper, d'abord!)

— « Docteur, encore quelques lignes, s'il vous plaît ; et nous passerons à notre troisième chapitre. »

— Le lendemain, poursuivit complaisamment le docteur, je vis mes deux malades.

Pour le vieillard du grenier, il n'y avait rien à espérer. Il ne s'agissait que de faire brûler la lampe tant qu'il y resterait une goutte d'huile.

Le propriétaire Jouvencel allait plus mal, beaucoup plus mal. Je l'engageai à ne plus quitter son lit.

Madame Jouvencel avait paru attendre ce moment-là pour manifester quelques craintes. Elle sembla réfléchir sur cette prescription, et, en m'accompagnant jusqu'à la porte, elle me demanda :

— C'est donc sérieux?

— Très-sérieux, lui répondis-je.

III

Pierre Jouvencel était perdu. En quelques jours, ses forces l'abandonnèrent avec une effrayante activité. Sa figure se creusa, se peignit de tons verdâtres, ses yeux enfoncés s'auréolèrent d'un cercle bistré et prirent un lugubre éclat. Le mal semblait se presser de jeter à bas ce colosse. Une chose qui contribuait à donner à sa physionomie un caractère plus hideux, c'était ses gros favoris roux cendrés, taillés *en côtelettes*, — c'est le mot dont on se sert, je crois, — et qui lui coupaient horizontalement les joues. Il avait toujours eu la manie de tenir à cet étrange ornement.

Je remarquai alors un grand changement dans sa femme. Le spectacle de cette mort prochaine ouvrait sans doute chez elle les sources de la tendresse. Elle

devint garde-malade attentive et soumise, se pliant de bonne grâce aux caprices de son mari, allant sans rechigner au-devant de ses moindres volontés. Il m'était difficile de jamais sympathiser tout à fait avec madame Jouvencel; mais cette métamorphose sur laquelle j'avais droit de ne pas compter me fit plaisir, et je lui en sus gré.

Lorsque j'apportai au grenier la nouvelle de l'état alarmant du propriétaire, Marthe ne put se défendre d'un mouvement involontaire de satisfaction, — ce mot de satisfaction est un peu trop fort; — mais l'excellente femme s'en accusa aussitôt comme de la plus affreuse pensée qu'elle eût jamais eue, et je m'aperçus qu'elle expiait ce remords en faisant tout son possible pour s'intéresser au bulletin que je lui donnais chaque jour de la santé de son cousin.

Il y avait pourtant dans ce digne cœur des souvenirs poignants qu'elle ne pouvait chasser, des plaies que le temps n'avait encore pu guérir. Elle n'aimait pas le boulanger, parce que le boulanger avait été dur pour tout le monde, dur pour elle et pour ceux qui lui étaient chers. Elle s'oubliait parfois à me raconter de véritables cruautés commises par les époux Jouvencel, et qui refluaient de son cœur, quoi qu'elle fît pour les

retenir. C'étaient de malheureux locataires en retard de payement, que M. Pierre et sa femme avaient impitoyablement jetés à la porte en retenant leur misérable mobilier et jusqu'à leur linge. Elle rappelait ensuite de sanglants griefs qui lui étaient personnels ; alors son teint s'animait, et elle haletait d'indignation.

Puis, en se calmant, elle se repentait; et elle eût voulu rattraper, ravaler ce qu'elle venait de me dire.

— Après cela, je suis un peu vive, m'expliquait-elle. J'exagère un peu. Chacun a son caractère, d'ailleurs, et M. Pierre peut ne pas être aussi méchant que je le crois par moments.

Je dois vous avouer que souvent, après certaines histoires, lorsque je descendais du grenier au premier étage, j'étais obligé, pour me décider à entrer, de me rappeler que j'avais, là aussi, un devoir à remplir.

C'était ordinairement madame Jouvencel elle-même qui venait m'ouvrir la porte, bien qu'elle eût une femme à son service.

Un jour, ce fut la domestique qui m'introduisit. Cette petite dérogation aux habitudes était bien peu de chose, et je ne sais pourquoi elle me frappa.

J'entrai dans la chambre du malade, et je vis avec

surprise, assis à côté de madame Jouvencel, et près du lit, un personnage que je ne connaissais pas encore.

Il paraissait avoir une trentaine d'années, et avait le costume et la tenue d'un ouvrier qui passe sa vie les bras nus. Il portait une de ces redingotes bleu de roi, courte de taille, à basques sans fin et garnie de tout petits boutons. Le pantalon, étriqué, hissé jusqu'au mollet, vomissait deux énormes pieds enserrés dans d'énormes bottes. Une cravate noire, vieillie et affaissée en cordes, entourait la base de son cou. Les oreilles se détachaient sur la même ligne que les cheveux coupés en brosse au sommet de ce cou long, maigre, hâlé. Ce cou était affreux : un cou de guillotiné.

Je reconnus Jean Jouvencel, le frère de Pierre. Jean était plus petit, et surtout hors de comparaison avec le boulanger, par sa maigreur et la faiblesse de sa constitution. Mais c'étaient bien les deux frères : c'était bien, au-dessus de ce cou, la même immense mâchoire taillée à pans ; c'était ce même teint poussiéreux, ce regard cruel et gravement rusé. L'œil de Jean était plus faux que celui de son frère ; il ne vous regardait pas en face et semblait fuir le soleil.

— Voilà mon frère qui vient me voir, le brave gar-

çon ! me dit Pierre par manière de présentation, en tâchant de grimacer un sourire à son puîné.

Le frère Jean me salua — sans me regarder.

— Ah ! ah ! fit Pierre, ce n'est pas un garçon taillé dans mon genre, monsieur le docteur ! Ma mère n'en faisait plus comme ceux-là !

Et il étendait sur le lit ses deux grands bras, qu'il se mit à contempler.

Mais ces bras avaient perdu leur puissance. L'épiderme flétri s'y plissait à vide. Ses larges mains décharnées ne montraient plus que leur squelette.

On eût dit que Pierre suivait quelque sombre pensée, car il resta un moment rêveur...

Puis il ajouta, comme pour se donner à lui-même une consolation :

— Ah ! ces *poignes-là* valaient mieux autrefois ! Tout s'use ! Te rappelles-tu, Jean, ce jour où tu voulais...

— Vous vous fatiguez en parlant, dis-je.

Pierre se tut.

Jean n'avait pas encore parlé.

Je remarquai en ce moment, pour la première fois, madame Jouvencel, que j'avais à peine vue en entrant. Elle était livide et regardait Jean avec une singulière expression.

Voyant que je l'observais, elle se tourna vers moi :

— Je disais à mon beau-frère quand vous êtes arrivé, monsieur le docteur, que Pierre pouvait se passer de ses soins qu'il venait lui offrir. Je suis toujours là, moi, et je suis habituée à le soigner. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur le docteur?

— Mais, ma sœur, répondit Jean d'un ton doucereux, vous vous fatiguez trop, vous finirez par tomber malade, vous aussi, et vous serez bien avancée alors. Il est bien juste que vous preniez, à votre tour, un peu de repos. Je le soignerai bien aussi, moi, allez ! Je suis son frère ; hein, *frérot?* N'est-ce pas, monsieur le docteur?

Jean me regardait presque, cette fois, en m'adressant sa question ; mais, à l'anxiété avec laquelle madame Jouvencel semblait me demander une réponse favorable à la sienne, je devinai jusqu'au fond de sa pensée, je pénétrai la plus ignoble trame.

Ces deux êtres étaient là attendant une proie ; l'épouse et le frère se disputaient d'avance la dépouille du mort !...

Mademoiselle Félicité allait être forcée de partager la maison acquise et le bien de la communauté avec la famille Jouvencel, à moins de dispositions testamentaires qu'elle n'avait pu encore obtenir du moribond. Et

c'était là la source et le but de cette mansuétude si inopinément révélée, que j'avais observée; c'était le motif qui la faisait pâlir à la présence du frère.

Le frère était là avec les mêmes intérêts en contre-partie. Il fallait empêcher Pierre de tester, ou, comme chef-d'œuvre! le faire tester au détriment de l'épouse, s'il en était temps encore. Et Jean, quoique averti bien tard, avait vu, sans regarder, qu'il était temps encore.

Pour tous deux il s'agissait d'une affaire. — Les affaires, toujours! — Il fallait éloigner, ne fût-ce qu'un instant, l'ennemi, et accaparer, pendant cet instant-là, maître Pierre, le grand dispensateur des biens.

Mais tous deux étaient rudement tenaces, et la lutte devait être acharnée.

J'hésitai un moment entre ces fanges.

— Vous me demandiez un feuilleton moral, un de ces feuilletons où la vertu triomphe : où la prendre, la vertu?

Je voulais les punir l'un par l'autre, en les mettant face à face avec leur mutuelle ignominie, et je prononçai l'arrêt qui m'était demandé, non sans retenir difficilement l'expression du profond dégoût qui me soulevait l'estomac :

— Je pense, madame, dis-je, que monsieur peut res-

ter ici sans inconvénients. — Jean ne sourcilla pas. — Il vous sera, au contraire, utile.

La Félicité me décocha un regard empoisonné.

Je sortis — heureux de respirer...

A partir de ce moment, le frère et l'épouse ne quittèrent plus le mourant. Il y avait quelque chose de lugubrement risible dans cette comédie qu'ils jouaient l'un vis-à-vis de l'autre et dans le masque réciproque, masque de convention et si inutile, dont chacun s'était affublé par un faux semblant de pudeur.

— Mon frère, disait mielleusement la belle-sœur, vous n'êtes pas fort de tempérament; voilà trois nuits que vous passez : cela vous tue. Jetez-vous sur le lit que je vous ai fait préparer dans la chambre voisine. Croyez-moi, cela vous fera du bien.

— C'est vous, ma sœur, qui avez besoin de repos, répliquait Jean sur la même musique. Vous tomberez malade, je vous l'ai dit.

Et ils restaient inébranlables sur la brèche, l'un devant l'autre. Quand le sommeil tout à fait invincible les terrassait, ils sommeillaient en place, au guet, l'oreille tendue, alertes au moindre bruit.

Le plus odieux spectacle qui puisse frapper les yeux

était bien celui de ces deux faces hâves, décomposées par les veilles, plus cadavériques que celle du mourant même qu'elles gardaient. On se fût demandé quelle était celle des trois que la mort allait frapper.

J'abrégeais mes visites le plus possible, redoutant de me trouver au milieu de cette épouvantable rivalité. Pierre Jouvencel ne pouvait plus être sauvé.

Je réservais mon temps pour les habitants du grenier, toujours bons, toujours heureux de s'entr'aimer, toujours calmes dans leur mélancolique gaieté.

En bas, plus le moment fatal approchait, plus les deux joueurs rassemblaient leurs derniers efforts et resserraient leur tactique. Mais c'était combat de corsaires.

Enfin, vint le dernier jour, le jour qui allait décider de la partie.

Je trouvai ce matin-là maître Jouvencel moins assoupi, plus animé que de coutume. Il m'accueillit avec un : — Bonjour! bien articulé, lui qui ne pouvait plus parler depuis quelque temps.

Les deux corbeaux crurent que le cadavre renaissait, et ils frissonnèrent.

Ils avaient espéré jusque-là trouver un jour le mo-

ment attendu : leur proie leur échappait. Maintenant l'agonie avait été trop courte à leur désir.

Mais ils se trompaient : l'heure avait sonné pour Pierre Jouvencel. Ce semblant de résurrection n'était que la dernière lueur plus vive que jette la lumière avant d'expirer.

On se rapprocha du lit.

— Docteur, dit Jouvencel, je m'en vais, je le sens, je le sens bien. Je ne passerai pas la journée.

Là, des consolations, de faux espoirs, des pleurs hypocrites.

Pierre ne paraissait voir que moi.

— Je suis un homme, et vous pouvez me parler en homme, me dit-il en fixant son regard perçant sur le mien. Combien d'heures ai-je encore à vivre ?...

Je gardai le silence. Le frère et la sœur comprirent et furent consternés.

— Déjà ! pensèrent-ils tous deux.

— Déjà ! dit aussi Jouvencel. Allons, c'est bien !

Sa respiration bruissait comme un soufflet de forge.

— Alors, nous allons boire le coup du départ, dit-il avec effort ; — femme, va nous chercher une bouteille de vieux, — tu sais ? dans le coin.

Elle ne bougeait non plus qu'un terme.

— Envoie-la chercher, si tu veux, reprit-il; ça m'est égal.

Je fis un signe de tête. La servante descendit à la cave.

Il n'y avait plus de temps à perdre; il fallait se précipiter à la curée. La mort pouvait les distancer. Il n'y avait plus ni retenue ni fausse honte. Les insinuations d'abord, puis les demandes directes, les prières instantes assaillirent le mourant.

J'assistais à tout cela pétrifié.

Jouvencel ne répondit rien.

La bonne remonta apportant une bouteille et quatre verres.

— Versez ! dit-il.

Sa prononciation s'embarrassait de plus en plus. Il étouffait avec des bruissements affreux dans la gorge; on eût cru entendre froisser des parchemins.

Chacun prit son verre.

— Vous me parlez... de faire... mon testament ? dit Pierre... docteur ! veuillez... je vous prie... ouvrir mon secrétaire... Tirez à vous... ce tiroir... Bien... Maintenant un marteau, Louise, dit-il à la domestique... un marteau... Il y a une plaque... docteur!.. derrière ce tiroir... Brisez !... docteur, brisez!...

J'obéis.

Jean et Félicité étaient debout, penchés à mes côtés comme deux spectres. Je saisis un papier plié et cacheté.

— Ceci... est... mon testament, docteur !... Décachetez !... décachetez !... décachetez !... Vous le lirez... aux intéressés... — Mais tout à l'heure... seulement !... tout à l'heure... quand... vous savez... — Attendez donc un peu... que diable !... dit-il en s'adressant alternativement à sa femme et à son frère ; attendez !

« Et buvons !...

Il se souleva péniblement sur son séant, et fit le signe de trinquer.

On trinqua.

Il porta le verre à ses lèvres.

— A... ta... santé... frère !... dit-il en râlant. Ma femme... à... ta... santé !... A...a...dieu... docteur !

Le verre roula à terre. Maître Pierre était tombé sur son oreiller. Son œil entr'ouvert encore semblait me regarder avec une infernale malice.

Il était mort !

— Lisez ! me dirent-ils.

Et ils dévoraient, avides, les caractères à travers le papier. Le frère Jean REGARDAIT !...

Je lus :

« Moi, Pierre Jouvencel, etc., etc., sain d'esprit en ce moment, sinon de corps, je lègue à ma femme tout ce que la loi m'empêche de ne pas lui laisser ;

» — A mon frère Jean le souvenir de mon affection toute spéciale ;

» — A tous deux, mes remercîments pour les soins qu'ils ne manqueront pas de me prodiguer jusqu'à mes derniers moments.

» Je lègue en toute propriété le reste de mes biens à Joseph Jouvencel, mon cousin, demeurant rue Hautefeuille, dans la maison habitée par moi, à la charge par lui de régler les quelques comptes que je pourrai laisser après moi. »

Le frère Jean et Félicité sortirent de leur stupeur et s'entre-regardèrent comme s'ils allaient se déchirer.

Je volai au grenier.

— Tenez ! dis-je, vous êtes riches !...

J'étais comme ivre...

— Et c'est fini ! me dit le docteur.

Je le remerciai vivement.

— Mais, cher docteur, lui objectai-je, votre dénoû-

ment n'est pas des plus habiles, je le devinais depuis un bon moment.

— Vous arrangerez cela, vous, me dit-il, c'est votre affaire.

— Ma foi ! non, dis-je après avoir réfléchi. Je tâcherai de tout simplement raconter, de la façon que vous venez de le faire, l'histoire du *Testament d'un Boulanger*.

« Et, à propos, achevez donc votre verre d'eau sucrée. »

MADEMOISELLE CRÊTE.

« — Bonjour, Crête. Approchez-vous, ma chère, et » faites-moi la révérence. Je suis satisfait de vous voir. » Madame Challamet, prenez la peine de vous asseoir.

» Depuis tantôt six ans que je n'avais eu de vos » nouvelles, Crête, des gens étaient venus me dire que » vous étiez morte, morte avec vos soixante-quinze ans » et vierge comme le jour où vous êtes née. Il paraît » qu'il n'en est rien, et cela me fait plaisir.

» C'est bien vous que je vois, Crête! toujours aussi » maigre, aussi ridée, et—pourquoi ne le dirais-je pas? » je ne vous ai jamais fait de compliments, Crête, vous » le savez, — toujours aussi malpropre. C'est bien vous,

» en vérité ! Eh ! quelle autre possède ces énormes sour-
» cils buissonneux, ces trois immenses dents dorées, et
» vos grandes mains osseuses et nouées comme un pa-
» quet de racines ? Voici bien, sous cette capote, jadis
» rose, dont madame Challamet vous coiffe aux grands
» jours—jours de sortie, deux fois l'an,—ce vénérable
» serre-terre de taffetas noir, dont l'aspect me fait fré-
» mir. Il était toujours en bisbille et en aigreur avec
» mon estomac lorsqu'il apparaissait, malgré la dé-
» fense, à la porte de la salle à manger.

» Une chose que je n'ai jamais pu comprendre, Crête,
» c'est que vous preniez si peu de soin de votre per-
» sonne. Les remontrances, les reproches, les affronts,
» les punitions n'ont jamais rien pu sur vous à cet en-
» droit. Il semble que vous preniez plaisir, un vilain
» plaisir, à démentir la réputation de coquetterie de
» votre sexe. Voyez plutôt : je suis sûr que madame
» Challamet, comptant vous amener pour me rendre
» une visite, n'a fait, depuis ce matin, que de s'occu-
» per de vous ; eh bien ! les cordons de vos souliers sont
» à peine noués, votre robe pend tout d'un côté, on
» pourrait ramoner vos mains au lieu de les laver, et
» vous avez au moins perdu en route ce qui vous sert
» de mouchoir. Il serait bien temps, à votre âge, ce me

» semble, de devenir un peu plus raisonnable. Qu'en » pensez-vous ? »

Pauvre fille ! m'a-t-elle compris, seulement ? Je le croirais peut-être, à voir sa moue piteuse, ses yeux braqués avec embarras sur le parquet. Mais, si elle comprend, comment cette leçon de propreté qu'on lui répète chaque jour, chaque heure, depuis tant d'années, ne porte-t-elle pas encore son fruit ? N'est-il pas bien vain de le lui redire encore, et qui a tort d'elle ou de moi ?

Voilà qu'il me vient un autre souci, maintenant.

Quelle idée m'a pris d'aller choisir pour héroïne une pauvre idiote mal lavée et quasi gâteuse ? N'est-ce pas là, ma foi ! un sujet agréable et galamment troussé ?

Décidément, Crête, j'ai bien envie de vous laisser là où je vous ai prise.

Ma foi, non ! tant pis !

Jamais madame Challamet n'eût consenti à ce que Crête servît à table les élèves de l'hôpital de Montpellier, ses pensionnaires, et madame Challamet avait cent fois raison.

On avait eu beaucoup de mal à découvrir une façon d'utiliser Crête.

On l'avait enfin commise au nettoyage des chaussures, ce qui n'eût pas empêché mademoiselle Crête :

— De vous entretenir, au besoin, en italien, — du milanais pur ou du turinois ;

— De savoir par cœur son Tasse et son Métastase ;

— De soutenir après cela la conversation en anglais, aussi purement qu'on pouvait le désirer et aussi longtemps que cela vous eût plu.

(Je ne parle pas du français, sa langue maternelle, qu'elle traitait sans peur et sans reproches.)

— Et enfin, si on eût remis sur pied sa harpe, échevelée dans quelque coin du grenier, de pincer, sans la moindre façon, à votre fantaisie, la prière de *Moïse* ou l'ouverture des *Bardes*, à ravir Lesueur et Rossini.

Je ne parle pas de sa voix qu'elle avait perdue. Je me contente de vous dire que Crête avait refusé de remplacer, à l'Opéra, mademoiselle Laguerre, qu'elle eût fait oublier.

Enfin, pour terminer l'esquisse de cet historique sur lequel nous allons revenir, Eulalie Crête était la fille d'un ancien régisseur général du prince de ***. Son père avait été officier ; il portait la croix de Saint-Louis, et il avait été toute sa vie considéré et estimé.

Et toute la musique d'Eulalie Crête, son anglais, son

italien, ses refus de débuts, l'honorabilité de sa famille, n'auraient pu faire qu'Eulalie Crête fût, à l'âge de soixante-quinze ans, bonne à autre chose qu'à cirer — mal — une paire de bottes dans un hôtel d'étudiants.

Il y a sur les boulevards, à Paris, un petit théâtre où l'on voit de curieuses choses. J'y vais souvent encore, bien que certains réalistes, auxquels j'en avais imprudemment montré le chemin, m'aient un peu gâté la place.

C'est d'abord un homme vêtu de blanc, soit Pierrot, que l'on met sans rime ni raison dans un canon. On bourre le canon, Pierrot dedans ; on met le feu à l'amorce... Pan ! Pierrot va se canongraphier sur le mur de gauche, qui sert de cible.

Mais vous n'avez pas eu le temps de vous retourner, que Pierrot a reparu à la coulisse de droite, de l'air le plus naturel du monde.

C'est ensuite un autre homme, un vieux, soit Cassandre.—Je vous recommande aussi celui-là : il se nomme dans sa vie privée M. Laplace, et c'est un excellent acteur (1). — Ce Cassandre, poursuivant Pierrot, passe la tête par une lucarne. Pierrot, à l'affût, lui tranche ladite

(1) Théâtre des Funambules, 1845.

tête avec un grand sabre : le corps tombe avec fracas, la tête vient rouler ensanglantée, vous la voyez, jusque sur la rampe, et recroqueviller ses poils gris à la flamme des quinquets.

Mais Pierrot relève le corps tout debout, remet la tête avec un peu de *baume de son cœur,* la tourne et retourne, comme un ouvrier la clef dans la serrure qu'il vient d'achever. Sur quoi Cassandre et Pierrot se mettent à rire de toutes leurs forces, hi ! hi ! hi ! et exécutent un pas de caractère.

Il est juste de dire que, sans perdre un instant, arrive, clopin-clopant, un invalide, personnage nouveau, que Pierrot fait tomber tout de son long sur le nez, et qui s'enfuit pour ne plus reparaître.

Il y a bien encore un certain Arlequin, mais je ne vous en parle pas, que l'on moud, oui, monsieur, on le moud dans un moulin à café, et il en sort, comme d'une filière, en forme de latte bariolée, longue à n'en plus finir.

Ce n'est qu'à ce théâtre que vous trouverez l'imprévu, ce *divin Imprévu* que Beyle cherchait partout.

Cet imprévu, c'est la vie absolue, positive, réelle, sans *parce que,* qui ne se déduit pas, ne se motive, ne s'explique ni ne se raisonne. Le mot — surprise — ne se trouve que dans le vocabulaire des imbéciles.

Et on a dit cela avant moi et avant le souper de Candide et des six rois à Venise. Qui est-ce qui a écrit : *Nil admirari?*

A qui n'est-il arrivé,

— Dix fois, de devenir président du conseil des ministres, quoique simple fils d'un petit apothicaire ruiné;

— Vingt fois, d'emprunter de l'argent à un créancier de mauvaise humeur, qu'on allait être forcé de payer ;

— Cent fois, de se noyer dans la mer, à Passy, en se mettant à table pour célébrer le jour de son mariage?

Hé! monsieur, qui me lisez, peut-être ne trouverez-vous pas un jour des bottes à cirer, ainsi que mademoiselle Crête en a trouvé.

On m'a dit que jamais on n'avait vu au monde enfant plus charmant, plus joli, plus adorable que la petite Eulalie Crête.

Il ne s'agit plus — je ne m'en charge pas — que de retrouver sur cette tête chauve, dans ce regard inerte et éteint, parmi ce râtelier désert, au milieu de cette figure hâve et décharnée, vrillée par la petite vérole, les fraîches couleurs de l'enfance, coquelicots noyés dans une jatte de lait, la chevelure soyeuse, les petites dents en perles, les grands yeux de velours noir...

Eulalie avait eu un frère et une sœur. Elle était l'aînée.

Je vous ai dit comment on l'éleva. Avec les promesses éclatantes de sa beauté, son éducation, et par la position aisée de son père, elle devait s'attendre à des jours heureux. Ses désirs ne s'élevaient pas bien haut, d'ailleurs: elle avait un caractère timide et doux, un cœur excellent. Pas de fougues à craindre à aucun âge, pas d'écarts, rien de toutes ces choses qui préoccupent les longues insomnies des mères. Elle n'avait qu'une passion : la musique. Le père aperçut de bonne heure cette aptitude instinctive de l'enfant. Il lui donna aussitôt un maître, et Eulalie lut couramment son solfége, lorsquelle ne faisait encore qu'épeler l'alphabet.

Il fallut aller plus loin : il était temps de choisir un instrument. On lui donna la harpe, c'était de mode alors, une harpe de Nadermann.

Eulalie ne perdit pas une minute. A dix ans, elle jouait sans hésiter les exercices les plus difficiles de Gode-Charles.

Lorsque Eulalie eut douze ans, sa maîtresse de harpe déclara à M. Crête que ses soins étaient désormais inutiles : Eulalie en savait autant qu'elle.

On chercha un professeur, un professeur célèbre. On présenta l'enfant à Nadermann lui-même, qui, après

l'avoir écoutée, refusa tout émolument. — « Il eût payé, dit-il, la gloire de parfaire par ses conseils cette petite merveille. »

Eulalie poursuivit ses études avec une nouvelle ardeur. On fit bien quelques observations au père : — Il était peut-être dangereux de laisser se développer aussi indéfiniment un goût qui était devenu une véritable passion ; Eulalie avait une constitution nerveuse et délicate ; on pouvait craindre que ce travail acharné, fiévreux, compromît sa santé.

M. Crête laissa aller la volonté de sa fille. C'était un homme froid et silencieux, quoique le meilleur qu'on pût trouver, et Eulalie avait sur lui un empire absolu. Elle n'en abusait pas non plus ; car, à côté de son art chéri, ses goûts studieux lui faisaient un plaisir de compléter son instruction.

La sœur d'Eulalie grandissait, et grandissait aussi en elle ce même amour extraordinaire de la musique. Eulalie lui donna les premières leçons.

Mais, s'il y avait chez toutes deux, au même degré, la même ardeur innée, la même soif de mélodie, — les dispositions naturelles, l'instrument, étaient inégaux.

La cadette ne devait toujours qu'aspirer de loin à ces hauteurs étourdissantes où l'aînée s'élevait d'essor.

Je n'ai pas eu de grands détails sur le frère, et je ne sais pas s'il eut une vocation prononcée pour quelque chose. On m'a dit seulement qu'il était, comme son père, d'un caractère rêveur et taciturne.

M. Crête avait perdu sa femme depuis longues années, et cette perte avait augmenté sa mélancolie. Une femme de confiance, âgée, avait élevé les enfants, et elle conduisait la maison. Le jour arriva où cette femme, pour un motif quelconque, dut se séparer de la famille.

M. Crête resta donc seul, avec ses trois enfants. Le fils fut placé dans une pension, les filles restèrent auprès du père, et ce fut à Eulalie qu'échut la mission de représenter la mère absente.

Elle s'en acquitta avec conscience et dévouement. L'ordre présida plus que jamais au ménage. La jeune sœur et le frère enfant furent surveillés et guidés par la sollicitude tendre à la fois et énergique de leur aînée.

Eulalie se reposait de ses fatigues et de ses soins avec sa musique aimée.

Était-ce a cause de cette distribution de la famille,

anormale et précaire peut-être, était-ce à la pensée alarmante d'un avenir que chaque lendemain pouvait amener, que la physionomie sérieuse du vieil officier s'assombrissait chaque jour davantage?

L'affection de ses enfants, leurs caresses enjouées, les douces prévenances d'Eulalie ne pouvaient plus dérider son front; il semblait se concentrer de plus en plus.

Avec quel chagrin profond, quelle douleur secrète allait-il donc causer face à face, pendant ces longues heures qu'il passait seul, enfermé dans le silence de son cabinet?...

Il se révéla, dans ce temps-là, chez Eulalie, un don nouveau qu'on n'avait pu jusque-là qu'espérer.

Sa voix confuse, indécise jusqu'à la puberté, se développa presque subitement avec un magnifique éclat. C'était une pleine voix de contralto, complète, étendue, forte, possédant surtout une admirable puissance d'expression. Elle avait des notes saisissantes qui vous pénétraient, une sorte de clavier de frissons. Aux accents douloureux de cette voix magique, les quelques invités qui assistaient de fondation aux petites soirées de la famille, frémissaient, émus...

Eulalie avait pleuré la première fois qu'elle s'était entendue chanter...

Au bout de quelques mois employés à perfectionner sa méthode, Eulalie, dans cette maison retirée d'une petite rue déserte, sans que personne au monde s'en doutât, sauf les rares et anciens commensaux de son père, Eulalie avait la plus belle voix qu'on eût jamais entendue sur les premiers théâtres de l'Europe.

M. Crête n'avait d'autre fortune que quelques faibles sommes placées, à peine suffisantes à l'existence de la famille, si la position qu'il occupait chez le prince de *** ne lui eût permis de la soutenir honorablement.

Tout à coup il renonça à cette position, sans fournir ni motif ni prétexte. Sa démission, mise de nouveau à sa disposition, entre ses mains, par la bonté du prince, fut de nouveau envoyée par lui.

On ne put pénétrer les raisons qui avaient dicté sa conduite. Eulalie ne se permit pas d'interroger son père sur cette résolution si fort inattendue. Elle avait seulement remarqué que les accès de tristesse et de solitude de son père étaient plus fréquents qu'ils ne l'avaient jamais été ; elle surprit plusieurs fois son regard attaché sur elle avec une indéfinissable expression de douleur et de désespoir. Elle eut peur, comme à la veille de quelque désastre...

La famille se retira dans une petite ville aux environs de Paris. On eût dit que M. Crête voulait se dérober tout à fait au monde. Le fils fut laissé au collége, où il ne faisait pas grand'chose. Eulalie resserra dans sa main les rênes : les dépenses furent restreintes, plus d'étrangers dans la famille, plus de petites fêtes, on se replia sur soi-même; l'économie la plus stricte présida aux dépenses. Eulalie avait passé déjà l'âge où un sentiment nouveau vient raviver au cœur la source d'affection un peu épuisée par la famille : il semblait qu'au contraire, chez elle, les premières tendresses devinssent plus vives, plus infinies, plus prévoyantes : elle se décupla pour faire face au présent et à l'avenir, qui se présentait sombre.

Plus sombre que jamais !—car le pressentiment d'Eulalie ne l'avait point trompée, et le malheur était entré dans la maison : — six mois après le départ de Paris, M. Crête devint fou.

Bientôt Eulalie reconnut l'inutilité des soins qu'elle prodiguait à son père. Le vieillard était atteint d'un mal incurable. Il fallut se séparer de lui.

La pension d'un aliéné dans une maison de santé est coûteuse. Il s'agissait encore de ne pas rester en arrière pour les trimestres du jeune frère. Eulalie prit le

parti de retourner à Paris. Elle chercherait des élèves.

La veille du jour fixé pour le nouveau déménagement, la sœur était partie d'avance pour aller préparer, à Paris, le modeste logement.

Eulalie fit monter son père dans une voiture fermée, où elle se plaça en face de lui. Le temps était affreux, la pluie fouettait les vitres. La voiture s'embourba deux fois dans des chemins impraticables, aux jurements du cocher. Le vieux Crête, l'œil fixe, seul avec sa pensée étroite, ricanait par moment. Eulalie le regardait épouvantée. A chaque cahot, il poussait des cris lamentables, qui ne cessèrent plus à l'approche de la nuit. Il se laissait aller aux secousses de la voiture. Eulalie le retenait étreint dans ses bras; il se fût brisé le crâne.

La nuit vint : il y avait encore quatre heures de chemin à faire !...

Le père a été placé dans la maison de santé, le frère est toujours au collége. La jeune sœur s'occupe laborieusement de ses études musicales; son état est là, à elle aussi.

Eulalie a deux ou trois élèves.

Mais ses ressources étaient insuffisantes. Eulalie se résigna à chanter dans quelques concerts.

Je ne vous dirai pas ce qu'elle souffrit, élevée dans les modesties de la famille, lorsqu'il lui fallut, devant le public inconnu, faire le sacrifice de ses saintes répugnances. — Elle n'en a pas encore fini avec toutes les douleurs.

Je ne vous parlerai pas de son triomphe, de ce triomphe qu'elle pleura de ses larmes de joie, de douleur et de honte. Paris entier voulut l'entendre.

Elle put se dire que son père mourrait, — j'allais dire « tranquille, » ô mon Dieu ! — dans l'asile qu'elle lui avait choisi, et que le frère terminerait ses études pour se créer ensuite une carrière.

Son succès alla croissant.

Au milieu de ce bonheur empoisonné, la sœur tomba malade de la petite vérole. On voulut en vain éloigner Eulalie, dans la crainte de la contagion.

Elle ne quitta plus sa sœur, lui prodiguant les soins, les caresses, — oui, les caresses, — serrant contre son sein cette tête pestiférée, baisant le venin sur ses lèvres.

Un de ces jours-là, un homme se présenta chez Eulalie Crête. C'était le directeur de l'Académie royale de Musique, M. Berton, surintendant de la musique du roi.

Il offrait à Eulalie, pour le soir même, le rôle que mademoiselle Laguerre venait de laisser. Les conditions étaient inouïes, surtout pour ce temps-là, où un chanteur ne gagnait pas cent mille francs par an.

Elle refusa : — elle ne pourrait pas confier sa sœur à des mains étrangères.

— « Mais, dans l'intérêt même de votre sœur, accep-
» tez ! lui dit-on, vous la faites riche. »

Elle refusa toujours.

Sa sœur mourut le lendemain. — Et deux mois après, Eulalie quittait le même lit, défigurée par l'horrible mal qui l'avait frappée à son tour.

Elle recula en se regardant au miroir.

Ce qui la désola surtout, ce fut de penser que le monde la repousserait peut-être maintenant.

Car il faut plaire au monde quand on a besoin de lui, et il y avait encore deux êtres dont Eulalie était le seul soutien.

Mais, enfin, il lui restait toujours sa voix ! c'est-à-dire sa puissance, la vie pour eux !

Elle voulut chanter :

Sa voix était morte comme sa beauté !

Les leçons, dernier recours, furent reprises ; mais

les élèves étaient peu nombreux : Eulalie effrayait...

Pourtant le frère n'avait pas quitté le collége...

Au bout de quelque temps, Eulalie remarqua en elle-même un grand changement : elle perdait son activité. Elle avait, pendant ses leçons, des distractions inaccoutumées ; elle éprouvait une sorte de lassitude, de dégoût général. Il lui arrivait d'oublier les heures de ses cours; elle ressentait dans sa tête des pesanteurs invincibles, des somnolences; la musique même n'avait plus d'attrait pour elle.

Cet état s'aggravait chaque jour. Elle restait par fois des heures entières immobile. On eût dit qu'elle attendait. Qu'attendait-elle ?

Oui, vous l'avez deviné ! c'est la folie qui commence, c'est la maladie de son père, c'est la maladie du père de son père ! Venez, messieurs les docteurs, messieurs les professeurs de la faculté, guérissez-nous ceci : — une folie héréditaire !

J'ai vu à la maison de santé du docteur R*** une femme idiote, traitée depuis trois ans dans la maison. Depuis trois ans on n'avait pu obtenir d'elle une parole. Elle se promenait toute la journée dans la même allée

du jardin. Son fils venait la voir une fois ou deux par semaine. Il ne lui parlait pas : qu'eût-il pu lui dire? Il faisait, à côté d'elle, cinq ou six tours d'allée.

Ce fils était le portrait vivant de sa mère. Il avait trente ans, l'œil bombé, d'ordinaire baissé, les narines larges, le teint terreux; sa tenue était celle d'un petit huissier de province. Comme sa mère, il était atteint au cerveau — et il attendait.

Six mois après, je le revis. Le moment n'était pas encore tout à fait venu cependant, mais peu s'en fallait. Il venait passer ses journées, toutes! à se promener côte à côte avec sa mère, muets tous deux. Il partait chaque soir, pour revenir le lendemain recommencer la morne promenade.

Il entra dans sa cellule le mois suivant...

Qui pourra les pénétrer ces impénétrables mystères de la raison humaine? Voilà toute une génération marquée au front par le doigt fatal. La mère qui enfante a conservé jusque-là sa raison pour se bien dire que son enfant sera fou, fou comme elle sera folle elle-même lorsque, dans quelques jours, l'heure aura sonné pour elle. Elle l'embrasse, ce premier-né qui vient de déchirer ses entrailles, — mieux eût valu qu'il y trouvât son tombeau, — cet enfant qu'elle dévore de ses baisers pour

toute la douleur qu'il vient de lui causer, pour l'épouvantable pensée qu'il lui rappelle. Car elle a beau l'embrasser, — il sera fou! La loi est impitoyable.

Vous l'avez compris tout à l'heure, n'est-ce pas, ce père, qui attendait son heure, lui, qui la voyait accourir? Vous l'avez compris lorsqu'il regardait ses filles, la chair de sa chair, le sang de son sang!...

Pour en finir avec le père d'Eulalie, il n'avait résigné ses fonctions chez le prince de *** qu'au dernier moment, quand il n'avait plus eu la force de résister, quand il s'était dit qu'il était temps.

Le vieux soldat eût voulu cacher à l'univers sa honte; — la folie est une honte! — et il allait le plus loin possible creuser sa fosse.

On n'a jamais su ce qu'était devenue Eulalie Crête pendant plusieurs années, jusqu'au jour où elle fut recueillie sur une route, près de Montpellier, déguenillée, à demi morte de faim et amenée chez madame Challamet. Toutes les recherches aboutirent seulement à faire connaître ce que je viens de raconter.

On sollicita pour Crête; — et pour qui solliciterait-on? — On obtint de la reine, je pense, un secours mensuel,

petite pension alimentaire désormais assurée : la charité de madame Challamet fit le reste.

Crête n'était *pas trop folle,* comme disait cette bonne madame Challamet ; c'était plutôt de l'idiotisme. On la laissait quelquefois, tout au plus, traverser la rue pour quelque approvisionnement de ménage.

J'ai parlé déjà, trop peut-être, de son incurie profonde pour tout ce qui tient à la propreté. Crête avait encore un autre défaut capital : une gourmandise d'enfant, effrénée, insatiable. Elle dépensait en affreuses sucreries, en pain d'épice avarié, les sous que les pensionnaires lui donnaient de temps en temps.

Les jeunes habitués de la maison Challamet se plaisaient souvent — cet âge est sans pitié ! — à tourmenter la pauvre Crête par des plaisanteries, bien inoffensives d'ailleurs, sur les prétendues amours qu'on lui supposait. Crête alors devenait rouge comme si elle eût eu seize ans, et se sauvait.

Un jour, quelqu'un d'entre nous, celui que Crête redoutait comme son plus grand ennemi, l'amena solennellement devant nous, et lança contre elle une écrasante accusation : — Crête, qui ne connaissait, pensait-on,

âme qui vive, avait été surprise à communiquer dans la rue avec un pauvre diable portant la lévite de bure grise, livrée de l'hôpital!...

Crête devint plus rouge encore cette fois que les autres. Elle ne put même pas balbutier quelques paroles pour se défendre.

Le lendemain, car madame Challamet avait cru devoir s'alarmer un peu, on apprit que l'individu en redingote grise était un malheureux idiot à qui le portier de l'hôpital permettait quelquefois de sortir. Cet idiot était Hippolyte Crête, frère d'Eulalie; et Eulalie Crête remettait à son frère, pour acheter du tabac, sa friandise à lui, la menue monnaie qu'elle avait recueillie près de nous, monnaie qui lui servait autrefois à acheter ces fameux sucres d'orge et cette excellente pâte de réglisse!... Le cœur de l'idiote avait conservé sa raison.

Maintenant, par quelles circonstances étranges ces deux pauvres créatures s'étaient-elles retrouvées, juste à point, dans la même ville, au bout de tant d'années, pour que l'une se dépouillât encore pour l'autre?...

C'est ce qu'à eux deux ils n'eussent pas été en état de vous expliquer.

— « Tenez, Crête, voici du sucre et des raisins secs. » Dites moi merci ! — Bien. — Il ne faut pas manger » tout à la fois. Voici encore deux petites pièces d'argent » que vous pourrez donner à votre frère, si cela vous » fait plaisir. La première fois que vous voudrez me » voir, je vous en donnerai autant. Adieu, ma bonne, » portez-vous bien et tâchez... de vous laver un peu » plus les mains.

» Madame Challamet, je suis bien votre serviteur. »

LA VIE ET LA MORT DE LEQUEUX.

Ces quelques lignes,—signées d'un nom aussi obscur que le sien, — voilà tout ce qui reste de la mémoire de cet homme qui eût pu prétendre aux plus hautes destinées.

Je vais tâcher de raconter comment son intelligence puissante, soutenue par une robuste organisation physique, s'éteignit peu à peu aux attaques d'un mal qui ne pardonne pas. Je montrerai, dans la brève histoire de cet homme extraordinaire, à quelles extrémités peuvent conduire les qualités les plus brillantes, le cœur le plus haut, l'esprit le plus distingué, lorsqu'ils sont dirigés dans une mauvaise voie et que les occasions d'application leur manquent. J'en appelle à la géné-

ration jeune encore qui a connu Lequeux. Qu'elle dise s'il fut jamais un plus grand exemple d'un généreux esprit réduit à l'existence la plus misérable, dégradé et avili, pour avoir failli aux premières luttes et reculé le jour du combat.

Lequeux était étudiant en droit à cette époque fiévreuse qui suivit la révolution de juillet, et il fut assurément l'une des physionomies les plus originales de ce temps-là.

Tout alors était mis en question, vous vous le rappelez, comme si le monde eût été de la veille. On ne pouvait faire un pas sans se heurter contre une religion nouvelle. Le Phalanstère cherchait où jeter ses fondations, tandis qu'à Ménilmontant les sauvages de la banlieue, idiots aussi lâches que féroces, écrasaient les Saint-Simoniens à coups de pierre. — Puis, à côté des essais de quelques hommes sérieux, les choses risibles et ridicules, les parodies; l'abbé Châtel lançait ses mandements et modulait ses bulles sur l'air des *Trois Couleurs*. — Un peu plus loin, la police pénétrait dans une salle de la cour des Miracles, et tombait au milieu d'une procession d'hommes et de femmes, en costumes blancs et fanés, loués à deux francs la séance, chez le fripier

du coin : Jacques Molay était mort ; vive Jacques Molay! C'étaient les Templiers qui venaient de ressusciter. Les dames portaient sur leur poing ganté des manières de faucons empaillés, et les chevaliers, aux barbes taillées selon le rite, marchaient gravement à leur côté, en faisant retentir contre leur cuisse gauche le fourreau de cuivre doré. Hormis une ou deux figures de gredins — comme il y en a partout où il en faut, — en vous approchant, vous reconnaissiez tous ces gens-là : votre barbier, votre épicier, votre tailleur, — votre tailleur surtout, — voire votre propriétaire. Au demeurant, les meilleures gens du monde.

Et la police les invitait à aller s'amuser ailleurs, et tous mes braves se retiraient en paix, et la police s'en allait aussi, derrière eux, en mettant tout bonnement les clefs dans sa poche.

Et le lendemain, l'écriteau, en lettres au pinceau, l'écriteau dansait, tout gouailleur, au-dessus de la porte:

TEMPLE A LOUER PRÉSENTEMENT.

Et tous les autres dieux, avec tous leurs prophètes, — quand, par économie, dieu et prophète ne faisaient pas qu'un, — depuis le dieu M. . . jusqu'au dieu P. . . , sans oublier le dieu C. . . .

J'en passe, et des meilleurs.

La question politique n'était guère mieux fixée. De tous côtés, la séve débordait sans s'inquiéter des issues. Chaque jour c'étaient de nouveaux soulèvements contre un pouvoir né de la veille, qui, chaque jour, augmentait sa force et hâtait sa virilité à vaincre tous les obstacles. Chaque jour, des tumultes, des émeutes, des cris, des pierres lancées, des luttes corps à corps sous le moindre prétexte, des arrestations, des protestations, des procès. Les réquisitoires pleuvaient dru, et la cour d'assises, ne suffisant plus à tant de besogne, se créait une succursale au palais du Luxembourg. Les affaires du pont d'Arcole, des crieurs publics, du *Moniteur républicain*, des tours Notre-Dame,—sans parler de tant d'autres, — se succédaient jour par jour, heure par heure pour ainsi dire, sans désemparer.

Au milieu de cette agitation générale, certains quartiers de Paris se montraient plus inquiets, plus turbulents que les autres. Le quartier Latin, entre autres, se signalait par des allures singulièrement séditieuses. La jeunesse qui le peuplait était toujours prête au moindre coup de main. Les élèves des facultés semblaient encore émus de l'exemple donné par leurs voisins de l'École polytechnique aux trois journées. Fraternisant avec les

meneurs et les menés des quartiers populaires, combattant aux côtés des faubouriens de Saint-Marceau, ils affectaient, dans leur costume et dans leur tenue, une sorte d'excentricité brutale et de mauvais goût qui eût été tout à fait niaise, si elle ne se fût rattachée à certaines idées d'un ordre plus élevé. Ces exagérations dans la mise servaient de signe de ralliement. Elles bravaient un pouvoir défiant et aux aguets, pour qui toute manifestation extérieure était un défi.

Vous rencontriez alors d'étranges jeunes gens barbus, chevelus, moustachus, arborant gilets écarlates, cravates sang de bœuf, et chapeaux gris pointus, à larges ailes et ruban de velours noir. Là, le bon goût n'avait que faire. Chacun avait sa canne, quelque chose d'énorme, avec les nœuds du bois en saillie. — Quelquefois, dans le négligé, le bonnet phrygien allégorique. — Et presque toujours la pipe, bien grosse, en terre ou en bois, emblématique, soit qu'une tête de mort ou une poire y fussent sculptées. Les instincts démocratiques se manifestaient jusque dans la chaussure. Les élèves en médecine, à toutes les époques plus primitifs que ceux de l'école de droit, portèrent des sabots.

J'avais bien souvent entendu prononcer le nom de Lequeux, lorsque je le vis pour la première fois vers 1835.

Je le rencontrai dans un petit café de la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, café aujourd'hui fermé depuis plusieurs années, et qui a eu, lui aussi, son rôle dans l'histoire de ce temps-là. Ceux qui se pressaient alors sur les bancs des écoles ne l'ont point oublié, et à plus d'un son nom va rappeler des souvenirs.

Il s'appelait le Café du Progrès, et il a longtemps été le centre intellectuel du quartier latin. C'est là que se réunissait l'élite intelligente, laborieuse ou paresseuse, tapageuse et émeutière des Facultés. Là s'organisait la sédition sous toutes ses formes : de là partaient les cris poussés sous les fenêtres de l'hôtel des Affaires Étrangères et les coups de sifflets vengeurs contre un professeurs renégat ou condamné comme tel. Cette salle basse et enfumée, convertie aujourd'hui en une boutique de marchand de bric à brac, était remplie dès le matin jusque bien avant dans la nuit d'une foule compacte, buvant, fumant, vociférant, au milieu d'une atmosphère opaque et épaisse comme le nuage où marchent les divinités olympiennes. Parfois, aux grands jours, lorsqu'un grand événement se préparait, lorsqu'une crise se débattait dans les efforts de l'enfantement, lorsque quelque nouvelle apportée là on ne sait par qui, par le vent, venait remuer cette lave, exalter ces cerveaux brû-

lants, alors c'étaient des bruissements confus, des éclats de voix menaçants, et parfois tout d'un coup un grand silence : la chaudière bouillait à briser ses parois, — et le passant s'arrêtait, étonné, à ces murmures de volcan souterrain.

C'est là que Lequeux achevait de gâter sa vie. C'est là qu'il se réfugiait au retour d'une députation conduite par lui au général Ramorino et après s'être fait sabrer en chemin sur le Pont-Neuf par les gendarmes ; c'est là qu'il se jouait à résoudre, entre deux choppes de bière, devant ses auditeurs stupéfaits, les questions les plus ardues du code. Il était l'orateur et le général, le tuteur et le doyen de tous ces jeunes gens qui l'entouraient et écoutaient ses oracles. Sa parole décidait en dernier ressort. Il avait acquis assez chèrement cette autorité qu'il aimait pour en jouir sans partage comme sans limites. — Pour elle il avait sacrifié son présent et son avenir.

On racontait de lui les choses les plus étranges, et sa singulière renommée ne disait pas encore tout. Les élèves de première année s'arrêtaient à le voir passer avec une sorte de respectueuse terreur.

Lequeux, orphelin de bonne heure, poursuivait ou était censé poursuivre des études de droit brillamment

commencées. Ce n'est pas qu'il eût jamais travaillé de suite; mais il avait le génie de la divination, et son organisation étonnante lui permettait, même dans cette science de faits et tout exacte, de s'assimiler en quelques instants ce qui eût coûté des mois d'études à un autre esprit que le sien. Il n'avait jamais voulu se faire recevoir avocat, afin de rester toujours étudiant, un de ces bizarres caprices dont sa biographie était pleine; et pourtant, si ce qu'on disait de lui à l'École n'était pas exagéré, il était l'un des premiers jurisconsultes de l'époque. De fait, les meilleurs élèves venaient le consulter sur les difficultés qui les arrêtaient, et recevaient ses décisions sans appel. Sa parole était d'une admirable clarté et donnait un intérêt palpitant aux plus sèches questions, même pour ceux qui, comme moi, s'occupaient de travaux d'une nature toute différente. Si Lequeux eût pris un beau jour la fantaisie d'ouvrir un cours, il n'eût pas trouvé de salle assez grande.

Cette connaissance approfondie d'une science si difficile s'expliquait d'abord par l'aptitude merveilleuse de Lequeux et la façon dont il avait toujours accepté la lutte avec les difficultés de l'étude quand il en avait rencontré. Il n'était alors rien au monde qui pût le détourner ni lui faire obstacle. Il courait à l'ennemi avec une sorte de

fureur et ne revenait que vainqueur. Mais le triomphe avait aussitôt éteint ce feu, et Lequeux retombait dans sa torpeur avec délices. Il eût fallu, pour que cette nature trop bien organisée ne se fût pas laissée aller à des égarements indignes d'elle, que cette lutte eût été de chaque jour; mais alors pour les autres, pour tous, l'étude se fût élevée à des hauteurs inaccessibles.

Je parlais du génie de divination de Lequeux. S'il m'était permis de descendre à des détails qu'on accusera peut-être de puérilité, je citerais, d'après lui, un exemple de cette incompréhensible faculté, qui, dans ses diverses applications, a produit de loin en loin chez quelques hommes des phénomènes si étonnants. Lequeux se rappelait souvent avec complaisance et nous disait en riant qu'au commencement de ses études de collége, il lui arrivait de faire ses thèmes latins — par la musique. — C'est le mot dont il se servait :

— « Il y avait, disait-il, certaines désinences qui venaient s'accoupler d'elles-mêmes, des finales en *is*, en *ibus*, auxquelles je n'attachais pas grand sens, mais qui se révélaient à mon oreille et que mon oreille me dictait. Quand l'harmonie avait été constante et parfaite depuis la première ligne de mon thème jusqu'à la dernière, j'étais sûr de mon fait : j'avais la première place.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à la bizarrerie de cette révélation, on peut toujours voir en elle, et dans les paroles que je viens de citer, le principe d'une fatale maladie d'esprit. Je veux parler du défaut de gravité, de cette tendance qu'ont certains hommes à ne vouloir pas se prendre au sérieux. Cette obstination inexplicable, qui ne se rencontre guère justement que chez des hommes supérieurs, a arrêté bien des carrières. C'est le dissolvant le plus énergique de toute production, de toute existence morale. Lequeux malheureusement portait en lui plus qu'un autre cette cause d'avortement.

Elle se manifestait chez lui par je ne sais quelle sotte complaisance pour de niaises admirations. C'était grande pitié que de voir une intelligence si bien douée se perdre et se gaspiller à des folies, à des sottises sans excuse. Chaque jour on racontait de Lequeux quelque extravagance nouvelle : — on l'avait vu se promenant gravement dans les rues, suivi de tous les joueurs d'orgues qu'il avait pu ramasser sur son chemin, jouant tous un air différent. — Ou bien il disparaissait pendant deux jours, et le quartier latin était inondé de lettres de faire part, invitant à ses service, convoi et enterrement. Le leudemain il conduisait, à la Daumont, un fiacre de

place, le cocher derrière. — Il transportait en une nuit les enseignes de tous les marchands de sa rue ; — ou bien, le commissaire venait l'empêcher d'établir un tir à la carabine dans sa chambre. Et Lequeux tenait sa porte close, parlementant au travers, et forçant le commissaire à aller chercher son écharpe oubliée. — Il se vantait lui-même de s'être présenté au bal masqué des Variétés, alors si couru, dans ce costume négatif qu'un autre jeune fou, lord S...., tenta, après lui, de mettre à la mode.

Ces misérables dévergondages feront assurément tort à Lequeux dans l'esprit du lecteur. Peut-être cependant ne faudra-t-il pas s'y arrêter. Ils ne sont rappelés ici que pour mettre à jour tous les côtés de ce caractère dont on peut, je pense, tirer quelque enseignement. Si, pour ceux qui n'ont pas connu Lequeux, son intelligence ne peut que les aggraver, ils étaient excusés par ceux qui y assistaient en les déplorant. Lequeux avait une qualité qui force l'indulgence et fait tout pardonner : la bonté.

Il s'agit de cette bonté pure, absolue, infinie, chrétienne, de cette bonté dont on ne nous parle plus assez ; — est-ce parce que les types commencent à manquer ? — bonté qui accueille et secourt toutes les douleurs,

toutes les misères, sans distinction, sans faveur; — charité, essence de la foi divine ! — Lequeux était l'homme le plus complétement, le plus parfaitement bon que j'aie connu. Sa main et sa bourse étaient ouvertes à tous. Il partageait sa fortune telle quelle avec ses amis indigents et des inconnus même, sans arrière-pensée ni préoccupation, sans espoir de reconnaissance surtout, ne soupçonnant pas l'ingratitude, et s'en inquiétant peu. Confiant comme l'enfance, plus d'une fois il fut trompé. Plus d'une fois il alla jusqu'à risquer de se compromettre pour soutenir et réhabiliter des misérables qui abusaient indignement de lui. Il avait des trésors d'indulgence pour toutes les faiblesses, et le don d'observation lui manquait absolument. Il croyait tous les hommes semblables à lui. Plein de courage et prodigue de lui-même, trop disposé à se mettre en avant en toute occasion, il se jetait au milieu des querelles; et quand son cœur, plutôt encore que son esprit, ne lui avait pas fourni de suffisantes ressources de conciliation, il écartait les acteurs pour prendre leur place.

Jamais Lequeux n'avait pu se décider à quitter le quartier Latin depuis le jour où il y était entré. Avant que la mort de ses parents le mît en possession de sa petite fortune, il recevait chaque année lettres sur let-

tres où on l'engageait à venir passer au pays (il était Picard, je crois) le temps de ses vacances. Il promettait chaque fois, annonçait son départ, faisait ses préparatifs, retenait sa place, et finissait régulièrement par perdre ses arrhes. Une fois, pourtant, après plusieurs années d'essais de départ avortés, et sur les sollicitations pressantes d'un oncle qu'il aimait beaucoup, il parut prendre une décision sérieuse d'abandonner pour deux mois le quartier Latin, sa patrie d'adoption. Les instances de tous ses amis soutinrent sa résolution jusqu'au jour du départ. Mais il fallut s'occuper pour lui du transport de ses malles et l'accompagner à la diligence. Il était consterné, ahuri. Enfin, il nous dit adieu, la portière se ferma sur lui, et il partit. — Mais deux heures après il revenait, triomphant, au café de la Taverne, établi nouvellement en face de l'École de médecine. Lequeux avait laissé les malles continuer le voyage sans lui : il n'avait pu dépasser le premier relai.

Il fallut qu'un impérieux devoir le rappelât enfin dans son pays pour rendre sérieux un départ projeté tant de fois. Son oncle, qui était huissier dans une petite ville, lui écrivit que sa santé, gravement altérée, l'obligeait à transmettre, sans retard, son étude à un successeur, et qu'il comptait sur son neveu. Cet oncle

avait donné à Lequeux des preuves de grande affection, et j'ai dit que Lequeux lui était attaché comme à un second père; d'un autre côté, le mince patrimoine, venu trop tôt entre les mains de Lequeux, avait été bien vite dissipé. Il ne lui restait donc pas d'autre ressource que son oncle, et cet oncle souffrant et âgé ne pouvait se passer de lui.

Lequeux partit. L'oncle mourut peu de temps après, et Lequeux lui succéda dans sa charge, qu'il remplit pendant plusieurs mois. Mais ce ne fut pas sans doute sans jeter un coup d'œil sur sa vie passée, et sans causer une certaine sensation dans une petite ville où il apportait des habitudes inusitées de laisser-aller et d'insouciance. Il dut passer là de mauvais jours, entouré de gens qui ne pouvaient ni l'excuser, ni le comprendre. — Nous le vîmes revenir parmi nous.

Il se tut sur les motifs qui avaient amené cette nouvelle décision. Mais on apprit que, triste, isolé, dégoûté d'un métier pour lequel il n'était pas fait, rebuté par les tracasseries et les méchancetés, il avait toujours pensé au retour. On sut aussi qu'il ne lui restait plus que quelques lambeaux de la succession de son oncle; que des engagements nombreux avaient absorbé presque entièrement le prix de cession de son étude. Par quelles

dépenses Lequeux avait-il pu ruiner ainsi sa position en si peu de temps et dans une ville de troisième ordre? On le sut bientôt. Lequeux payait les dettes des malheureux qu'on le chargeait de poursuivre...

Nous le reçûmes à bras ouverts et il reprit ses habitudes passées, sa vie facile et au jour le jour.

Mais tout se trouvait bien changé pour Lequeux, qui n'avait pas changé, lui.

Il n'y avait plus d'esprit de corps. La population se renouvelle là en partie chaque année. Lequeux sentit qu'avec sa physionomie vieillie, ses allures d'étudiant de 1832, sa barbe inculte, son costume négligé, il devait inspirer aux nouveaux venus plus d'étonnement que de sympathie. Les goûts et les usages s'étaient modifiés. L'étudiant commençait à disparaître sous la peau du lion. La Taverne s'était ouverte à côté des ruines du café des Progrès. Le cigare avait remplacé la pipe. La grisette, la grisette classique qui allait à âne et s'appelait Paméla, comme dans les romans inouïs de M. Paul de Kock, — cette autre grisette aussi qui chantait, à vingt ans, dans un grenier, — la grisette d'organdi rose, — délaissée, mourait d'ennuis et s'en allait une à une comme les oiseaux devant l'hiver. Les lilas de Romainville ne savaient plus fleurir ; on les avait

tant cueillis! Plus de gilets rouges, de chapeaux gris, de grosses pipes. L'étudiant allait chercher ses maîtresses de l'autre côté de l'eau et s'avisait de porter des gants. Plus d'une fois alors, nous vîmes Lequeux secouer la tête avec un amer découragement.

— Le quartier Latin est mort, disait-il, il n'y a plus d'étudiants !

Et le vieux prophète contemplait ses vêtements sur lesquels il avait toujours laissé la cendre.

Ce fut lui qui resta le dernier sur la brèche, lui qui fut le dernier représentant de cette génération ardente et généreuse d'alors. Cet élan, cette intelligence, toutes ces nobles facultés qu'il avait en lui, nous faisaient d'autant plus regretter qu'il ne voulut pas mieux les faire fructifier. Il passait, comme autrefois, ses journées entières au café, dans une indolence complète, ne s'animant parfois que pour prendre part à quelque discussion de science ou d'art, la résumer et la résoudre. Mais il commençait à vieillir : sa figure fatiguée et ridée, son front dégarni, quelques cheveux blancs témoignaient des excès de sa vie.

Aux avis que ses amis lui donnaient avec précaution, il répondait, insoucieux :

— J'ai oublié si, parmi les choses qui sont perdues sur

terre et qui se conservent dans la lune, Aristote met les conseils. Il aurait dû les y placer aussi bien que le temps.

Et puis des sophismes comme celui-ci :

— Vous me conseillez de travailler, disait-il. D'abord, travailler à quoi ? Ensuite, travailler, c'est produire. Si je dépense, je serai moins riche. J'y perdrais.

Voilà dans quels pauvres jeux d'esprit Lequeux se réfugiait pour s'échapper à lui-même. Il ne pouvait ne pas comprendre qu'il était au bout du précipice; que, parvenu à l'âge qu'il avait, sans vocation déterminée, sans ambition de rien qui fût au monde, à peine lui restait-il le temps d'agir. Il préférait ne pas penser, se plongeait dans sa chère inertie, la tête la première, pour ne rien voir, — et buvait.

Pourtant il aurait dû trouver, dans sa situation, un aiguillon bien pressant. Des maigres restes de la succession de son oncle, son dernier parent, il ne lui restait presque plus rien. Quoiqu'il bornât sa dépense à ses frais quotidiens d'existence, le café absorbait chaque jour ses suprêmes ressources. Peu à peu, il restreignit, sans mot dire, des habitudes qui étaient devenues chez lui comme indéracinables, et cela, au moment où il les éprouvait plus impérieuses que jamais. Il n'abandonnait cependant pas la place, ne changeant rien à ses re-

lations, se tenant toujours là, acceptant de l'un, de l'autre une invitation, sans embarras, comme sans hésitation. — On le comprit, et ses anciens amis se réunirent pour payer chaque mois ses dépenses au café. On lui fit cette offre avec discrétion et égards ; il consentit. Cela ne valait même pas pour lui un remercîment. Il en avait fait, à lui seul, autant et plus pour bien d'autres !

Mais ce secours, venu à propos, ne satisfaisait pas aux autres besoins de Lequeux. S'il acceptait aussi facilement qu'autrefois il avait offert, c'était tout. Sa discrétion ne dévoilait rien. Il laissait deviner, car sa vie avait toujours été à jour, et s'en tenait là. Il serait mort de faim et de froid sans une plainte.

Aussi le vit-on bientôt tomber dans une misère absolue, vendant pièce à pièce la chétive garde-robe.

Ses amis, bien que dévoués et s'ingéniant pour lui venir en aide, ne pouvaient parer à tout sans être un peu guidés par lui. Quelquefois on oubliait le pauvre Lequeux. Il subissait, lui, son dénûment et ses privations avec une indifférence stoïque. Tranquillisé sur le point le plus important pour lui, il buvait et s'assoupissait.

On le força cependant à accepter une place de secrétaire chez un professeur de la faculté, M. Br...d. Lequeux

se laissa faire, mais avec une répugnance évidente : il allait être forcé de renoncer, pendant plusieurs heures chaque jour, à ses chères coutumes de boire, sans soucis, coude en table ! Il ne céda que par condescendance affectueuse pour ceux qui l'en priaient.

Le voici donc installé chez M. Br...d. Celui-ci le connaissait de longue date et se montrait plus qu'indulgent pour le défaut favori de Lequeux. Lequeux, en arrivant chaque jour, trouvait, sous sa main, une bouteille de vin de Bordeaux, et le domestique avait, en outre, reçu l'ordre de donner à M. Lequeux ce qu'il demanderait.

Il travailla quelque temps avec assez de zèle. On dit qu'il se rendit fort utile à son patron, et on lui attribua, pour la meilleure part, les ouvrages publiés alors et depuis par M. Br...d. Mais ce professeur a donné des gages tels, que ce bruit doit être rangé sans hésitation parmi ceux que l'exagération et la malignité publique sont toujours bien disposées à accueillir et à faire courir.

Quoi qu'il en soit, Lequeux se lassa un beau jour d'un assujétissement si modéré. Il s'était rendu impuissant à supporter le moindre travail, la plus légère contrainte. Lequeux était perdu.

Il donna sa démission.

Ni les observations chaleureuses de ses amis, ni les offres délicates de M. Br...d ne purent le faire revenir sur cette détermination une fois prise. — Il se retrancha derrière des prétextes dont il n'osait s'avouer à lui-même la futilité : « Il avait fait, disait-il, une assez grande concession en acceptant la première fois. » L'insensé ! une concession ! « D'ailleurs, vouloir trouver le moyen de suppléer à ses besoins en retranchant ses passions, c'était, à son avis, se couper les pieds quand on avait besoin de souliers. »

La misère l'assaillit alors plus cruellement que jamais, d'autant mieux que le petit noyau de ceux qui l'aimaient malgré toutes ses erreurs diminuait chaque jour. Des études terminées, diverses autres causes lui en enlevèrent plusieurs. D'autres se refroidirent à soigner ce malade incurable. Il usait l'amitié. — Lequeux fermait les yeux et s'acharnait à boire.

Son intelligence s'éteignait peu à peu. Il était continuellement plongé dans une sorte d'hébétude, l'œil morne et vitreux, la bouche béante. C'étaient les symptômes de la honteuse maladie qui le minait : l'ivresse chronique.

Il avait — rarement ! — des moments de dégoût au milieu de cette abjection, et il arriva parfois que sa main

s'arrêta en route lorsqu'elle portait le verre à ses lèvres et retomba sur la table avec un profond découragement. Il n'en pouvait être autrement : une nature comme celle de Lequeux ne se dégrade pas impunément. Mais ce n'était que des éclairs qui traversèrent la nue sans la dissiper. Il nous disait un soir : — « Cette vie-là m'a rendu malheureux, et son résultat le plus cruel, c'est de m'avoir rendu à tout jamais incapable d'être heureux autrement. — Ah ! si je pouvais recommencer la partie ! »

Et il donnait à ceux qui l'entouraient, — aux plus jeunes surtout, — des conseils ardents puisés dans une expérience qui lui coûtait cher. — Puis, il ajoutait une raillerie de désespoir :

« — J'ai vu un cadran placé au frontispice d'une maison, qui faisait savoir l'heure à tout le monde, excepté au propriétaire qui était dans la maison même. »

C'est sur sa blessure que Lequeux avait la main.

Il poursuivait néanmoins son chemin, indifférent aux froideurs, toujours bien accueilli par quelques-uns, payant son écot en esprit et en science ; mais, par précaution, le payant d'avance, au commencement du repas.

Un fait remarquable dans cette dernière phase de la vie de Lequeux, c'est le respect dont il fut toujours en-

touré. Les indifférents, ceux-là même qui, ne l'ayant pas connu dans ses belles années, ne pouvaient guère éprouver pour lui que des sentiments peu sympathiques, lui témoignèrent toujours comme malgré eux des égards auxquels la vie déplorable qu'il menait pouvait donner un sanglant démenti. C'est là assurément la plus grande victoire qu'il soit donné à l'homme de remporter sur sa réputation, que d'obtenir encore de la considération au milieu de toutes les nécessités compromettantes de la misère, et de la misère méritée. C'est que, pour Lequeux, le souvenir de ce qu'il avait été changeait tout sentiment hostile en compassion. On savait qu'avant de remettre sa vie aux soins des autres, il avait commencé par se dépouiller pour les autres de tout ce qu'il possédait. On voyait les hommes le plus justement honorés lui serrer affectueusement la main, malgré ses haillons. Pour ceux-là, Lequeux n'avait pas changé : il était toujours l'homme supérieur, même dans ses écarts, bon, généreux, plein de franchise. — Et cette opinion de quelques-uns réagissait sur tous et lui servait d'égide.

Lequeux resta toujours droit et la tête haute au bord du mépris. Il ne se doutait pas même des dangers de cette situation tarpéienne. S'il eût mieux connu les

hommes, il eût su cependant que le tort que l'on se fait à soi-même et seul est le tort que les autres vous pardonnent le plus difficilement.—Il fut heureux pour lui d'être si exceptionnellement épargné par l'opinion, Un mot, un seul mot eût pu être le plus terrible des châtiments.

Cependant la pauvreté continuait à l'accabler impitoyablement. Je n'affirmerais pas que Lequeux n'ait jamais passé quatre jours entiers sans manger. Sur la fin de sa vie, il devint de plus en plus sombre et taciturne. Il restait du matin au soir sans parler, accoudé sur le marbre d'une table et buvait. Il avait à peine la force d'appeler d'une voix éteinte, cassée à coups de petits verres, le garçon chargé de renouveler à mesure sa consommation. Le soir, il se retirait le dernier de tous, dans un grenier de la rue de la Harpe, qu'il habitait depuis quelques années. Il s'était mis là, dans ses meubles, c'est-à-dire qu'il couchait dans une malle,—dans une malle, ceci est de l'histoire, — dont un pan abattu à l'une des extrémités lui permettait d'étendre ses membres. Il s'enveloppait tant bien que mal de ses lambeaux de vêtements et de sa cynique indifférence, et dormait.

On le trouva un matin mort et froid dans ce lit.

Il avait à peine trente-neuf ans.

Lorsqu'on conduisit ses restes au cimetière, son convoi rencontra celui du prince de Talleyrand qu'on inhumait le même jour.

Ainsi finit Lequeux. — Sa biographie posthume que je viens d'esquisser excitera peut-être moins l'intérêt et la pitié qu'un sentiment de répulsion et de dégoût.

C'est ainsi, en effet, qu'est accueilli par la justice suprême de l'opinion tout grand esprit qui n'a pas la force de se formuler ; car le monde ne compte pour rien l'intelligence qui comprend, si elle ne se manifeste par l'intelligence qui produit.

L'INDIENNE BLEUE.

I

En wagon.

La machine à vapeur cria : En avant ! par un grand coup de sifflet.

Les wagons s'ébranlèrent les uns après les autres et vinrent, à la file, sonner deux appels sur la plaque tournante.

Les marchands de *Moniteurs parisiens* et de *Notices sur le Chemin de fer de Paris à Orléans* s'écartèrent des portières.

L'*Alcide*, en tête, de fabrique française, battait avec sa soupape la charge d'abord, puis le pas redoublé. Les voyageurs se disposaient et s'arrangeaient pour

s'adapter le plus identiquement possible à leurs places et n'en rien perdre.

Tout à coup on entendit comme un tumulte, une querelle; on criait :

— Arrêtez, ne laissez pas monter!

Et il se faisait un grand bruit sur le trottoir d'embarquement.

Un monsieur qui occupait un coin de diligence allait mettre le nez dehors pour voir ce qui se passait, lorsqu'une figure se présenta brusquement à la portière, et lui fit rejeter la tête en arrière.

— Ah! gredins, s'écria avec colère le nouveau venu, toujours suspendu en dehors, vous voulez m'empêcher de monter parce que je suis en retard de deux minutes! Je vous montrerai à qui vous avez à faire!

Et, sans plus de façon, l'intrus ouvrit la portière, entra dans la diligence et s'assit largement dans une des deux places qui restaient inoccupées.

Les clameurs des employés se perdirent dans le lointain.

— Voici un métier à se faire rompre le cou, murmura le monsieur qui avait voulu mettre le nez à la portière.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en a fallu pour le raconter, et cependant le convoi lancé

avait déjà dépassé deux cantons avec leurs deux cantonniers; pauvres diables qui, pour mille francs par an, mille francs qu'on ne leur laisse même pas le loisir de dépenser, font quarante fois par jour, avec le bras, sans bouger de leur place, le simulacre télégraphique d'une potence. Mieux vaudrait certes se pendre.

—Le voyageur retardataire,—c'était un jeune homme — qui s'était exposé à un danger sérieux pour s'élancer de vive force sur le convoi, s'était donc assis. Son front décoloré, ses narines dilatées témoignaient de sa colère. Mais presque subitement cette animation s'adoucit et disparut, et le jeune homme, sans s'inquiéter de ce que ses voisins pouvaient penser de lui, poussa un grand éclat de rire.

Puis il se mit à examiner les figures qui l'entouraient.

II

Physiognomonie.

Il avait lui-même une de ces figures qui attirent l'œil et sollicitent l'examen.

De petite taille, très-brun, les yeux très-noirs, un peu ronds, frangés de cils magnifiques, — de ces yeux qui

font rêver les jeunes filles à marier. Les sourcils semblaient dessinés au pinceau et annonçaient un homme d'élan et de résolution. Le nez était arqué et charmant; la bouche fine, un peu impertinente, s'apercevait facilement sous une paire de petites moustaches coquettes; la taille et les habitudes de corps pleines d'une insouciante distinction; la mise négligée et élégante.

C'était un fort joli cavalier, bien jeune et bien Français.

Autour de lui des personnages assez insignifiants. Deux négociants, — pareils à tous les négociants; — le monsieur qui avait mis le nez à la fenêtre, espèce d'homme d'affaires, de noir vêtu, tabatière, canne à cordons et lunettes; — un collégien qui allait en vacances et enviait de tous ses yeux le jeune voyageur; — un individu à grandes moustaches, bien découpé et de poignet solide selon toute apparence, pantalon large et éperons, un ruban inconnu à la boutonnière: vous avez vu ça partout.

Enfin, vis-à-vis de la place restée vide, une tête bizarre et étrange. — L'homme qui la portait pouvait bien avoir six pieds de hauteur sur trois. Ample d'épaules et d'abdomen, trop largement vêtu partout d'une manière d'étoffe grise mal coupée. Son énorme figure blafarde était surmontée d'un foulard noué en dépit du

goût et qui cachait une chevelure jaunâtre et coupée rase. Pas de barbe ni de favoris, les cils presque blancs, le nez fort et accidenté, cou proconsulaire, lèvres grosses et pâles, l'œil gros et bleu de chèvre noyée, — et sur tout cela une timidité, une gaucherie, une pesanteur incroyables. — C'était un Hollandais, M. Van Coppenaël, riche fils de famille.

Le jeune voyageur brun avait braqué son lorgnon dans l'œil gauche pour examiner tout à son aise cette pâle figure de Northman, — lequel examen décontenança encore davantage, si faire se pouvait, le digne Hollandais, qui monta en ton de rose jusqu'au violet. De folles idées, des souvenirs cocasses de Grandville et du cours de M. Geoffroy Saint-Hilaire galopaient dans la cervelle légère du jeune voyageur. Il lui semblait vaguement voir des bouquets de persil dans les narines de son compagnon de route...

Lorsqu'il l'eut assez contemplé à son aise, il tira de sa poche un élégant petit meuble de cuir, et, sans demander autrement permission, alluma un cigare. Personne ne se plaignit de cette liberté ; — seulement, un des deux marchands ouvrit la vitre qu'il avait à côté de lui.

Le convoi roulait toujours.

III

Une voyageuse.

A la première station, un employé ouvrit la portière et introduisit une femme avec son enfant. — Nous avons dit qu'il restait encore une place.

Le voyageur brun jeta son cigare.

Cette femme était en deuil. Sa tenue, qui annonçait la pauvreté, était décente. Sous son chapeau de paille teint en noir et garanti d'un voile, ses yeux largement cerclés de bistre et brillantés de nacre à leur extrémité interne, les ailes du nez mobiles et bleuies attestaient un chagrin profond et des larmes récentes.

Son enfant, modestement vêtu quoiqu'un peu mieux qu'elle, avait atteint et au delà l'âge où les enfants payent place entière. Il avait évidemment fallu diplomatiser pour arriver à ne payer qu'une place pour deux. — Elle l'assit sur ses genoux et lui donna un petit morceau de chocolat roulé dans du papier.

L'enfant se mit à manger insouciamment. Il regardait le magnifique ruban de panorama que devidait la vitre de la voiture, et ses deux petits pieds, ballottant au

mouvement de lacet du wagon, touchèrent une ou deux fois le pantalon large de l'homme, aux grandes moustaches, qui le repoussa avec une impatience assez brutale.

La mère s'excusa pour son enfant, — excuse à laquelle l'homme aux moustaches ne répondit pas, — et recommanda au petit de prendre garde.

Mais quelques minutes après, l'enfant, qui avait oublié l'avertissement, et mal à l'aise d'ailleurs sur sa mère, qui avait de la peine à le porter, effleura de nouveau les jambes de l'homme aux moustaches....

IV

Querelles.

Celui-ci fronça le sourcil et se fâcha tout rouge. — La mère s'excusa de nouveau et gronda l'enfant. Mais le personnage décoré continua à manifester son mécontentement en termes peu polis.

L'un des deux négociants dit à mi-voix à l'autre :

— *Le fait est* qu'il n'est pas agréable pour un voyageur d'avoir pendant trente lieues les souliers d'un enfant sur les jambes.

La mère s'était tue, voyant que tout ce qu'elle pouvait dire ne faisait qu'augmenter l'emportement du voyageur aux moustaches.

Ce que voyant, le Hollandais, qui se trouvait en face d'elle, enleva l'enfant sans mot dire, le prit sur ses genoux et se mit à le caresser. La mère le remercia par son regard plus encore que par ses paroles. — Elle ne voulait pas qu'il s'incommodât de ce fardeau remuant.

— Laissez, laissez, madame, dit le Hollandais avec une prononciation un peu embarrassée.

— Voilà un brave homme ! se dit le jeune cavalier brun, qui était resté neutre jusque-là.

— ... Quand on n'a pas le moyen de payer deux places, continua grossièrement l'homme aux moustaches, on ne prend pas des stalles de diligence, on va en wagon.

— Avez-vous bientôt fini de nous ennuyer ? — dit très-haut et très-agressivement le jeune homme brun.

L'homme aux moustaches devint pâle. — La mère de l'enfant était tremblante.

— C'est à moi que vous parlez, monsieur ?

— A vous. Vous êtes un impertinent.

L'homme aux moustaches, de très-pâle, devint cramoisi.

— Je vais vous flanquer par la portière! cria-t-il en jurant.

Et il allait porter la main sur le jeune homme, lorsque le Hollandais, sans quitter l'enfant qu'il tenait de son bras droit, saisit de sa large main gauche l'épaule de l'homme aux moustaches, et le fit se rasseoir.

— Lâchez-moi, sacrebleu! vous me faites mal, dit celui-ci.

— Lâchez-le, allez! dit le jeune homme brun. — Il n'y a pas de danger!

Et, tirant une carte de sa poche de gilet, il la jeta au nez de son antagoniste, en lui disant :

— Tenez, drôle!

L'homme aux moustaches ramassa la carte qui était tombée à ses genoux.

— Le vicomte Rodolphe de Frenays... Nous nous reverrons, monsieur! dit-il, le sourcil menaçant.

— Quand vous voudrez, — *si vous voudrez*, répondit le jeune homme avec un sourire insolent.

Les deux marchands s'étaient entreregardés. — Ils n'ouvrirent pas la bouche.

V

Station d'Étampes.

— Si vous voulez descendre et vous rafraîchir, messieurs, — dit un employé en ouvrant la portière, — vous avez dit minutes.

On était arrivé à Étampes ; la moitié du chemin était faite.

L'homme aux moustaches descendit le premier.

— Madame, dit Rodolphe, si vous désirez descendre, je vous demande la permission de vous offrir mon bras.

Un refus poli.

— Et vous, monsieur, descendez-vous ?

— Oui, dit le Hollandais, qui emporta l'enfant.

— Ne vous embarrassez pas de mon fils, monsieur, je vous en prie, dit la mère. Vous êtes mille fois trop bon.

— Il mangera bien un petit gâteau avec moi, n'est-ce pas, mon — *coco?*... répondit le Hollandais.

La mère insista. — Mais l'enfant s'était cramponné à son amphitryon.

Lorsqu'ils furent descendus de wagon, le digne Van Coppenaël laissa glisser l'enfant à terre et lui prit la main.

Rodolphe de Frenays prit sans façon l'autre bras du Hollandais, — et ils se dirigèrent vers le café.

A peine furent-ils assis que le Hollandis tira de sa poche une vaste pipe de porcelaine qu'il alluma avec empressement.

— C'est bon ! dit-il sensuellement à Rodolphe en s'enveloppant d'un nuage de fumée, comme une divinité olympienne, — je n'avais pas fumé depuis ce matin.

— Pourquoi ne fumiez-vous pas dans le wagon ?

— Oh ! . . . j'aurais craint d'incommoder quelqu'un.

Rodolphe commençait à trouver son nouvel ami tout à fait à son gré. Cette douceur, cette bonhomie, jointes à une force physique des plus remarquables, le séduisaient. — Rodolphe était d'ailleurs d'un âge et d'un caractère qui s'enthousiasment facilement !

— Demeurez-vous à Orléans ou à Paris ? demanda-t-il au Hollandais.

— A Paris, répondit celui-ci ; mais je vais assez souvent à Orléans.

— Si c'est pour quelque affaire dans laquelle je puisse vous être bon à quelque chose, comme vous êtes, je crois, étranger, — et que je vous ai une obligation, dit-il en riant, — vous voudrez bien regarder ma famille et moi comme étant à votre disposition.

— Oh! merci! — dit Van Coppenaël. — J'aime beaucoup aller en chemin de fer, voilà tout; cela me distrait. — Nous n'avons pas encore de chemins de fer en Hollande.

— J'étais fou, dit Rodolphe, de ne pas deviner que vous étiez Hollandais. Je vous avais pris pour un Allemand.

Van Coppenaël ne comprit pas. — Nous devons faire observer, avant d'aller plus loin, qu'il rougit un peu, — ce qui lui arrivait souvent, comme vous le verrez, — en répondant à l'offre de Rodolphe. Celui-ci, sans trop s'étonner de la singularité du goût du Hollandais, pensa que, pour être si souvent en chemin de fer, il pourrait bien exister un autre motif — qu'on ne lui disait pas. Il se garda d'insister, en homme discret.

L'enfant avait absorbé cependant une corbeille de gâteaux.

Le Hollandais demanda une nouvelle corbeille.

— Vous allez l'étouffer! dit Rodolphe.

— Oh! non, répondit Van Coppenaël. Il faut que les enfants mangent tant qu'ils veulent, et tout ce qu'ils veulent. Ça les empêche d'être gourmands.

Rodolphe ne voulut pas discuter cette théorie. — Il ne put s'empêcher de sourire intérieurement en se rap-

pelant la réponse qu'on lui avait racontée de feu Katcomb, le traiteur anglais, à quelqu'un qui lui demandait une serviette :

— Vous mangez donc bien salement?

Rodolphe contemplait Van Coppenaël.

VI

Méthode de flûte.

Le garçon de café était occupé auprès des autres voyageurs assez nombreux. La demoiselle qui était au comptoir apporta elle-même les gâteaux.

Elle était, comme beauté, assez insignifiante ; les cheveux blonds, passables ; quelques taches de rousseur, le regard doux, l'air modeste ; — une de ces femmes qui, dans toute leur vie, n'auront fait retourner personne dans la rue.

Rodolphe s'aperçut que Van Coppenaël ne la quittait pas du regard. Il avait braqué sur elle ses deux yeux en capote de cabriolet, — et ne perdait pas un de ses mouvements.

— Pourquoi diable regardez-vous donc tant cette pe-

tite? lui demanda Rodolphe en riant. Elle n'est pourtant pas belle.

Le Hollandais fut sensiblement décontenancé.

— Pardon, si j'exprime aussi naïvement mon opinion sur une personne à laquelle vous paraissez vous intéresser; car je crois...

— Je ne m'intéresse pas, répondit assez flegmatiquement Coppenaël, — mais depuis deux mois passés que je suis souvent sur cette route, je vois toujours cette demoiselle vêtue de la même petite robe bleue — et toujours propre.

Rodolphe se mit à rire.

— Il n'y a que vous pour faire attention à ces choses-là, dit-il.

— Mais je crois qu'on monte en wagon. Ne laissons pas partir le convoi sans nous.

On se leva, — et le Hollandais bourra de gâteaux les poches de l'enfant.

— Où descendez-vous, à Orléans? demanda Rodolphe en se dirigeant vers le convoi.

— A l'hôtel de la Loire.

— C'est un peu loin. Ma voiture doit m'attendre au débarcadère. Voudrez-vous me faire le plaisir de vous laisser mettre chez vous?

— Je veux bien, dit Van Coppenaël pour tout remercîment.

Lorsque le convoi se fut remis en marche :

— Tiens ! dit le Hollandais, — ce monsieur n'est pas remonté avec nous.

— Bah ! fit Rodolphe insouciamment.

— Il ne se trouvait peut-être pas à son aise, dit au vicomte un des deux marchands en faisant l'agréable.

— Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous parler, répondit froidement Rodolphe.

Le marchand se tut, — mais définitivement cette fois.

Rodolphe fut un peu fâché de sa réponse dure : — il avait cru voir une petite moue amicale de reproche sur les bonnes grosses lèvres du Hollandais.

Il y eut un temps de silence. Les voyageurs s'isolèrent les uns des autres par la pensée. L'enfant venait de s'endormir dans la stalle désertée par l'homme aux moustaches. — Le monsieur noir contemplait obstinément le pommeau de sa canne en louchant, ses deux yeux et ledit pommeau de canne formant les trois sommets d'un triangle; — les deux marchands songeaient à leurs affaires; — la femme en deuil, à bien des choses; — Rodophe, à rien.

Le Hollandais avait tiré deux fois sa montre. — Il avait l'air d'attendre un moment fixé. — Lorsqu'il l'eut consultée une troisième fois, il la remit dans son gousset, — et ouvrit un petit cahier vert, coupé en forme d'album.

Rodolphe le regardait, rêveur.....

Mais il se sentit pris d'une furieuse envie de rire lorsqu'il vit le brave Hollandais, tenant d'une main le petit cahier vert qu'il paraissait étudier scrupuleusement, battre avec une sorte de solennité, de sa main droite, l'index tendu, la mesure à trois temps. Van Coppenaël ne paraissait pas se douter le moins du monde qu'il n'était pas seul ; il était d'une gravité, d'un flegme héroïque.

Les efforts que faisait Rodolphe, pour s'empêcher d'éclater, détournèrent un moment l'attention de Van Coppenaël, qui le regarda machinalement.

Rodolphe sentit la nécessité de parler, ne fût-ce que pour dire un mot, afin de dépister le soupçon du Hollandais, — si toutefois celui-ci était capable de soupçonner quelque chose.

— Vous êtes musicien ? dit-il.

— Je joue de la flûte, — répondit naïvement Van Coppenaël, — et j'étudie tous les jours de quatre à cinq

heures : c'est mon habitude. — Ceci est la méthode de Camus. Elle n'est pas sans mérite.

Et il se remit à ses trois temps.

— Il est superbe! pensait Rodolphe. Quel succès il aurait dans notre monde, s'il était bien lancé!

VII

L'arrivée.

Cette idée existait déjà depuis un bon moment à l'état d'embryon dans la cervelle de Rodolphe. Il venait de se la formuler, — et il était de ces esprits qui courent de suite à l'exécution.

Au reste, — cela à part, — Van Coppenaël lui plaisait fort. Cette nature si douce, si franche, si naïve, contrastant par tant de côtés avec la sienne, n'avait pas manqué de le séduire au premier abord. — Van Coppenaël, de son côté, très-amical généralement, était satisfait des bonnes dispositions que l'élégant et rieur vicomte avait si manifestement pour lui.

Lorsqu'ils eurent quitté le wagon pour monter dans la calèche de Rodolphe :

— Dites-moi, mon cher monsieur, reprit celui-ci, — je serais très-chagriné de nous quitter aussi vite. Ma mère, chez qui je vais demeurer à deux lieues d'Orléans, — voulez-vous me faire l'amitié de venir dîner chez elle avec moi? vous me ferez vraiment plaisir.

Van Coppenaël, qui n'avait pas l'habitude des spontanéités, fut surpris — et content aussi — de la proposition de Rodolphe. Mais sa timidité lui faisait redouter une présentation. Il avait, en outre, un autre motif pour ne pas accepter.

— Je vous remercie bien, répondit-il avec une satisfaction visible, mais cela ne se peut. Mon domestique m'attend à l'hôtel.

— Eh bien? dit Rodolphe.

— Il serait inquiet.

Pour le coup, Rodolphe fut tenté de croire à une mauvaise plaisanterie; mais il n'y avait pas moyen de conserver un instant cette pensée en regardant la figure du Hollandais.

— Oui, continua celui-ci, cela le surprendrait. — Mais, ajouta-t-il en faisant un grand effort pour vaincre sa timidité, si madame votre mère ne vous attendait

pas, je vous aurais prié de me faire vous-même l'honneur d'accepter mon dîner.

— J'accepte, dit tout de suite Rodolphe, — à la condition que vous me ferez le même honneur demain.

— Mais, reprit Van Coppenaël, — si cependant madame votre mère.....

— Oh ! ne vous inquiétez pas de cela. On m'attend toujours et on ne m'attend jamais.

Van Coppenaël médita longuement le sens de cette réponse.

Il le cherchait encore lorsque la voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel.

VIII

Tel maître.

La chambre dans laquelle Rodolphe de Frenays suivit son nouvel ami était une petite salle, comme il s'en trouve dans toutes les auberges de province, haute de plafond et solives en relief, strictement meublée et tendue d'un papier vert-canard, enjolivé d'affreux petits

Chinois en silhouette. Pour toute la tapisserie, couvrît-elle la grande galerie du Louvre, il n'y a que deux Chinois, toujours les mêmes, alternés et répétés à outrance. L'un tient un poisson noir dans une nasse, l'autre un oiseau dans une cage : poisson et oiseau fantastiques. Oiseleur et pêcheur s'avancent symétriquement dans une procession sans fin, et marchent éternellement l'un derrière l'autre sans avoir seulement l'air de s'en douter. — Nous n'avons jamais eu qu'une opinion assez triste de ce peuple vertueux, mais un peu monotone.

Gottlieb,—c'est Théophile en français,—domestique de Van Coppenaël, fit son entrée.

Rodolphe fut surpris de l'étonnante ressemblance qui existait entre Gottlieb et son maître. On les eût pris pour les deux frères. C'était la même figure pâle et comme soufflée, le même œil de faïence, la même démarche étrusque, la même tournure d'hippopotame mâtiné d'ours blanc. Seulement Gottlieb était un peu plus petit que son maître, — et chez lui, chose pourtant difficile, les côtés hollandais de Van Coppenaël étaient encore exagérés. La lymphe était portée à sa plus lourde expression. C'était comme la charge d'un remarquable original.

Ajoutez que ces deux ménechmes étaient vêtus de la même façon.

... Le même air, le même habit de lin,—à ceci près que Van Coppenaël avait une casquette et Gottlieb un chapeau, — qu'entre parenthèse il gardait à vie sur sa tête. — On avait cru longtemps dans les cuisines de l'hôtel de la Loire qu'il couchait avec.

Gottlieb promena lentement son regard sur la vaste personne de Van Coppenaël, et, certain que rien ne s'était dérangé, il attendit des ordres.

— Fais-nous donner à manger, lui dit Van Coppenaël en hollandais.

— Oui, répliqua Gottlieb pour toute réponse.

Et il sortit.

Rodolphe regardait deux grandes cages placées l'une sur l'autre dans un coin de la chambre, et qui contenaient chacune une soixantaine de variétés de canaris.

— En votre absence on a mis un oiseleur chez vous, dit-il gaiement.

— Non, répondit Van Coppenaël, ces oiseaux sont à moi, et j'ai loué cette chambre au mois.

— Je croyais que vous habitiez Paris.

— C'est vrai; mais je suis presque aussi souvent ici. — Oh! à Paris, ajouta-t-il, j'ai bien plus d'oiseaux qu'ici.

— Est-ce que vous les avez apportés de Hollande? demanda Rodolphe.

— Oui, répondit naturellement Van Coppenaël. J'en ai *emmené* quelques-uns. — J'ai une belle collection de canaris à Leyde.

Il n'y avait plus à s'étonner de rien, Rodolphe se taisait, — et admirait.

Cependant Gottlieb, aidé d'un domestique de l'hôtel, avait dressé le couvert. Pendant qu'il complétait ses dernières dispositions, Van Coppenaël sortit un moment de la chambre.

— Vous paraissez avoir un excellent maître? lui dit Rodolphe.

Après avoir pris amplement le temps de comprendre la question :

— Ah! oui, monsieur, répondit Gottlieb d'un ton de componction; ma mère l'a nourri. Mon maître est un homme bien honorable et bon; — et savant! On lui écrit de partout pour le consulter, et il n'y a pas un professeur à Leyde qui ne le salue quand il passe dans la rue. — Ah! ajouta le brave Gottlieb, avec un soupir admiratif, — c'est un homme qui a bien de l'esprit!...

IX

La timbale de Van Coppenaël.

Van Coppenaël rentrait. — Il s'assit immédiatement devant la table et arbora sa serviette à la boutonnière de sa houppelande grise.

Rodolphe se dépouilla de son *twed* élégant, renversa gracieusement le collet de son habit, passa la main dans sa chevelure, releva ses manchettes, — et s'assit.

Van Coppenaël, qui avait servi son hôte, attaquait une seconde fois le potage. — Rodolphe se hâta pour n'être pas distancé.

Malgré son appétit de chasseur, il ne pouvait s'empêcher d'admirer de temps à autre la puissance déployée par son antagoniste. Van Coppenaël ne quittait la fourchette que pour remplir une vaste et lourde timbale d'argent ornée d'armes gravées, qu'il vidait sans sourciller. — Il réhabilitait la rasade.

Ce qui fit naître dans l'esprit de Rodolphe une idée qui lui parut féconde, bien que l'essai qu'il en fit dût bientôt lui en démontrer la témérité : — il résolut de

voir quelle était la physionomie d'un Hollandais gris.

— Buvons, dit-il gaiement.—Et il se fit mettre à côté de lui quelques bouteilles de vins différents. — Il commença l'attaque en comblant la timbale de Van Coppenaël, — qui ne s'en émut pas.

— Ah çà ! dit Rodolphe, je vous demande pardon de ce que mon opinion peut avoir de défavorable pour votre pays, mais il me semble que vous devez terriblement vous ennuyer en Hollande !

— Pourquoi ? demanda Van Coppenaël.

Gottlieb, aux paroles de Rodolphe, était resté stupéfait.

— Je ne sais pas, répondit Rodolphe en versant à boire, je me suis toujous figuré cela. On dit que votre pays est au milieu de l'eau, que les maisons sont en briques et qu'il pleut toujours. Dans mon enfance, j'allais chez une vieille tante de ma mère, auprès de Bayeux, dans un château bâti en briques et entouré de grands fossés pleins d'eau. Je ne peux pas vous dire combien je m'ennuyais dans ce maudit château. C'était d'un triste !... Eh bien ! je ne sais pourquoi je me suis toujours fait de la Hollande la même idée que du château de ma tante.

Van Coppenaël sourit, et échangea un regard avec Gottlieb.

— On est bien partout, dit-il, et en Hollande comme ailleurs. Pour mon compte, je vous dirai que voilà trois mois que je suis à Paris et que je ne m'y amuse pas beaucoup.

— Bah! dit Rodolphe, c'est que vous ne savez pas vous y prendre. Connaissez-vous un peu de monde?

— J'avais ici, l'année dernière, un compatriote qui m'avait fortement engagé à venir. Comme j'ai mis quelque temps à me décider, je ne l'ai plus trouvé. — Il a cru me faire plaisir en m'adressant à des amis qu'il avait laissés à Paris, des jeunes gens, des étudiants, vous savez, — de bons garçons si vous voulez, qui s'amusent à leur manière; mais, moi, cette vie-là ne me va pas : des plaisirs exagérés, du bruit, des querelles...

— Ce n'est pas cela qui doit vous inquiéter beaucoup d'après ce que j'ai vu aujourd'hui; — quand on est doué d'un poignet comme le vôtre.

— *Je n'aime pas*, répondit tranquillement Van Coppenaël.

— Pourquoi? reprit Rodolphe en versant toujours, — Van Coppenaël toujours buvant, — pourquoi n'avez-vous pas essayé d'aller dans le monde?

— Je l'ai fait, monsieur, on m'a présenté dans deux ou trois maisons. Mais je n'y étais pas beaucoup plus à mon aise. La conversation dans le monde repose sur beaucoup de choses à peu près inintelligibles pour un étranger. — J'avais d'abord le salon de notre ambassade; mais là encore je ne me trouvais pas assez — en famille. — Et puis, ajouta-t-il en baissant les yeux, je suis un peu timide.

— Mais, reprit Rodolphe souriant, le spectacle, les concerts, puisque vous êtes musicien, l'Opéra...

— Oh ! l'Opéra ! — oui, j'y suis allé souvent, — dans les concerts aussi.—Mais quand on est toujours seul...

Ici, Van Coppenaël soupira.

—Et c'est pour votre plaisir que vous êtes venu à Paris?

— Pour mon plaisir,—c'est-à-dire pour voir, pour— voyager. Et puis...

Van Coppenaël resta rêveur. La phrase demeura suspendue.

Rodolphe crut voir là un symptôme, et versa à coups redoublés.—Le Hollandais restait au pair et buvait dru.

La conversation continua ainsi. Rodolphe la soutenait quand son partenaire la laisser tomber. Il voulai être très-adroit et ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reconnaître.

X

Un dicton hollandais.

Le seul inconvénient, c'est que, pour engager son hôte à boire, il fallait donner l'exemple. Rodolphe n'était pas homme à voler une victoire ; il ne trichait pas et absorbait avec loyauté deux fois le contenu de son verre, quand Van Coppenaël avait fait le vide dans sa timbale.

Ses idées commençaient à se confondre. Il n'était pas de force, quoique Gottlieb fût assez content de lui — pour un Français. Sa gaieté devenait peu à peu plus expansive et plus bruyante. Van Coppenaël était digne et grave comme s'il avait été en train de commenter le dialogue de Platon sur l'âme.

— Holà ! monsieur de la Hollande, dit Rodolphe, vous ne buvez plus !

— Pardonnez-moi, monsieur, répondit Van Coppenaël, — à votre santé !

Gottlieb servit le café,—et plaça sur la table un vaste porte-liqueurs, qui ressemblait tout à la fois à une étagère et à un reposoir. — Il y avait de quoi mettre à pied un escadron de lanciers.

— Vous me ferez l'honneur de goûter de ceci, — dit Van Coppenaël en s'emparant du plus vaste flacon. C'est du genièvre de mon pays.

— Très-bien, très-bien, répondit Rodolphe, — qui se grisait à vue d'œil. Voilà qui est bon !

— Tiens, Gottlieb, dit Van Coppenaël en donnant à son domestique un verre plein de la précieuse liqueur.

— Buvez ceci, mon cher Gottlieb, disait Rodolphe.— Buvez-le, mon ami, — je vous parle dans votre propre intérêt. — Oh ! oh ! qu'est ceci ? J'ai des fourmis dans les oreilles !

— Le genièvre échauffe un peu, dit gravement Van Coppenaël.

— Derechef, mon cher Van, derechef, *if you please*, criait Rodolphe... Pouah ! — Je me suis trompé de verre, — j'ai bu du Bordeaux... le méchant vin ! — Ah ! à la bonne heure !

— A votre santé, répéta le Hollandais.

— Oui, mon cher Van, à votre bonne petite santé ! Il faut vous ménager, mon ami,—et bien vous couvrir !...

— Je n'ai pas froid, répondit très-sérieusement Van Coppenaël.

— C'est ce que je dis. — Gottlieb, imitez-vous le cri de tous les animaux ?

— Je ne les connais pas tous, monsieur, — et je ne sais pas imiter le cri de ceux que je connais.

— Ah ! — c'est pourtant bien facile. — A boire !

— Voulez-vous autre chose que du genièvre ?

— Non pas, s'il vous plaît, mon digne et respectable ami. — Vous aviez raison et j'avais tort : la Hollande est un joli pays, et les habitants en sont agréables... Van, dites-moi, mon bon : — buvons à l'union de la France avec la Hollande !

— Bien volontiers.

Rodolphe voulut toaster debout, — mais il ne put se lever qu'à demi et il retomba sur son siége, où il resta l'œil fixe et engourdi...

— Je crois que M. le Français *voit sept au lieu de deux*, dit en rappelant un proverbe national Gottlieb à son maître.

— Fais préparer une chambre, dit Van Coppenaël sans s'émouvoir.

Rodolphe ne s'aperçut pas que Gottlieb venait de sortir, mais il lui sembla voir vaguement — comme à travers la gaze des féeries au théâtre, dans les scènes de miroir magique, — Van Coppenaël qui vidait lentement le restant de la fiole de genièvre dans sa vaste timbale, et qui le dégustait avec majesté.

Puis Rodolphe s'endormit d'un sommeil de plomb.

Gottlieb l'enleva comme un verre vide — et le mit au lit.

XI

Confidences.

Rodolphe se leva tard le lendemain. Encore appesanti par son incontinence de la veille, il ouvrit sa fenêtre et fuma un cigarre, les deux coudes sur la barre d'appui.

Cette fenêtre s'ouvrait sur la cour de l'hôtel, et Rodolphe reconnut en face de lui et à l'étage inférieur la chambre de son ami le Hollandais.

Van Coppenaël examinait, immobile, ses canaris. Après quelques minutes de contemplation, il alla lentement s'étendre sur un fauteuil en velours d'Utrecht, et se mit à bâiller démesurément.

Rodolphe descendit auprès de lui et s'excusa d'avoir si brusquement faussé compagnie la veille au soir. — Van Coppenaël ne voulut pas entendre parler d'excuses :

il connaissait son genièvre et trouvait l'accident de Rodolphe tout naturel.

Le tête-à-tête du dîner avait beaucoup fait pour l'intimité des deux nouveaux amis. Rodolphe, enthousiaste dès le premier moment de la charmante bonhomie du Hollandais, l'appréciait mieux à mesure qu'il le connaissait davantage. — Van Coppenaël, de son côté, également jeune de caractère, bien qu'il ne se livrât pas aussi vite, était charmé des manières aisées, de la joyeuse humeur et de l'affabilité de son compagnon. Rodolphe résumait en effet mieux qu'aucun autre le type que les étrangers appellent le type français. — Tous deux étaient donc dans les meilleures dispositions de réciproque sympathie.

— Il est midi, dit Rodolphe, si vous êtes prêt, nous serons arrivés dans une heure chez ma mère.

Van Coppenaël voulut en vain se faire rendre sa parole. Il tremblait d'avance à l'idée de se présenter en habit noir, surtout dans une maison inconnue. Mais il dut s'exécuter, il avait promis.

— Je tiens d'autant plus à vous emmener, dit le vicomte, que vous avez, je crois, besoin de distraction. Je vous regardais tout à l'heure de ma fenêtre, vous paraissiez vous ennuyer.

Van Coppenaël fit un mouvement et regarda Rodolphe. — Celui-ci avait mis le doigt sur la plaie.

— Oui, dit le Hollandais, — je m'ennuie... — Je suis toujours seul, voyez-vous ! ajouta-t-il péniblement.

Rodolphe lui prit la main.

— Montons en voiture, dit-il, nous causerons.

Lorsqu'ils furent en route, Rodolphe chercha à mettre le bon Hollandais à l'aise et à amener un épanchement dont celui-ci paraissait avoir besoin.

— Je ne suis pas heureux, dit Van Coppenaël, et je vous le dirai, bien que je vous connaisse à peine, — mais jamais personne ne m'a inspiré plus de confiance. — C'est parce que je n'ai pas de famille, pas d'intérieur. Ma mère elle-même, Dieu me garde de me plaindre d'elle! me laisse seul, et... — voyez-vous, monsieur Rodolphe, il faut qu'arrivé à un certain âge, quelque bon fils que l'on soit, une loi d'en haut nous ordonne de chercher le bonheur ailleurs que dans la famille. — Nous avons usé en grandissant tout ce que les parents pouvaient nous donner et il nous faut des aliments nouveaux. Les parents ne comprennent pas cela. — J'étais encore enfant lorsque nous avons perdu mon père. Ma mère est la meilleure des femmes, bien respectable et bien digne d'être aimée ; mais le veuvage lui a donné quelque chose

d'entier dans le caractère. A mesure que j'avançais en âge et que j'avais de plus en plus besoin d'être soutenu par une affection bien intime, bien curieuse, bien... *confidente*, je me suis trouvé chaque jour plus seul. J'ai même cru voir de la méfiance autour de moi. Alors je me suis tout à fait concentré. Ma mère a pris en même temps peu à peu l'habitude de certaines petites exigences que je respecte beaucoup, mais dont il est parfois difficile de s'accommoder. Tenez, par exemple, vous voilà, vous : on vous attend chez votre mère hier, et vous arrivez aujourd'hui. — Eh bien ! ma mère ne m'aurait jamais pardonné cela.—Cependant je n'aurais certainement pas fait plus de mal que vous. Après cela, je me suis dit souvent que c'était peut-être ma faute, que l'ardeur de la jeunesse...

— Vous êtes un excellent garçon, dit Rodolphe affectueusement, — mais en ne pouvant s'empêcher de rire à l'idée de la fougue de Van Coppenaël; — et il faut avoir un diable de caractère pour ne pas s'accorder avec vous.

Au regard étonné et à la fois mécontent que lui décocha Van Coppenaël, ou plutôt que Van Coppenaël ouvrit sur lui,—Rodolphe comprit que par une parole peu mesurée il venait de blesser chez son ami un endroit dé-

licat. Et comme le sentiment auquel il s'était heurté était noble et respectable, il comprit le besoin de s'excuser.

Le nuage passa vite, — et Rodolphe se promit de s'observer.

— Mais, dit-il, quel âge avez-vous?

— J'ai vingt-quatre ans, répondit Van Coppenaël. Vous m'auriez donné davantage, n'est-ce pas? c'est ce que tout le monde me dit. Que voulez-vous! je suis comme cela.

Ce disant, Van Coppenaël laissait aller au balancement de la voiture sa carrure et promenait un regard embarrassé sur l'énorme jambe qui lui servait d'arc-boutant.

— Permettez, lui dit Rodolphe, je ne sais si c'est la même chose en Hollande, mais en France nous sommes majeurs à vingt et un ans.

— En Hollande aussi, murmura Van Coppenaël.

— Eh bien! alors, qui vous empêche, tout en restant dans les meilleurs termes vis-à-vis de madame votre mère, de vous créer à part elle cet intérieur dont vous avez besoin?

— Laisser ma mère seule! dit le Hollandais avec une sorte d'effroi, c'est impossible!

Après un moment de silence....

— J'ai essayé un moment, reprit-il; un oncle qui m'aime beaucoup, et à qui je dis tout, m'a conseillé de voyager, — me disant : En revenant dans six mois, un an, tu seras un autre homme. Ta vie changera donc nécessairement. — J'ai été en Russie, — et, à peine arrivé, — j'ai été forcé de partir une seconde fois. — Je suis venu en France.

— Mais, dit Rodolphe avec une petite pointe de gaieté, vous ne pouvez pourtant pas passer votre vie sur les routes et continuer le Juif errant. Il faut vivre aussi un peu chez soi. Ne croyez pas que je traite légèrement vos scrupules, ils sont très-honorables. Mais il est des choses qu'une mère doit comprendre. J'ai vingt-sept ans, moi qui tout à l'heure vous croyais mon aîné, eh bien ! voici quatre ans que j'ai fait l'éducation de ma mère; votre grand tort, mon ami, est de n'avoir pas commencé celle de la vôtre.

— Je ne cesserai d'être le fils de ma mère que lorsque je serai marié, dit profondément le Hollandais.

— Au fait, exclama le vicomte, c'est un moyen. Mais diable ! à votre âge, — il est violent. — A votre place, j'aimerais mieux une bonne et nette explication qui mettrait toutes choses à leur place.

— Un mariage, disait Van Coppenaël un peu absorbé,

voilà le seul moyen. J'y ai bien réfléchi. — Seulement, c'est-là... c'est... c'est le difficile!

— Pourquoi difficile?

— Oh!... fit Van Coppenaël avec une sorte de pudeur enfantine.

— Je ne vous comprends pas. — Ce n'est pas moi qui vous engagerai au mariage. Le mariage est une potion qu'il ne faut administrer qu'aux malades à l'extrémité. L'amour sérieux n'est pas mon fait. — Quelqu'un a dit que cet amour-là n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire. Ce quelqu'un-là a eu raison. A votre place, j'aimerais mieux voyager encore dix ans. Mais, du moment que c'est là votre idée fixe, je ne vois pas où vous trouveriez des difficultés. Vous êtes jeune; — d'après ce que je puis savoir de votre manière de vivre, vous avez de la fortune...

— Je suis riche.

— ... Jeune, riche; — noble?...

Van Coppenaël consentit à cette clause par son silence.

— Jeune, riche, noble, poursuivit Rodolphe; mais je vous garantis marié en huit jours quand vous voudrez!

— Oh! oh! dit pudiquement Van Coppenaël.

— Mais c'est évident!

— Je me connais bien ; je n'ai pas d'esprit, pas de brillant.

— Vous avez cent fois mieux.

— Je ne suis pas — bien beau !

— Vous avez une taille magnifique. Et puis un homme est toujours assez beau.

— Ce n'est peut-être pas vrai, et ce sont les mamans qui ont des garçons laids qui ont inventé ça pour se consoler... Surtout pour vos Françaises...

— Au fait, pourquoi ne pas vous marier en Hollande?

— En Hollande, répondit tranquillement Van Coppenaël, ma mère connaîtra la femme que j'épouserai, et nous serons deux enfants au lieu d'un. Au lieu que si je me marie en pays étranger, je reviens avec une femme que ma mère ne connaît pas. Ce qu'on ne connaît pas impose toujours. Je suis alors le mari de ma femme. — Vous devez trouver tout cela très-puéril ; mais il y a dans ma position une foule de petites nuances que vous ne pouvez pas comprendre et que je puis encore moins vous expliquer.

— Du Machiavel pur, dit le vicomte. — Au reste, il vous est vingt fois plus facile de vous marier ici que dans votre pays.

— Oh !... fit Van Coppenaël.

— Sans doute.

— Vous plaisantez?

— Je ne plaisante pas.

— Mais la raison?

— Parce que vous êtes étranger.

Van Coppenaël se mit à rire bruyamment.

— C'est fort sérieux, dit Rodolphe. — Et les cartes de visite! — Ah! mon cher, vous ne savez pas la valeur d'un nom étranger sur l'esprit d'une femme quand il s'agit de mariage et quand ce nom est noble. En France!... — mais il y a en France mille femmes qui ne se soucieraient que très-modestement de s'appeler la vicomtesse de Frenays...

(Ici le Hollandais crut l'occasion favorable pour adresser un compliment à son ami, mais toute sa bonne volonté avorta dans son exclamation habituelle: — Oh!...)

—...Oui, mon ami, poursuivit Rodolphe; et cela parce qu'il n'y a nulle différence à s'appeler la vicomtesse de Frenays, la vicomtesse de Marseuilles, ou la vicomtesse de Rastignac; mais s'appeler madame la baronne Van Coppenaël, porter le lion hollandais dans ses armes, voir son nom inscrit au livre d'or de la grandesse hollandaise, c'est bien autre chose!

XII

Proposition.

...Voulez-vous accepter une proposition? continua Rodolphe. — Notre connaissance est véritablement de trop fraîche date pour que l'offre que je vais vous faire soit acceptable dès à présent; mais que nos relations durent, ce que j'espère bien, jusqu'à l'hiver prochain, je vous présente dans la société de Paris, que vous avez le tort de ne pas connaître encore; vous me faites votre fondé de pouvoirs...

— Non, dit Van Coppenaël, je pars dans deux mois.

— Pourquoi deux mois?

— Je ne sais pas; mais je pars dans deux mois.

— Nous causerons de cette question-là; mais laissez-moi finir. — Vous me faites connaître le chiffre de votre fortune, l'importance de vos titres et les priviléges qui en relèvent, puisque vous êtes assez heureux là-bas, dit-on, pour avoir des priviléges; — et en moins d'un mois, je vous marie.

— Mais, mon cher, c'est impossible!

— Et puis, est-ce que des jeunes gens comme nous ne se marient pas quand ils veulent?

— Oh!...

— Quoi?

— Quand ils veulent!...

— Sans doute.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Ah!...

Ici, Van Coppenaël, très-évidemment préoccupé, bourra machinalement sa pipe.

— Je vais vous donner du feu, lui dit Rodolphe. Vous avez le temps de fumer jusqu'au château.

— Non, répondit Van Coppenaël, — c'était sans y penser...

Et il remit l'instrument dans sa poche.

— Voyons, reprit Rodolphe, acceptez donc ma proposition. Je suis votre ami, que diable! car vous me convenez beaucoup. Et puis nous aurons ma mère qui nous aidera. — Quelle fortune attendez-vous de votre femme?

Van Coppenaël ne répondit pas. Il tira de nouveau de sa poche sa pipe et un briquet portatif. — Ce qui le

préoccupait, c'était de dépouiller la question du prestige inouï pour lui dont son ami la colorait, pour la ramener au modeste point de vue où lui, Van Coppenaël, la plaçait.

Cette mise en scène de blasons, de millions et de robes à queue effarouchait singulièrement sa timidité native.

Après s'être donné le temps de la réflexion en allumant lentement et maladroitement sa pipe :

— Ce n'est pas cela, dit-il ; — je ne pense pas à épouser une femme riche, ni une femme noble...

— Comment ! dit Rodolphe assez surpris ; — mais encore, mon ami, faut-il se marier convenablement, d'une manière conforme à votre rang et à votre fortune.

— Non, monsieur, j'ai réfléchi ; — je ne suis pas comme vous, moi, — continua le Hollandais d'une voix évidemment attendrie, — non, ne me parlez pas, j'ai réfléchi. — Je ne me marie pas pour m'enrichir, puisque je ne pourrai pas parvenir, moi marié, à dépenser mes revenus ; — quant à la noblesse, je suis assez noble pour ne pas craindre une mésalliance. Mon grand'père, qui était grand du royaume, a épousé une bourgeoise ; mon père l'a imité ; je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme eux.

— Mais, dit Rodolphe un peu à bout d'arguments, — si vous choisissez votre femme dans une classe... inférieure, quel accueil recevra-t-elle de madame votre mère?

— Quant à cela, répondit Van Coppenaël avec une énergie qui surprit Rodolphe, un parti une fois pris, j'ai ma volonté, qu'on respectera. — Et si je me suis trompé, ajouta-t-il plus doucement et non sans quelque amertume, si cette manière de voir les choses me doit rendre malheureux un jour, à moi n'en aura pas été la faute.

— Vous êtes un brave garçon! lui dit Rodolphe avec émotion en lui serrant la main, — et je voudrais avoir une sœur pour vous la donner.

XIII

Le nouveau Monde.

Van Coppenaël reçut le meilleur accueil chez madame de Frenays. Chose nouvelle pour lui, — et dont il eut la noire ingratitude de ne pas tenir assez compte à l'intel-

ligente et habile bonté de la mère de Rodolphe, —il fut à son aise tout de suite. — Il crut que cela était venu tout seul.

A table, il put causer. — Dès que les hommes de cette valeur peuvent parler et se faire comprendre, ils montent à la place qui leur appartient. Van Coppenaël parla bien, — et beaucoup !

Et pourtant il y avait là, autour de lui, sept ou huit visages inconnus, — parmi lesquels deux jeunes pensionnaires à peine émancipées.

L'une de ces deux jeunes personnes était la cousine germaine de Rodolphe, qui l'aimait beaucoup.

Elle était orpheline, riche et sous la tutelle de sa tante madame de Frenays.

Vous pensez déjà à Van Coppenaël, peut-être, et vous flairez un mariage.

Nous verrons.

Tout le monde fut encore plus enchanté de Van Coppenaël qu'il ne le fut lui-même. — Rodolphe avait trouvé un moment pour prendre sa mère à part et lui parler de l'hôte qu'il lui amenait.

Le succès de Van Coppenaël fut tel que Rodolphe, par moment, aurait pu être jaloux de son Hollandais.

Dès ce moment Van Coppenaël fut introduit dans

la famille sur le pied de l'intimité, et les relations devinrent chaque jour plus fréquentes et plus complètes.

Madame de Frenays était enchantée de voir un ami de son fils dans un homme tel que Van Coppenaël. Juliette, la petite cousine, ne parlait que d'après lui. Les domestiques même subissaient la fascination.

Grâce au talisman de son maître, Gottlieb fut reçu à bras ouverts dans l'antichambre.

Van Coppenaël, par cette maison, eut son entrée dans les salons les mieux posés, lorsque la fin de la saison ramena le monde à Paris. Ainsi que Rodolphe l'avait su prédire, Van Coppenaël fit fureur : on se l'arrachait. — Nous devons dire que le premier moment passé de surprise et de satisfaction, il accepta plutôt qu'il ne sollicita ces faveurs. Rodolphe, qui avait lié avec lui une amitié solide, voyait avec chagrin qu'il manquait quelque chose au bon Hollandais. Mais, de peur de raviver une plaie passée à l'état chronique, il évitait avec soin tout ce qui pouvait amener la conversation sur ce côté de l'âme de son ami, côté qui restait non éclairé, sombre. Van Coppenaël non plus n'était pas pressé d'exposer ses blessures à l'air.

Le temps se passait. Le délai que Van Coppenaël avait fixé pour son départ de Paris, délai que Rodolphe

avait à peu près oublié, parce que Van Coppenaël ne répétait jamais une chose déjà dite, ce délai arrivait à son terme.

Van Coppenaël menait toujours à peu près la même vie, rendait ses visites à ses canaris d'Orléans à Paris et de Paris à Orléans, allait dans le monde, voyait souvent Rodolphe, — et s'en tenait là.

XIV

Cousin et Cousine.

Un matin Van Coppenaël reçut la visite de Rodolphe.

— Vous êtes bien matinal, il n'est pas huit heures, lui dit en riant le Hollandais, déjà levé depuis deux heures qu'il avait consacrées à sa volière.

— Mon cher Coppenaël, Gottlieb m'a dit hier que vous partiez dans trois semaines, et je voulais vous parler... Mais, avant tout, partez-vous toujours dans trois semaines?

— Oui, répondit le Hollandais.

— Et votre mariage?

Van Coppenaël prit son balancement habituel lorsqu'il était embarrassé.

— Ma foi... je ne sais pas... dit-il.

— Vous m'avez dit que vous étiez bien résolu à ne pas partir sans avoir terminé. Vous avez donc changé d'avis?

— Non.

— Non? — Ah ça, mon bon ami, vous êtes prodigieux : Non? — Et si vous partez?

— Cela ne fait rien.

Rodolphe se mit à rire.

— Qu'on y comprenne quelque chose! dit-il.

Puis il reprit plus sérieusement.

— Pourquoi n'épouseriez-vous pas ma cousine?

Van Coppenaël devint rouge comme le feu :

— Oh! oh! fit-il.

— Voulez-vous? dit Rodolphe.

— Oh! oh! répéta le Hollandais en se dandinant et de plus en plus embarrassé.—Est-ce que mademoiselle de Fargues voudrait un mari comme moi?

— Pourquoi non? — Si je me chargeais de tout arranger?...

— Vous voulez plaisanter, mon cher de Frenays.

— Pas le moins du monde.

— Ah ! — dit Van Coppenaël avec un soupir comique, — c'est une bien charmante demoiselle ; — un peu gaie, un peu moqueuse, — mais pleine de qualités et — bien jolie.— Celui qui lui plaira sera bien heureux !

— Qui vous empêche d'être cet homme-là ?

— Cela n'est pas possible. — Est-ce que mademoiselle de Fargues pourrait jamais m'aimer ? ce serait ridicule.

— Vous êtes trop modeste, Coppenaël. — Dites-moi seulement oui, — et laissez-moi faire...

— Cessons cette plaisanterie, dit gravement Van Coppenaël.

— Vous m'impatientez presque, dit Rodolphe. Est-ce que je n'ai pas l'air convenablement sérieux ? — Pourquoi refusez-vous la main de ma cousine?

Le Hollandais ne répondit rien.

— Au moins, dit Rodolphe, retardez votre départ.

— Je ne peux pas.

— Voyons, reprit Rodolphe, finissons-en. — Coppenaël, vous êtes un loyal et excellent garçon, que j'ai eu le bonheur d'apprécier tout de suite. On peut avec vous parler à cœur ouvert. C'est ce que je vais faire. — Je ne crois pas maintenant avoir besoin de vous dire que je ne

me permettrais en aucun cas de vous tourmenter avec une plaisanterie inconvenante. — C'est ma cousine elle-même qui m'envoie vers vous.

Van Coppenaël se dandina avec une sorte de fureur. On eut dit le tangage d'un vaisseau de première classe par un gros temps. De sa vie il n'avait été aussi mal à son aise.

Rodolphe continua :

— Vous avez eu le temps de connaître Juliette ; je ne vous parlerai pas de sa fortune ni de ce qu'on appelle dans le monde ses *espérances*, vilain mot selon moi. — Elle est un peu moins riche que vous, quoique sans disproportion. Vous m'avez dit, d'ailleurs, que cette question-là n'était rien pour vous.

— Oui, dit le Hollandais pour parler.

— Je dois ajouter, pour expliquer en ce moment ma démarche auprès de vous, que ma cousine n'est pas en quête d'un mari.

— Oh ! fit Van Coppenaël avec une sorte d'indignation.

— Elle a refusé déjà de brillants partis, — brillants non-seulement par la position et l'état dans le monde de ceux qui demandaient sa main, mais encore par le côté individuel et personnel des prétendants : — Jules d'Alègre, Ludovic d'Oss, que vous connaissez, sont assuré-

ment de beaux cavaliers, que toute femme serait fière de présenter pour mari. — Tenez, le baron Laure, que vous avez vu avant-hier chez ma tante, a échoué aussi, et il ne veut pourtant pas encore se retirer...

— Je le crois bien ! soupira Van Coppenaël.

— Ma cousine, poursuivit Rodolphe, sous un air de légèreté et peut-être un peu de coquetterie, cache un cœur excellent et droit. Elle est profondément intelligente, ce qui manque à bien des femmes. C'est dire qu'elle devait vous aimer. — Voulez-vous l'épouser ?

XV

Parti pris.

Il y eut un long silence. — Van Coppenaël, très-rouge, toussait, crachait, se mouchait. Il fallait à la fin cependant répondre, — ce qu'il fit avec de grandes difficultés, en cherchant ses mots, — et souvent en ne les trouvant pas.

— Vous comprendrez certaines — choses — que je

ne pourrai pas vous dire, balbutia-il, n'est-ce pas, mon cher monsieur Rodolphe. — D'abord, le bonheur qu'il y aurait — pour moi — à me — rapprocher de vous davantage — par — les liens de la famille. — Car vous êtes certainement un — bien gentil, — bien — aimable...

— Bon! bon! allez toujours.

— Je dois aussi vous — témoigner — combien je suis honoré et — satisfait; — non, ce n'est pas cela! — cependant si, je suis....

— Bien! bien! au fait.

— Vous autres Français, vous comprenez les phrases avant qu'elles soient finies. Je n'ai jamais pu m'expliquer cela. — Voyez-vous, mon cher Rodolphe, — votre cousine ne peut pas m'aimer.

— Mais...

— Laisez-moi parler, si vous voulez bien; autrement, je n'en viendrai pas à bout. — Mademoiselle Juliette est une personne bien — adorable : — Oui, c'est cela, — adorable; — mais elle est — plus que Française, — elle est Parisienne. — Oh! je sais bien ce qui me manque, allez! elle ne peut pas m'aimer.

Rodolphe voulut parler.

— Non! dit Van Coppenaël. Je peux bien croire que

sous mon — enveloppe — hollandaise, — sous ma *lourderie,* — elle a vu en moi un homme qui n'est pas méchant — et qui mérite peut-être quelque estime ; — mais de là à aimer !...

— Mais elle vous aime ! elle vous aime, vous dis-je ! — Elle me l'a dit, et je m'y connais peut-être !

— Eh bien ! mon cher Rodolphe, laissez-moi vous dire mon dernier mot. — Mademoiselle votre cousine, qui veut bien aujourd'hui — m'honorer de quelque estime, n'aurait pas plutôt vécu avec moi un an...

— Allons donc !

— Mettons deux ans, cinq ans, si vous le voulez, — qu'elle verrait bien que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire à une personne aussi — charmante qu'elle. Je n'épouserai pas une femme que je pourrai un jour rendre malheureuse. — Je ne vivrais pas un jour avec cette crainte-là !... — Maintenant croyez bien, soyez bien persuadé, mon cher Rodolphe, mon ami, que je voudrais pour tout au monde que — que les choses fussent autrement, — car votre cousine est si... — Oh ! dit-il en s'animant, je l'aurais bien aimée !...

Et le digne Hollandais, tout confus de cette grosse indiscrétion, se tut subitement.

Puis il prit très-vivement la main de Rodolphe :

— Oh! mon bon ami, dit-il, le regard très-inquiet, n'allez pas m'en vouloir, au moins...

— Vous êtes trop honnête homme, mon cher Coppenaël, dit Rodolphe en lui serrant cordialement la main. Mais je vous avoue que je vois tout autrement que vous et que je renoncerai difficilement à l'idée de ce mariage. — Si Juliette apprend les motifs qui vous font refuser sa main, elle ne vous en aimera que mieux. Sotte commission dont j'ai été me charger là! Il faudra que je cherche un prétexte. — Je dirai que vous êtes engagé ailleurs... — Mais, là, voyons : réfléchissez, prenez deux jours...

— Oh! dit le Hollandais, j'ai bien réfléchi, — je veux partir...

— Allons, puisque vous le voulez! — Mais maman Coppenaël?

Ici, Van Coppenaël respira plus difficilement. — Il rougit à plusieurs reprises et fit quelques pas dans sa chambre. — Rodolphe pressentit une confidence d'un accouchement laborieux.

— Coppenaël! vous avez quelque chose à me dire?

XVI

Le fin mot.

Le Hollandais s'arrêta devant lui, — et, croisant ses bras, — qui le gênaient fort :

— Eh bien ! oui, — dit-il, — et si vous n'étiez pas venu ce matin, je serais allé chez vous. Je voulais d'abord vous écrire, — et j'avais même commencé. — Mais cela vaudra mieux.

— Voyons.

— Dans mon pays, on n'emploie qu'un mot pour dire une chose importante. — Je désire que vous me rendiez un grand service.

— Je suis tout à vous, dit Rodolphe, enchanté de pouvoir, pour la première fois, être vraiment utile à son ami.

— Vous allez me trouver bien ridicule, j'en suis sûr, — et pourtant, si vous ne me faites aucune représentation, je vous en saurai gré.

Rodolphe répondit par un geste.

— Il faut que je parte. J'ai écrit pour annoncer mon

retour, et on serait inquiet. D'ailleurs, j'ai arrêté dans mon esprit de ne pas rester plus longtemps ainsi. C'est un *terme fatal*, — comme vous dites, — que je me suis assigné. Je vous ai expliqué les motifs qui m'ont fait prendre la résolution de ne pas retourner en Hollande sans être marié. — Eh bien ! je veux épouser la petite à la robe bleue de la station d'Étampes ; vous rappelez-vous ? et je vous prie d'aller la demander en mon nom à son père. Je suis éloigné de mon pays et inconnu ici. — Présenté par vous, il n'y aura pas de difficulté de ce côté-là. — Maintenant, mon ami, tout blâme, toute objection venant de vous, ne ferait que me chagriner, sans changer ma détermination — irrévocable !

Rodolphe était ébahi...

— Vous me permettrez au moins une question, dit-il sans pouvoir cesser de regarder son bizarre ami. — Pourquoi voulez-vous épouser cette jeune personne plutôt qu'une autre ?

— Parce qu'elle me convient mieux. — D'abord, une fille qui garde pendant trois mois la même petite robe bleue (elle l'avait encore hier), et qui est toujours propre, — cette fille-là sera la femme qu'il me faut. — Je la rendrai plus heureuse qu'elle n'aurait pu l'espérer dans sa position, et elle m'en saura sans doute gré. — Ensuite,

ne voulant pas différer mon départ, je n'ai pas le temps de faire un autre choix, et lors même que j'aurais le temps, je m'en tiendrais encore à celui-ci.

— Mais quelle est sa famille ? On ne fait pas un pareil coup de tête sans savoir au moins à quoi s'en tenir.

— J'ai fait prendre toutes les informations nécessaires par Gottlieb,—qui est très-adroit, répondit Van Coppenaël sans rire. Les parents ne me conviennent pas trop ; mais je leur ferai une position convenable et je les laisserai en France.—La mère est morte. Le père a été employé dans les bureaux de l'armée. Il est intéressé et même avare. — S'il n'a pas fait sa fortune, il n'en est que plus honnête homme.

— Êtes-vous sûr encore qu'il voudra vous donner sa fille? dit Rodolphe à bout d'objections ; on ne sait pas... — Et n'a-t-elle pas elle-même quelque inclination ?...

— Ah ! répondit Van Coppenaël en soupirant, cela me fâcherait fort !... mais Gottlieb m'a bien assuré... Quant au consentement du père, c'est pour l'obtenir que j'ai besoin de vous. — Si cette démarche vous contrarie, je la ferai moi-même, — mais je vous avoue que je craindrais bien de ne pas réussir, car je suis un peu timide...

— Lui avez-vous parlé à — votre future ?

— Jamais.

— Allons, dit Rodolphe en regardant l'honnête figure du Hollandais, il faut faire ce que vous voulez.

— Vous irez? dit celui-ci tout content.

— Oui, — mais vous êtes un singulier homme. Qui diable se serait attendu à vous voir faire un mariage d'inclination!

— Oh! — dit Van Coppenaël après avoir un peu réfléchi, — un mariage de raison!

C'était une *pointe*, la première qu'il eût faite dans sa vie. — Il en fut enchanté.

XVII

Officiel.

Rodolphe partit dans la journée.

Le Hollandais ne le quitta pas jusqu'au chemin de fer et le satura de recommandations, — et, son ami parti, il fut agité d'appréhensions si terribles que toute son attention concentrée ne put parvenir à déchiffrer une demi-page de sa méthode de flûte. Les cinq portées, les

croches, les noires et les blanches se mêlaient, se fondaient dans un vague nuage...

Il se décida à fermer son cahier.

Voici la conversation qui eut lieu entre Rodolphe et le père de la robe d'indienne bleue.

— Monsieur, dit Rodolphe lorsqu'ils furent assis tous deux dans un petit cabinet attenant aux bureaux de la station, d'après la nature de la démarche dont je me suis chargé auprès de vous, je dois commencer par vous dire à qui vous avez à faire en ce moment. — Je suis le vicomte Rodolphe de Frenays.

— C'est à vous qu'appartient la Roche-Cardon, monsieur ? demanda le père.

— C'est à ma mère, monsieur.

— Belle propriété ! dit le vieil employé aux fourrages, — située entre Beaugency et Valençay. Je la connais bien. — Vous avez encore le petit Chelut et la moitié du bois d'Ouilles.

— Vous savez tout cela presque mieux que moi, dit Rodolphe assez surpris.

— Oh !... quand on habite le même pays. — Orléans, Étampes, c'est tout un.

— Je suis charmé, dans ce cas, que vous me connaissiez un peu. — Monsieur, je viens vous demander

la main de mademoiselle votre fille pour un de mes amis.

Le père recula sa chaise à cette ouverture inattendue, — et regarda Rodolphe. Il croyait à une mystification. — Celui-ci continua :

— M. Van Coppenaël, de Leyde, — la personne dont il s'agit, — est un honnête homme et de mœurs irréprochables. Je ne pense pas que ce soit la question de fortune qui fera naître des obstacles. Sans me permettre de préjuger la position de mademoiselle votre fille, monsieur Van Coppenaël est plus riche que moi, et de ce côté la femme qu'il épousera, quelle qu'elle soit, n'aura rien à envier à aucune autre. La famille de mon ami est, pour terminer, l'une des premières de la Hollande. — J'attends votre réponse, monsieur.

L'ex-munitionnaire ne savait que penser de cette étrange proposition. Était-ce un rêve ? Cependant il passait pour ne guère s'étonner de rien. Il avait vu bien des choses dans sa vie, et il avait fait la guerre d'Espagne, — dans les bureaux. — Il regardait toujours Rodolphe, celui-ci, grave et froid, en digne représentant de Van Coppenaël.

— Je pense, monsieur, dit-il en tâtonnant, que ce que vous me faites l'honneur de me dire est sérieux,

et vous comprendrez sans doute que j'en sois étonné. Je n'attendais ce matin aucun prétendant pour ma fille. Vous me permettrez de vous demander si monsieur...

— Van Coppenaël.

— ..... Van Coppenaël connaît ma fille, et comment il la connaît.

— M. Van Coppenaël, qui a eu l'occasion de faire récemment plusieurs voyages de Paris à Orléans, a eu l'honneur de remarquer mademoiselle votre fille, — et il l'aime !

Cette explication ne paraissait pas satisfaire complétement le vieil employé. Évidemment il se défiait, — et il semblait bien y avoir de quoi.

Rodolphe reprit :

— Je dois ajouter, monsieur, que M. Van Coppenaël, pour des motifs que je vais vous expliquer et que vous apprécierez, croit devoir se marier dans un délai donné. Vous comprendrez sans doute que ce qui vous paraît au moins singulier, ainsi qu'à moi, puisse être la conséquence de raisonnements très-logiques dans les idées d'un étranger.

La conversation continua :

— Je ne vous ai pas demandé, dit Rodolphe, si vous

aviez déjà jeté vos vues sur quelqu'un. C'est là un point qu'il est nécessaire de savoir.

— Ma place comme chef de station et mon café me rapportent à peu près trois mille francs par an. Je n'ai pas eu de pension de retraite : il me manquait une année de service. — Quand on n'est pas riche et qu'on a une fille qui n'est ni laide ni jolie, ce ne sont pas les *futurs* qui vous importunent. Je puis en outre vous certifier que ma fille n'a jamais eu d'amourettes en tête. C'est moi qui l'ai élevée, et je la tiens — militairement.

— C'est fort bien, dit Rodolphe.

— Nous allons la consulter, dit le père en riant, car on ne peut rien faire sans elle.

Et il appela :

— Louise!

La jeune fille parut, — fraîche et nette, — avec son éternelle petite robe bleue.

— Monsieur vient me demander ta main au nom d'un de ses amis; veux-tu te marier?

Elle eut un mouvement de cou d'oiseau effrayé.

— Mon père...

— Voyons, réponds! — Est-il beau, votre ami? car c'est là en ce moment la grande affaire.

— Je serais assez mauvais juge en pareille matière, dit Rodolphe. — Mais mademoiselle a peut-être pu remarquer la personne que je représente et qui s'arrête souvent ici. — C'est un Hollandais, grand, — très-grand et blond.

— Sais-tu qui c'est?

— Non, papa.

— C'est vrai, ça?

— A moins, répondit Louise un peu confuse — probablement de la façon dont lui parlait son père devant un étranger, — à moins que ce ne soit un grand monsieur avec qui Monsieur s'est arrêté une fois ici?—Vous aviez un petit enfant avec vous; il y a à peu près deux mois.

— C'est cela même, mademoiselle.

La jeune fille baissa les yeux. Elle se repentait d'avoir montré tant de mémoire. — Maintenant, de Rodolphe ou de Van Coppenaël, lequel des deux l'avait fait se souvenir de l'autre?

— Eh bien, dit le père, c'est un beau parti pour toi; — il faut le prendre.

— M. Van Copenaël serait désolé, dit Rodolphe, que la décision de mademoiselle fût le moins du monde influencée.

— Ma fille n'a pas d'autre volonté que la mienne, répondit le père ; n'est-ce pas, Louison ? — Monsieur le vicomte, reprit-il en donnant une grosse tape dans la main de Rodolphe, allez dire à votre ami qu'il vienne.

XVIII

Liesse de Gottlieb.

Rodolphe s'en allait, aussi mécontent que satisfait d'avoir si bien réussi, lorsqu'il aperçut derrière la maison la large figure de Gottlieb qui lui faisait signe d'approcher.

— Mon maître est ici, dit-il. — Nous sommes partis presque en même temps que vous par un convoi intermédiaire de correspondance. — Il vous attend, venez vite.

— Voilà un Hollandais bien pressé ! pensa Rodolphe.

Van Coppenaël l'attendait blême...

Rodolphe lui raconta en deux mots le résultat de sa

mission. — Van Coppenaël se jeta à son cou et faillit l'étouffer. Il cabriolait, le géant, en frottant ses grandes mains...

Le jour même, la présentation officielle eut lieu. On parla chemins de fer, pluie et beau temps. Le futur fut très-convenablement reçu. Il avait excité chez Louise de la curiosité, ce qui est toujours un bon signe.

Je ne vous dirai pas ses immenses préparatifs de toilette avant l'entrevue, — Gottlieb en faillit devenir chauve, — son embarras, sa gaucherie. — Il est nécessaire de hâter le dénoûment.

Avant de retourner le soir à Paris, il demanda à l'ex-munitionnaire la permission de dire deux mots en particulier à Louise. Sa figure était de celles à qui on ne refuse pas ces choses-là.

— Mademoiselle, lui dit-il dans une embrasure de fenêtre, vous savez ce dont il s'agit. — Si vous voulez m'accepter pour mari, je me crois honnête homme et je tâcherai de vous rendre heureuse. — Mais si vous avez le moindre scrupule, la moindre objection, je vous prie d'avoir assez de confiance en moi pour me le dire.

— Monsieur, répondit Louise, qui parut touchée de ses paroles, je crois que je dois être heureuse en obéissant à la volonté de mon père.

Van Coppenaël ravi lui serra la main.

En revenant à Paris, Rodolphe dit au Hollandais.

— Le beau-père a voulu causer d'affaires avec moi; je lui ai donné l'adresse de votre correspondant. Comme ces choses-là vous ennuieraient, je m'en occuperai pour vous. Vous me donnerez demain vos papiers,—et vous n'aurez qu'à faire votre cour.

— Je vous remercie! dit Van Coppenaël avec une éloquente pression de main.

Gottlieb, ivre du bonheur de son maître, marcha trois fois sur le pied de Rodolphe.

— Fais donc attention, imbécile! dit le vicomte.

Sur quoi Van Coppenaël se mit dans une grande colère contre Gottlieb, qui marchait sur les pieds de son ami.

XIX

Désillusion.

Rodolphe, bien qu'à contre-cœur, s'occupa activement comme il l'avait promis, des intérêts de son ami. Il ne quittait pas Étampes, et allait boire à l'estaminet avec le

beau-père, — ce qui lui procura des relations dans le pays et lui permit de bien constater les informations prises par l'adroit Gottlieb.

Enfin le grand jour arriva.

Van Coppenaël était beau comme un soleil, dès quatre heures du matin, craignant toujours de n'être pas prêt à temps.

Gottlieb reflétait l'éclat de son maître. — Jamais il ne s'était vu aussi beau.—A son cou pendait, retenue par une double chaîne comme l'ordre de la Toison d'or, la belle montre de Genève de son maître, cadeau de noces reçu la veille.—Gottlieb avait cru, en conséquence, devoir retirer un moment son chapeau—pour le brosser.

On attendait Rodolphe, premier témoin du futur, pour aller chez le notaire. Il était en retard d'un quart d'heure à la montre de M. Gottlieb. — Van Coppenaël était désolé : — si le notaire allait s'impatienter, — et s'en aller!...

Au moment où on allait forcément se décider à partir sans lui, en se disant qu'on le trouverait à l'étude, on remit en toute hâte à M. Van Coppenaël une lettre apportée par un exprès.

Le Hollandais la lut, — et tout le monde remarqua qu'il pâlissait beaucoup. — Gottlieb, qui se disposait à

se rendre chez le notaire avec la compagnie, regardait son maître avec inquiétude.

Lecture faite, Van Coppenaël mit la lettre dans sa poche, et on partit.

Le vicomte de Frenays arrivait en même temps chez le notaire.

— Eh bien? dit-il interrogativement à son ami.

— C'est fait! répondit Van Coppenaël, qui venait de signer.

Rodolphe le consulta du regard avant de prendre la plume, — et comme il vit que les yeux de Van Coppenaël évitaient les siens, il se résolut à dessiner lentement son nom...

— Qui sait?... lui dit tout bas Van Coppenaël en regardant le ciel.

La lettre que Van Coppenaël avait reçue, signée Rodolphe, était ainsi conçue :

« Au nom du ciel, mon ami, ne terminez rien, s'il est
» temps encore! Je viens de découvrir un mystère ;
» fasse Dieu que cette découverte, en détruisant dans
» sa base puérile un projet fort légèrement conçu, puisse
» vous rappeler à vous-même!

» Louise, votre future, a treize petites robes bleues.

» Son père avait été forcé d'accepter cette pièce d'in-
» dienne en payement, d'un débiteur insolvable.

» Je serai à neuf heures sonnant chez Me B.

» R. »

XX

Il nous faut ajouter, pour la satisfaction de nos lecteurs, que les treize petites robes bleues ne prouvèrent rien, — ni pour, — ni contre.

Van Coppenaël fut très-heureux en ménage.

LA MORT DE DUPUYTREN.

Dupuytren, dans une science de faits, fut un homme d'action. On eut à admirer chez lui moins le génie de l'invention théorique qu'une prodigieuse faculté d'application. Ses découvertes scientifiques, malgré leur nombre et leur importance, ne permettent pas de le placer même à côté des J. L. Petit, des Pott, des Desault ; tandis que cette merveilleuse facilité avec laquelle il se jouait des cas les plus graves, cette fécondité de ressources au milieu des complications désespérées, cette admirable promptitude de coup d'œil, cette infaillibilité de jugement et de main, firent de lui le premier

praticien dans une science où la pratique marche sur la même ligne que la théorie.

On peut croire que son caractère dut se ressentir de la nature spéciale des travaux auxquels son génie l'avait destiné. L'homme qui avait chaque jour entre ses mains puissantes la vie de tant d'hommes, celui dont les arrêts étaient sans appel, ne pouvait faire grand cas de cette pauvre et pitoyable humanité qu'il voyait de si près être si peu de chose. Le cœur s'habitue d'ailleurs à voir souffrir. Pour ces hommes d'élite qui prennent leur art de si haut, pour ces maréchaux de la science, les existences isolées ne peuvent être que comme des soldats qu'il faut, dans l'occasion, sacrifier pour gagner quelque grande bataille.

Plus qu'aucun autre peut-être, il faut le dire malgré le respect dû à un si grand nom et à une pareille tombe, Dupuytren se laissa aller à considérer la vie et les choses humaines avec un profond et triste dédain. Son caractère était dur, froid, despotique. Il reportait dans le monde, dans ses relations extérieures, cette rigoureuse et impitoyable inflexibilité qui faisait trembler à son hôpital ses élèves et ses subordonnés. Des exagérations populaires racontent des actes sanglants de ce mépris souverain qu'il avait pour l'humanité, et il nous

en coûterait à nous-même de rapporter ici des faits dont notre mémoire fidèle n'est que trop remplie. Ses confrères étaient blessés de son orgueil et de ses prétentions à une domination exclusive. La retraite de Pelletan, auquel il devait peut-être plus que des égards, retraite qui fut provoquée par lui, raviva et spécialisa ces antipathies. Au reste, lorsque MM. Orfila, Larrey, Pariset, Bouillaud, Royer-Collard, etc., prononcèrent sur sa tombe encore ouverte le plus magnifique éloge du père de la chirurgie moderne, aucun d'eux n'osa aller plus loin et accorder même un de ces éloges banaux, tout formulés d'avance, aux sentiments privés,—vertus du foyer, douces et affectueuses, — de l'homme que la mort venait de frapper. On regrettait Dupuytren : personne ne le pleura.

Poussant jusqu'aux dernières limites ses doctrines absolues de positivisme, Dupuytren s'acharna avec la plus excessive ténacité contre ce qu'il appelait les utopies spéculatives, chaque fois qu'il trouva à les combattre, sous quelque forme que ce fût. Par degrés son antipathie devint de l'exécration. Sa haute position à la cour de la Restauration lui arracha bien pourtant quelques concessions à ces principes si irrévocablement arrêtés. On connaît le mot du duc de Maillé. A une messe

célébrée à la chapelle du château de Saint-Cloud, Dupuytren laissa tomber avec fracas, au moment de l'élévation, son volumineux livre d'Heures, garni d'épais fermoirs. Madame la duchesse d'Angoulême dit en levant les yeux :

« — Voici M. Dupuytren qui perd ses Heures. — Mais qui ne perd pas son temps, » répondit le duc de Maillé.

Mais cette dissimulation à laquelle Dupuytren se résignait, sans qu'il parût d'ailleurs beaucoup lui en coûter, ne fit qu'irriter et accroître encore sa haine vigoureuse contre des idées qui n'étaient pas les siennes et contre ceux qui défendaient ces idées.

Dupuytren travaillait presque constamment, et peu d'hommes ont eu une existence aussi remplie que la sienne. Été comme hiver, il était levé à cinq heures. A sept heures, il était à l'Hôtel-Dieu, d'où il sortait à onze heures. Il faisait alors ses visites, et rentrait chez lui pour recevoir les malades en consultation. Bien qu'il les expédiât avec une célérité presque brutale, ils étaient chaque jour tellement nombreux, que souvent la consultation durait longtemps après la nuit venue.

Un jour que la consultation s'était prolongée encore

plus tard que de coutume, Dupuytren, épuisé de fatigue, allait prendre quelque repos, lorsqu'un dernier visiteur en retard se présenta à la porte de son cabinet.

C'était un vieillard de très-petite taille, dont il eût été difficile de deviner l'âge. Sa figure pleine et rosée, sur laquelle bien évidemment le rasoir n'avait jamais eu besoin de passer, avait quelque chose de potelé et de mignon. Plus jeune, il avait dû rappeler longtemps le type des chérubins bouffis, cravatés de blanches ailes, qui planent autour de la gloire de Marie. Sous un réseau serré de rides nombreuses, mais légèrement incisées, il avait une petite bouche, un petit nez aquilin finement dessiné : ses pieds et ses mains étaient, comme tout le reste, de la miniature. Dans ses yeux bleus, dans sa physionomie, dans ses gestes, il y avait une timidité, une douceur, une bonté exquises. — Il est de ces physionomies heureuses sur lesquelles le regard se pose avec satisfaction. En considérant le visage calme et paisible du petit vieillard, on se serait presque senti meilleur : on était invinciblement attiré vers lui, on éprouvait le besoin de l'aimer.

Il tenait dans sa main droite une canne à corbin, et son petit corps était couvert d'un costume rigoureuse-

ment noir. En saluant, il mit à nu une large tonsure : c'était un prêtre.

Le regard de Dupuytren s'attachait sur lui, morne et glacé.

— Qu'avez-vous? lui dit-il durement.

— Monsieur le docteur, répondit doucement le prêtre, je vous demanderai la permission de m'asseoir; mes pauvres jambes sont déjà un peu vieilles... Il y a deux ans, il m'est venu une grosseur au cou. L'officier de santé de mon village, —je suis curé de....., près de Nemours, — m'a dit d'abord que ce n'était pas grand' chose; mais le mal a augmenté, et, au bout de cinq mois, l'abcès s'est ouvert tout seul. J'ai gardé le lit longtemps sans que cela allât mieux. Et puis, j'étais forcé de me lever, parce que je suis seul pour desservir quatre villages, et...

— Montrez-moi votre cou.

— .... Ce n'est pas, continua le vieillard en obéissant, ce n'est pas que ces braves gens ne m'aient offert de se réunir tous les dimanches à... pour entendre la messe, mais ils ont beaucoup de mal pendant la semaine, et ils n'ont que ce jour-là pour se reposer. Je me suis dit : Il n'est pas juste que tout le monde se dérange pour toi.

Et puis, vous savez, il y a les premières communions, le catéchisme... Monseigneur voulait attendre encore pour m'envoyer un confrère qui m'aidât. Alors mes paroissiens m'ont dit de venir à Paris vous consulter. J'ai été quelque temps à me décider, parce que les voyages coûtent beaucoup d'argent, et j'ai bien des pauvres gens dans ma commune; mais il a fallu faire ce qu'ils ont voulu, et j'ai pris la voiture... Voilà mon mal, monsieur le docteur, dit-il en tendant son cou.

Dupuytren l'examina longtemps. Le cou du malade présentait un trou de près d'un pouce de diamètre et très-profond. C'était un abcès de la glande sous-maxillaire, compliqué d'un anévrisme de l'artère carotide. La plaie était gangrenée en plusieurs endroits. Le cas était tellement grave, que Dupuytren s'étonna que le malade pût se tenir debout devant lui.

Il écarta largement les lèvres de la plaie et en scruta les environs par une pression douloureuse à faire évanouir. Le patient ne tressaillit même pas. Quand son examen fut terminé, Dupuytren lui retourna brusquement la tête, qu'il tenait entre ses deux mains, et, le regardant fixement, il lui dit dans la figure, avec un sinistre éclat de voix :

— Eh bien ! monsieur l'abbé, avec cela il faut mourir !

L'abbé prit ses linges et enveloppa son cou sans mot dire. Dupuytren avait toujours les yeux fixés sur lui. Quand il eut achevé son pansement, le prêtre tira de sa poche une pièce de cinq francs enveloppée dans du papier, et la déposa sur la cheminée.

— Je ne suis pas riche, et mes pauvres sont bien pauvres, monsieur le docteur, dit-il avec un adorable sourire : pardonnez-moi si je ne puis payer plus cher une consultation du docteur Dupuytren... Je suis heureux d'être venu vous trouver ; au moins je serai préparé à ce qui m'attend. — Peut-être auriez-vous pu, ajouta-t-il avec une extrême douceur, m'annoncer cette grande nouvelle avec plus de précaution. J'ai soixante-cinq ans, et à mon âge on tient quelquefois beaucoup à la vie. Mais je ne vous en veux pas ; vous ne m'avez pas surpris, j'attendais depuis bien longtemps ce moment-là. — Adieu, monsieur le docteur, je vais mourir à mon presbytère.

Et il sortit.

Dupuytren resta pensif. Cette âme de fer, ce génie puissant se brisaient comme un verre fragile contre

quelques simples paroles d'un pauvre vieillard qu'il avait tenu chétif et malade entre ses larges mains, et dont il avait cru pouvoir se jouer. Dans ce corps faible et souffreteux il avait rencontré un cœur plus ferme que le sien, une volonté plus énergique que la sienne; il avait trouvé plus fort que lui.

Il s'élança tout à coup vers l'escalier; peut-être ne voulait-il pas encore s'avouer vaincu. Le petit prêtre descendait lentement les marches en s'épaulant de la rampe.

— Monsieur l'abbé! cria-t-il, voulez-vous remonter?

L'abbé remonta.

— Il y a peut-être moyen de vous sauver, si vous voulez que je vous opère.

— Eh! bon Dieu, monsieur le docteur, dit l'abbé en se débarrassant avec quelque vivacité de sa canne et de son chapeau, mais je ne suis venu à Paris que pour cela. Opérez, opérez tout ce que vous voudrez!

— Mais peut-être ferons-nous une tentative inutile, et ce sera long et douloureux.

— Opérez, opérez! monsieur le docteur. J'endurerai tout ce qu'il faudra. Mes pauvres paroissiens seraient si contents!...

— Eh bien ! vous allez vous rendre à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Agnès. Vous serez là parfaitement, et les sœurs ne vous laisseront manquer de rien. Vous vous reposerez bien ce soir et demain, et après-demain matin...

— C'est dit, monsieur le docteur, je vous remercie.

Dupuytren traça sur un papier quelques mots qu'il remit au prêtre. Celui-ci se rendit à l'hospice, où la communauté presque tout entière vint l'installer dans une petite couchette garnie de draps bien blancs. Chacun le comblait d'oreillers, de sirops. Le petit prêtre ne savait comment les remercier.

Le surlendemain, les cinq à six cents élèves qui suivaient chaque jour la leçon du maître étaient à peine rassemblés, que Dupuytren arriva. Il se dirigea vers le lit du prêtre, suivi de cet imposant cortége, et l'opération commença.

Dupuytren taillait et tranchait avec le couteau et les ciseaux. Ses pinces d'acier sondaient le fond de la plaie et ramenaient des fibres qu'il tordait et qu'il attachait ensuite. Puis la scie enleva en grinçant des fragments cariés du maxillaire inférieur. Les éponges, pressées à chaque instant, rendaient le sang qui coulait à flots,

L'opération dura vingt-cinq minutes. L'abbé ne fronça pas le sourcil. Seulement, quand les poitrines qui l'entouraient se dégagèrent toutes ensemble, haletantes d'attention et de crainte, et que Dupuytren lui dit : C'est fini ! l'abbé était un peu pâle.

Dupuytren le pansa lui-même.

— Je crois que tout ira bien, lui dit-il amicalement. Avez-vous beaucoup souffert ?

— J'ai tâché de penser à autre chose, répondit le prêtre.

Et il s'assoupit. Dupuytren l'examina un instant dans un profond silence... puis il fit glisser les rideaux blancs de la couchette sur leurs tringles de fer, et la visite continua.

Le prêtre était sauvé.

Chaque matin, lorsque Dupuytren arrivait, par une étrange infraction à ses habitudes, il passait les premiers lits, et commençait la visite par son malade favori. Plus tard, lorsque celui-ci put se lever et faire quelques pas, Dupuytren, la clinique achevée, allait à lui, prenait son bras sous le sien, et, harmonisant son pas avec celui du convalescent, faisait avec lui un tour de salle.

Pour qui connaissait l'insouciante dureté avec laquelle Dupuytren traitait habituellement ses malades, ce changement de conduite était inexplicable.

Lorsque l'abbé fut en état de supporter le voyage, il prit congé des sœurs et du docteur, et alla retrouver ses paroissiens.

Quelques mois après, Dupuytren, en arrivant à l'Hôtel-Dieu, vit s'avancer vers lui l'abbé, qui l'attendait dans la salle Sainte-Agnès. L'abbé portait toujours son petit costume noir, mais il était plein de poussière, et ses souliers à boucles étaient tout blancs : on eût dit qu'il venait de faire un long chemin à pied. Il avait au bras un grand panier d'osier, bien attaché avec des ficelles et d'où s'échappaient des brins de paille. Dupuytren lui fit le meilleur accueil, et, après s'être assuré que l'opération n'avait eu aucune suite fâcheuse, il lui demanda ce qu'il venait faire à Paris.

— Monsieur le docteur, répondit le prêtre, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où vous m'avez opéré; je n'ai pas voulu laisser passer le 6 mai sans venir vous voir, et j'ai eu l'idée de vous apporter un petit cadeau. J'ai mis dans mon panier deux beaux poulets de mon poulailler et des poires de mon jardin, comme vous n'en

mangez guère à Paris. Il faut que vous me promettiez, — mais là, bien sûr, — de goûter un peu de tout cela.

Dupuytren lui serra affectueusement la main. Il voulut engager le bon vieillard à dîner avec lui ; mais celui-ci refusa, bien qu'avec peine. Ses instants étaient comptés, et il lui fallait retourner aussitôt à ...

Deux années encore, au 6 mai, Dupuytren vit arriver le petit prêtre avec son inévitable panier et ses inévitables poulets. Le docteur recevait ces visites avec une sorte d'émotion.

Ce fut alors que Dupuytren ressentit les premières atteintes de la maladie devant laquelle sa science, tout immense qu'elle fût, devait céder. Il partit pour l'Italie, mais sans espoir d'être sauvé par ce voyage que la Faculté réunie l'avait engagé à entreprendre. Lorsqu'il revint en France, au mois de mars 1834, son état semblait s'être amélioré ; mais cette amélioration n'était qu'apparente, et Dupuytren le sentait bien. Il se voyait mourir ; il avait compté ses instants.

Son caractère devint plus inexpansif encore et plus sombre à mesure qu'il approchait du terme fatal.

Peut-être à ces dernières et tristes heures, cette soli-

tude morale, cet isolement qu'il s'était d'avance si cruellement préparés lui-même, et qui le mettaient face à face avec la mort, lui donnèrent-ils un solennel avertissement.

Tout à coup il appelle M..., son fils adoptif, qui veillait dans un cabinet voisin.

— M..., lui dit-il, écrivez :

« *A monsieur ***, curé de la paroisse de ***, près Nemours*

(Seine-et-Marne).

» Mon cher abbé,

» Le docteur a besoin de vous à son tour. Venez vite: peut-être arriverez-vous trop tard.

» Votre ami,

» DUPUYTREN. »

Le petit curé accourut aussitôt. Il resta longtemps enfermé avec Dupuytren. Nul ne sait ce que tous deux se dirent; mais quand l'abbé sortit de la chambre du mourant, ses yeux étaient humides, et sa physionomie rayonnait d'une douce exaltation.

Le lendemain, Dupuytren appelait auprès de lui l'archevêque de Paris...

C'était le 8 février 1835.

Dupuytren venait de mourir.

Le jour de l'enterrement, le ciel, dès le matin, fut tristement couvert de nuages gris. Une pluie fine et continue, mêlée de neige, glaçait la foule immense et silencieuse qui encombrait la place Saint-Germain-l'Auxerrois et la vaste cour de la maison mortuaire. L'église Saint-Eustache eut peine à contenir le cortége.

Après le service, les élèves portèrent à bras le cercueil jusqu'au cimetière.

Le petit prêtre suivait le convoi en pleurant.

Que ceux qui viennent de lire ces lignes n'y veuillent pas voir une intention dogmatique, et ne s'occupent pas d'y rechercher la pensée de celui qui les a écrites. Il raconte cette histoire tout simplement comme on la lui a racontée, sans autre dessein de persuader ou d'instruire, parce que c'est une histoire vraie et qu'elle se rattache à un grand nom.

LE TERNE SEC.

I

Il n'était pas encore le grand médecin que vous connaissez. — Il n'était, dans ce temps-là, ni officier de la Légion d'honneur, ni professeur de la faculté de Paris, ni même seulement propriétaire. Pour lui la gloire et la fortune n'avaient pas encore dit tant seulement leur premier mot. Son nom était à peine connu de ses quelques compagnons d'études; ses chevaux étaient à naître, et le hêtre de son landaw verdissait encore.

Il venait de se faire recevoir docteur. — Il habitait une — pauvre mansarde, — comme on dit : où ceux qui disent cela ont-ils vu des mansardes riches? — Et pour en venir à ce résultat chétif de demeurer chez lui, — dans une couchette de bois peint, entre une table de

faux noyer, deux chaises mal paillées et ses livres, — que d'efforts il lui avait fallu !

Il était si pauvre !

Avez-vous connu quelques-uns de ces jeunes travailleurs, nés de familles d'artisans, prodiguant à l'aride travail leurs dix, vingt plus belles années, sans désir ni souci des jouissances du moment ? stoïques enfants qui marchent ferme dans leur isolement glorieux vers un but que tous n'atteignent pas, hélas !

Vous avez plaint l'homme du peuple que la faim faisait fléchir au coin de la borne; vous avez pleuré à ce vieux drame, à cette vieille, éternelle histoire qu'on vous raconte tous les jours : — pas si vieille ! elle est toujours fraîche de chaque matin. Vous savez : un grenier, un grabat, une cruche égueulée, des brins de paille à terre. La lithographie sentimentale n'oublie pas la chandelle fichée et figée au goulot de la bouteille. — Voilà tout, quant aux accessoires. — Et puis les personnages : un ouvrier, le père, est en train de mourir à l'hôpital : ses quatre enfants — quatre, toujours ! — ont faim depuis la veille, — et la mère gît en couches : elle va faire le cinquième. N'y a-t-il pas encore là quelque mère-grand, infirme ? — Ces pauvres gens choisissent

presque toujours l'hiver, l'hiver rigoureux, avec ses frimas, pour parfaire leur mise en scène.

Oh ! tout cela est bien vrai ! J'y crois comme vous. Mon cœur saigne comme le vôtre aux cris des enfants, aux plaintes du vent sous la porte disjointe, aux sanglots de la mère, à cette larme que la morne aïeule a pu retrouver, après toutes celles versées déjà, au fond de son orbite desséchée.

Mais l'autre misère, l'autre ! que vous ne savez pas, que vous ne saurez jamais : — cette misère toute concentrée et discrète, qui se vêt de drap, — de toile de drap, vernie aux coudes, luisante aux avant-bras et aux omoplates, quand l'encre n'y a pas mis une surteinte ardoisée ; — cette misère courageuse qui ne se laisse aller à rien, repousse toute aide, tout secours, même celui du patrimoine fictif constitué par la dette ;—cette misère qui s'habille comme vous,—comme vous seriez habillé avec des vêtements portés dix ans et non taillés pour vous ;—cette misère qui n'emprunte rien du mélodrame ; si lamentable pourtant qu'elle en est risible,— qui s'arrête le soir, dans les rues sombres, aux barreaux des boulangers ou aux grilles du changeur, et qui s'en va sans que vous l'ayez vue seulement soupirer ! La misère en habit noir, mon Dieu ! —Et puis elle rentre dans sa

chambre, — chambre aussi froide que le grenier de tout à l'heure; — elle se couche, sombre et seule, sans avoir même cette horrible consolation de pleurer, figure contre figure, avec l'épouse malade, de serrer sur sa poitrine l'enfant qui pleure, de faire collaborer sa douleur. Que viendrait faire ici la belle dame de la gravure! la dame providence que vous avez vue chez l'autre dans le grenier, qui entr'ouvre la porte, au fond, dans la pénombre, et ne manque pas d'avoir une grande plume sur la tête et la montre qui passe sous la ceinture, — avec le domestique en grande livrée, chargé de provisions et de paquets? Qu'est-ce que vous voulez, madame? qui vous a dit de venir? Nous sommes riche! Si nous étions pauvre, ne vendrions-nous pas nos livres, tous ces livres qui sont à nous? — Nous n'avons besoin de rien; allez-vous-en!

Et cette misère-là a commencé par l'aisance de la famille bourgeoise, les petits soins de la mère, les étrennes au jour de l'an, sans compter les surprises à l'anniversaire; le grand dîner des jeudis, — trois invités chaque fois. — Je me rappelle l'ami de la maison, un bon vieil homme qui chantait au dessert :

Du vin vieux d'un hôte aimable
Il faut boire à petits coups.

On répétait en chœur trois fois. — Le vieil ami de la maison est mort,—et la maison s'en est allée.—Et puis, il y a eu l'éducation au collége, à côté du fils du premier pair de France venu, avec les mêmes habits tous deux, les mêmes livres, les mêmes *semaines*. On était quelquefois premier et il n'était pas dans les dix. Et puis tout cela est parti peu à peu, on ne sait comment ni pourquoi, — des malheurs !...

Et il n'est resté à l'enfant devenu homme que le souvenir de ce passé et le nom de son père :—deux choses qui l'empêcheront au moins de se fourvoyer, et qui le feront rester honnête.

Le jeune docteur, dont je vous parlais, s'était installé à un cinquiène étage de la rue historique du Cloître Saint-Méry, quartier pauvre, déshérité, triste comme lui. Où aurait-il été, je vous prie, avec son mobilier boiteux ? Partout ailleurs n'eût-il pas désinspiré la confiance ! Il se sentait plus à l'aise, d'ailleurs, mieux disposé, au milieu de ses frères en malheur. C'était à eux, avant tout, pensait-il, qu'il devait ses secours. Il était donc là depuis quelques mois à peine, attendant la fortune, — non pas dans son lit, par exemple, poursuivant la science jusqu'au bout, continuant à tracer laborieu-

sement son sillon et semant le travail pour récolter la gloire.

Sa vie était si retirée, si modeste, si silencieuse, qu'à peine était-il connu dans la maison, bien qu'il eût dit le jour de son arrivée à l'espèce de concierge-propriétaire : « — Madame, je suis médecin ; si quelqu'un a besoin de moi, je vous serai obligé de m'avertir. » — Et ç'avait été tout. Voilà la part pour les annonces, les réclames, la publicité du nouveau docteur ! Pas même une petite plaque avec sonnette à la porte de la rue, pour apprendre au passant qu'il était là. — Personne autre que la portière ne savait dans la maison — la couleur de ses paroles, — comme on disait sur le carré.

Et pourtant il devait être célèbre un jour.

Puisque nous parlons de ce carré, il faut dire qu'il était habité, comme tout bon carré du cinquième, par trois ou quatre commères, autant filles d'Ève les unes que les autres : gent bavarde, rapace, curieuse et méchante. Comme ces dames n'avaient rien pu apprendre ni commenter sur le compte du nouveau venu, comme sa porte était toujours strictement fermée, comme nul regard n'avait pu s'infiltrer à travers sa serrure, — elles avaient fini par donner trêve à leurs recherches. On sa-

vait que là demeurait un médecin, — dont on avait même oublié le nom, — et on l'appelait tout simplement *le Médecin*.

Le médecin ; — aussi bien faudra-t-il, vous aussi, vous contenter de ce nom-là, — si vous ne voulez pas à vous seul trouver l'autre.

Un soir, le médecin donc, — puisque médecin il y a, — entend un bruit inaccoutumé sur le carré. Les portes se fermaient, on marchait, on allait, on venait. Et voilà qu'on frappe chez lui : — c'est bien chez lui ; on a frappé de nouveau.

— Attendez !

Il s'habille bien vite. — Qu'y a-t-il ? Serait-ce un malade, ce premier malade que nous attendons si impatiemment ?

Il entr'ouvre — et trois têtes de vieilles se présentent, échelonnées, l'œil béant, sondant le mystère de la chambre du docteur.

— La Quintin va mourir, monsieur le médecin. Venez vite !

Enfin ! —

Elles n'ont pas eu le temps de voir — qu'il n'y a rien

à voir. Monsieur le médecin a déjà refermé sa porte et traversé le carré. — Il est au lit de la Quintin.

Cette Quintin n'était pas aimée dans la maison, — peut-être parce qu'elle était parvenue à trouver le moyen d'être plus vieille encore, plus décrépite, plus avare, plus sordide, plus squalide, plus odieuse que ses compagnes. Elle avait été femme de chambre de bonne maison et avait fini par prendre sa retraite, — il y avait déjà longtemps. En femme qui a pratiqué le grand monde, elle conservait son quant à soi, ne se jetait pas à la tête des gens, ne faisait pas part de ses affaires et tenait ces dames à distance. Aussi n'était-il espionnage auquel elle ne fût soumise, mauvais bruit qu'on ne fît courir sur elle. Elle avait empoisonné au moins son dernier maître, et à coup sûr elle l'avait volé. On vous eût au besoin offert les preuves. Elle avait un trésor dans sa paillasse et elle se laissait mourir de faim à côté de son trésor : — « Elle ne mangeait pas de peur de boire. »

Propos de sycophantes : — la misère de mademoiselle Quintin, — *la Comtesse,* — comme on l'appelait dérisoirement, cette misère était complète. Quintin était avare, oui, et elle avait besoin de l'être pour subsister avec la

modique petite rente viagère qu'elle s'était péniblement amassée. Le délabrement de sa tenue et de son chez elle constatait son dénûment, — dénûment si entier, si pitoyable, que le jeune docteur lui-même, lui si bien rompu à toutes les angoisses, — eut le cœur serré en jetant un coup d'œil autour de lui. La pauvre Comtesse vivait, — est-ce vivre ? — comme tant de vieilles femmes pauvres, avec un sou de lait pour sa journée, deux liards de café, un morceau de sucre, une croûte de pain, des débris de légumes, des choses sans nom. — Au demeurant, comme nous n'avons nul motif de prendre parti pour Quintin, — et que la vérité est encore plus qu'elle notre amie, — nous devons ajouter qu'elle était méchante, égoïste, rogue, haineuse, hostile à tout le monde, à ses voisines et à leurs chats, — sans pitié comme ceux qui ont beaucoup souffert : — une vilaine personne.

Elle était étendue, sans mouvement, sur son lit. — On était venu à son aide moins par humanité peut-être que dans l'espoir de faire quelque découverte dans son taudis qu'elle ne pouvait plus défendre. Sa chemise entr'ouverte laissait voir sa poitrine desséchée : on eût dit que les clavicules allaient crever sa peau ra-

cornie. Elle râlait et geignait à la fois. Ses yeux étaient grand ouverts, injectés ; ses pupilles, dilatées et fixées obstinément au pied de son lit. Les autres vieilles l'entouraient, attentives et penchées sur cette compagne de leur âge que la mort allait frapper la première, comme pour les avertir elles-mêmes de se tenir prêtes au prochain départ. L'une tenait la chandelle qui éclairait ce funèbre tableau : la flamme dansait par secousses précipitées autour des champignons de la mèche, comme prête à s'en détacher et à prendre son élan pour s'envoler avec le dernier souffle de Quintin...

Le docteur voulut toucher le pouls de *la Comtesse.* Elle tenait dans sa main gauche un petit paquet enveloppé d'un lambeau de mouchoir sale, sur lequel ses doigts s'étaient crispés dans une étreinte nerveuse. Il essaya de lui retirer ce paquet pour faciliter la saignée, mais il ne put y parvenir; les doigts osseux de Quintin résistaient à l'effort et s'ancraient dans le paquet comme des serres.

— *C'est le magot!* dit à mi-voix une des vieilles.

Et elle voulait aider le docteur.

— Laissez la, dit-il, je saignerai l'autre bras.

Le premier jet de sang parut soulager *la Comtesse,*

Elle fit un léger mouvement et remua les lèvres. Ses yeux étaient toujours fixés sur le pied de son lit, comme s'il y eût eu là quelqu'un dont elle ne pouvait détourner sa vue.

— Elle parle ! — dit la vieille qui tenait le flambeau.

— ..... Bah ! bah !... marmottait la Quintin s'adressant à la figure au pied du lit... vous mentez encore... comme toujours... j'en ai assez.

— Chut !... dirent les trois vieilles.

Elles se penchèrent plus près, — à l'affût. — On eût entendu une souris trotter.

— ..... Encore d'autres !... disait confusément Quintin... je n'en veux plus... plus du tout... vous me buvez mon sang... le plus pur de mon sang... vous me ruinez !

Le sang coulait toujours dans la palette qui s'emplissait. — Le jeune docteur, droit et immobile, scrutant du regard la figure de la moribonde, dirigeait et maintenait la saignée. Les trois vieilles étaient courbées, attendant quelques révélations... Quintin continuait de prononcer des paroles sans suite, mais plus distinctes d'instant en instant. Elle était agitée et paraissait refuser obstinément quelque chose au fantôme qu'elle croyait entendre.

— ... C'est bien décidé... — Non. — Non, je ne veux pas, je vous dis !... Pour la dernière fois, n'est-ce pas? Oui, comme les autres !... Je vous connais... C'est toujours la même chose... Comment voulez-vous que je vous croie?... Vous m'avez tant de fois trompée !... — Le dernier écu?... — Ah ! ah ! vous saviez qu'il était là?... Non, il serait perdu... je le garde.

Le médecin voulut la calmer. — Elle ne l'entendait pas et parlait toujours. — A la fin, elle parut céder aux instances de son interlocuteur.

— ... Eh bien ! voyons ! — dit-elle, — cette fois encore !... mais ce sera la dernière !...

Elle se tut. — Les voisines étaient désappointées. Elles n'avaient ni appris ni compris.

Le médecin arrêta la saignée.

L'état de *la Comtesse* était des plus graves. Elle avait été surprise par une congestion cérébrale. La saignée, copieuse, avait paré aux accidents du moment, mais les suites étaient menaçantes. — Le jeune médecin écrivait sa prescription, — la première !

Pendant qu'il écrivait, la Quintin parut subitement revenir à elle, son œil était encore égaré néanmoins. — Elle se leva sur son séant, parut fort surprise de voir

son domicile envahi, et demanda à ses voisines ce qu'elles faisaient là.

— Qu'est-ce que vous me voulez? criait-elle. Qui vous a appelées ?

Les mégères allaient répondre. — Le médecin leur imposa silence.

— Allez chez le pharmacien demander cette potion, dit-il.

La Comtesse se saisit brusquement du papier.

— Potion !... je ne veux pas de potion ! — Je ne suis pas malade. — Est-ce que vous croyez que j'ai de l'argent pour payer toutes vos drogues ? — Allez-vous-en, — tous !

Elle froissait le papier et allait le jeter à terre. — Mais ses regards semblèrent tout à coup s'arrêter de nouveau sur le personnage imaginaire qu'elle voyait toujours au bout de son lit, — et qu'elle parut écouter.

Il se fit un moment de silence. La Quintin était penchée en avant, le cou tendu, attentive.

— ..... Bien ! répondit-elle avec un signe de tête.

Elle déplia l'ordonnance, la lut, et regarda le docteur avec une vive curiosité mêlée de surprise.

Puis elle développa lentement le petit paquet qu'elle

avait conservé dans sa main. Les vieilles avancèrent la tête...—Il ne contenait que quelques pièces de monnaie. Un pauvre trésor, ma foi! Les voisines s'entre-regardèrent; —on ne saurait rien.

—Combien cela coûtera-t-il? dit avec défiance Quintin au médecin, qu'elle examinait toujours. Sa voix s'était singulièrement radoucie.

Elle donna le prix de la potion, regarda encore le docteur,—et se retourna vers la ruelle.

— Elle va dormir, dit à voix basse le médecin. Vous l'éveillerez pour la faire boire; ne la quittez pas, et s'il y a du nouveau, appelez-moi.

Il le tenait donc enfin, ce premier client tant souhaité! Il avait son malade, ce premier malade qui rompt le sort et montre le chemin aux autres! ce premier malade que l'on choie, que l'on caresse, auquel l'on sert de garde autant que de médecin. Là, pas de diagnostics incertains, pas de retards dans les visites, pas d'ordonnances par à peu près. S'il meurt, celui-là, c'est bien sa faute!

Le jeune docteur se dévoua corps et âme à mademoiselle Quintin. Selon toute apparence, les honoraires qu'il en tirerait ne seraient pas bien brillants; la

cure, quelque grave que fût la maladie, ne lui ferait pas grand honneur. — Il ne s'agissait pas de cela! Il fallait sauver la Quintin, voilà tout. Il l'aimait, cette si peu aimable Quintin! Il rassembla pour elle le ban et l'arrière-ban de la science en grand appareil, passa en revue tous ses auteurs, s'arma de pied en cap pour la défendre.

Quintin s'en souciait peu. Elle recevait tous ses soins en rechignant. Bien que le mal la clouât sur son lit, elle avait, comme quelques vieilles gens, une répugnance invincible contre la médecine, dont elle ne voulait pas à toute force avoir besoin; elle niait son mal. En fait de maladie, elle eût nié que la terre tourne. La peur de mourir donne souvent aux vieillards une certaine confiance désespérée en eux-mêmes qui va jusqu'à l'impudence.

Aussi à peine avait-elle pu émettre une volonté, qu'elle avait chassé de sa chambre les voisines qui la soignaient. Elle les avait chassées brutalement, comme des corsaires, à tout jamais, sans retard ni remise. — Elles voulaient la tuer pour la voler, disait-elle. — Bonté du ciel! quoi voler? Elle accueillait plus hostilement chaque fois le médecin qui lui prodiguait ses visites; mais il s'en inquiétait peu; il l'eût plutôt guérie de

force. Il luttait avec impassibilité contre la mauvaise humeur, les rebuffades, les exigences et l'avarice de la vieille fille, se doublant pour elle, ordonnant à la fois, préparant et administrant ses prescriptions, sans lassitude ni dégoût.

Chaque fois qu'un médicament nouveau était nécessaire, la Quintin grognait, se plaignait, disputait le prix du remède et se le faisait demander trois fois. Le trésor de Quintin s'épuisait ; il était même épuisé.

— Voilà bien longtemps que cela dure, dit-elle un jour au médecin. Vous me *traînez*... Il faut pourtant que je sorte aujourd'hui !

— Ne vous tourmentez donc pas toujours ainsi, répondit-il.

— Que je ne me tourmente pas ainsi, reprit la Quintin avec aigreur... ça vous est facile à dire ! — Au lieu de toutes vos tisanes, donnez-moi donc plutôt quelque chose qui me rende un peu de force — et que je puisse me lever. — Il faut que je sorte d'abord ; je suis en état de me lever... je ne suis pas *malade de cœur*.

Le docteur leva les yeux au ciel à cette théorie.

— Oui, je veux me lever, continua la Quintin résolûment. D'abord, je n'ai plus d'argent... et ce ne sera

jamais une femme comme moi qui ira à l'hôpital.

— Gardez-vous-en bien! dit le jeune docteur.

Il tremblait déjà de se voir enlever sa malade.

— Mais je vous dis que je n'ai plus un sou! glapissait *la Comtesse* en secouant sur le lit son mouchoir vide... plus un sou! — et il faut que je sorte!

Le médecin réfléchit un instant.

— Écoutez-moi, lui dit-il, restez encore quelques jours au lit...

Quintin soubresauta d'impatience.

— Il est impossible que vous vous leviez, et surtout pour sortir de votre chambre. Vous exposeriez votre vie.

— Je veux sortir! il faut que je sorte!

— Quatre jours encore, dit le médecin, seulement quatre jours... Donnez-moi seulement quatre jours : je me chargerai de payer vos remèdes.

— Vous! dit Quintin stupéfaite.

— Sans doute; vous me rendrez cela plus tard, quand vous voudrez.

— Vous!

— Pourquoi pas, moi?

— Mais vous n'avez pas seulement de quoi manger!

— Qui dit cela? demanda le docteur en pâlissant.

— Toute la maison, donc!

Le front du docteur se perla d'une sueur froide.

— Propos de misérables et de menteurs!—dit-il après un moment de silence. — Voyons, voulez-vous accepter ce que je vous offre? reprit-il avec un sentiment de fierté révoltée. — Si je promets, c'est que je puis tenir.

La vieille le regarda avec surprise.

— Eh bien! oui, dit-elle enfin. Je veux bien prendre vos remèdes... Je vous rendrai cela, au moins!... bientôt! — Mais je me lèverai aujourd'hui.

Il fallut discuter ce point-là pendant longtemps. Le docteur s'offrait pour faire les courses de Quintin; elle refusa. Il finit par lui arracher la promesse de ne point quitter le lit; mais elle promit de mauvaise grâce.

Le jeune docteur courut dans sa chambre, dont il ferma la porte plus scrupuleusement encore que d'habitude; puis il se croisa les bras, et, regardant autour de lui :

— Qu'est-ce qu'on pourrait vendre ici? dit-il.

II

Il chercha bien, et trouva. Ce qu'il trouva, je ne vous le dirai point ; d'ailleurs, qu'importe ? — Toujours est-il qu'il rapporta à Quintin, avec les médicaments de la journée, une somme suffisante pour la tranquilliser sur les besoins des jours suivants.

La Comtesse accepta sans se faire prier, comptant bien rendre au premier jour. Elle remercia à peine le jeune docteur. Néanmoins, il était évident que le généreux procédé de celui-ci l'avait quelque peu touchée. Lorsqu'il se retira chez lui, elle tâcha de grimacer un adieu amical.

Le dévouement du médecin lui coûtait cher. La moindre partie distraite de son maigre avoir y faisait une épouvantable trouée, une brèche irréparable. Il avait fait pour sa cliente ce qu'il n'eût jamais songé à faire pour lui-même dans les moments les plus rigoureux. Ce n'était pourtant pas là ce qui l'inquiétait le plus. Il était bien plutôt préoccupé de cette pensée qu'autour de lui on avait pénétré sa pauvreté. On savait donc ce qu'il avait caché avec tant de soin ; ses voisins étaient

au fait de sa vie tout entière, de sa vie artificielle, vie de luttes, de patience désespérée. On se disait dans la maison que tel jour il s'était couché avec la faim... On le plaignait peut-être! — Et pourquoi s'occuper de lui?... Les plus pauvres eux-mêmes sont donc méchants et inexorables comme les autres? Les paroles brutales de la Quintin retentissaient encore dans son cerveau. Il lui semblait les entendre répéter, à la fois, en ce moment, dans chaque chambre de la maison. — Des regards perçaient ses murs et violaient sa misère. Il marchait à grands pas, et s'arrêtait tout à coup, honteux comme s'il était observé, promenant un œil défiant autour de lui. C'était la plus profonde blessure qu'il pût recevoir, de sentir les plaies de son intérieur ainsi exposées brutalement au grand air. Son visage s'empourprait d'une pudeur fiévreuse : ses artères battaient ses tempes.

Il descendit pour se calmer : il avait besoin de respirer un air libre. Arrivé dans la rue, il fit quelques pas au hasard, puis il se dirigea vers le quai.

Le soir était venu. On était aux premiers jours d'octobre; la nuit était belle et fraîche. Le jeune docteur marchait la tête nue. Au loin se déroulait devant lui le

vaste panorama des quais et des ponts, panorama circonscrit par les derniers points lumineux reflétés dans l'eau en rayons tremblottants. La grande ville s'étendait des deux côtés, s'agitant encore comme pour mieux se préparer au repos, perdue dans l'ombre, fondue dans l'immensité sombre.

La pensée du docteur n'était plus resserrée entre les quatre étroites murailles de sa mansarde. Elle subissait par degrés l'influence du spectacle nouveau. Elle s'agrandissait peu à peu.—Il y avait là, derrière toutes ces lumières, au milieu de ces bruits lointains et confus du soir, il y avait, pensait-il, tout un monde soumis à cette puissante maîtresse dont il était l'un des serviteurs les plus fervents : la science. Il y avait des douleurs qu'il pouvait calmer, des larmes qu'il pouvait sécher. Ce monde tout entier lui appartenait. — Qu'étaient, auprès de cette tâche de l'avenir, ses souffrances à lui? Chagrins du moment, faiblesses honteuses, puérils désespoirs, distractions indignes. S'il rougissait encore, c'était d'avoir pu être un instant troublé par quelques paroles d'une vieille femme mourante. Il était consolé déjà et glorieux ; il eût crié sa misère aux passants. Un espoir vivifiant, sans bornes, s'épanouissait en lui. Il marchait, non plus, comme tout à l'heure, courbé sous sa pau-

vreté, mais la poitrine large, la tête haute, dévoré par une seule pensée désormais, — l'ardente soif du travail.

Il prit le chemin de sa demeure, calme et rassuré contre lui-même; se rappelant les grands exemples des maîtres qui avaient débuté comme lui; se disant que si le but lui était plus difficile à atteindre, le succès n'en serait que plus éclatant. Il ne voyait plus dans son indigence que la barrière dont l'aspect ranime le cheval généreux.

Cependant les heures avaient passé. Paris dormait déjà. Les dernières boutiques s'étaient éteintes et fermées. Le médecin était arrivé chez lui. Il pressa un ressort connu des habitants retardataires de la maison, et la porte s'ouvrit. Il montait lentement et à tâtons l'escalier délabré, lorsqu'il sentit devant lui un obstacle... Il se pencha : — c'était une femme étendue sur les marches. Le docteur fut traversé d'un soupçon subit...

Il ne se trompait pas : c'était la Quintin.—Il s'élança pour chercher de la lumière.

Quintin gisait, à peu près privée de sentiment, raidie par le froid. Lorsque la lumière frappa son visage, ses petits yeux gris et ridés clignotèrent comme l'œil d'une

chauve-souris exposée subitement au grand jour. Ce qui lui restait de dents s'entre-choquaient.—Le docteur l'enleva, la transporta chez lui, — au risque des interprétations du voisinage, — lui fit prendre un cordial et rappela la chaleur dans ses membres engourdis. *La Comtesse* commença à se ranimer et à donner signe de vie. Mais son regard, qu'elle promenait curieusement autour d'elle, conservait une sorte d'hébétitude.

— Vous êtes bien mal logé ! — murmura-t-elle.

Le docteur n'en put guère tirer autre chose. Il eut beau la gronder très-sévèrement d'être sortie malgré la défense absolue. Elle écoutait, comme un enfant, sans répondre.

Lorsqu'elle fut en état de gagner son lit, il la soutint jusque chez elle. Avant de sortir de la mansarde du jeune homme, elle retourna la tête avec un dernier regard et répéta :

— Vous êtes bien mal logé.

Il ne rentra chez lui qu'après l'avoir bien installée dans son lit et avoir pris toutes précautions nécessaires. Il voulait même passer la nuit près d'elle, mais jamais elle ne voulut y consentir. Il se retira fort inquiet sur les suites de l'imprudence de la vieille fille, avec moins

de regret de son généreux sacrifice et de tant de soins, peut-être inutiles maintenant, que de crainte pour cette vie qui lui était si précieuse.

Mais le lendemain, — et je vous assure que sa visite fut matinale, — lorsqu'il se présenta chez la Quintin, elle était sur pied, en tenue de ménagère, balayant et mettant en ordre sa demeure. Le médecin fut stupéfait. La secousse de la veille n'ait pas ébranlé la malade. On eut dit qu'elle ne s'en portait que mieux. Elle était toute ragaillardie.

— Vous voulez donc vous tuer! dit-il.

— Jamais je ne me suis mieux trouvée, répondit-elle au jeune homme avec un agréable accueil.

— Ne vous y fiez pas, reprit-il, et soyez prudente. Il faut que vous restiez encore quelque temps au lit; et maintenant je vous surveillerai, je vous avertis.

— Oh! répondit-elle, maintenant je ferai ce que vous voudrez; mais hier j'étais forcée de sortir. Il le fallait absolument.

Le docteur secoua la tête :

— Rien n'est plus important que la vie, dit-il, et vous avez bien imprudemment exposé la vôtre. Aujourd'hui vous resterez couchée, demain aussi...

La Comtesse consentit sans regimber. Le changement survenu dans les manières de la malade, cette soumission inhabituelle, cette douceur surprenaient le docteur. Il eût été presque tenté de voir là un symptôme alarmant.

A partir de ce moment la santé de mademoiselle Quintin ne fit que se raffermir. Ses relations avec le jeune médecin devenaient de plus en plus amicales. Ce naturel revêche et coriace de la Quintin était dompté, muselé.

— Quand vous serez un grand médecin, bien célèbre, bien riche, disait-elle, vous me prendrez pour gouvernante.

Elle voulait aussi qu'il lui permît dès lors, en attendant, de tenir son petit ménage de garçon. Cela ne la gênait en rien : une heure, le matin, pendant qu'il était à quelqu'un de ces cours qu'il suivait encore. Elle lui devait bien cela. Et puis elle savait faire la cuisine, elle savait raccommoder... — Le docteur repoussait avec frayeur chacune de ses offres. Quel autre que lui eût pu rajuster ses vêtements en lambeaux ? Quel autre eût pu accomplir chaque jour ces miracles de l'aiguille ? — Et la cuisine ! faire la cuisine chez lui ? dans quoi ? sur quoi ? avec quoi ?

Quintin avait beau insister; c'était peine perdue. Jamais le jeune docteur ne voulait lui permettre seulement de mettre le pied chez lui. Il couvait sa pauvreté, n'en laissant approcher personne.

Quelques jours après la catastrophe qui avait failli être si funeste à la Quintin, la portière remit une lettre du docteur.

Il regarda la suscription de cette lettre à deux fois, étonné qu'il était de la recevoir. Nul au monde ne savait son adresse. Il lui restait à peine quelques parents, éloignés de toutes les manières, qui ne pouvaient rien avoir à lui écrire. En outre il avait suspendu absolument toutes ses peu nombreuses relations d'école, pour se donner sans partage à ses travaux.

La lettre cependant s'adressait bien à lui. Elle était sous enveloppe et lourde, évidemment chargée; semblable du reste à toutes les lettres et constellées du timbre de Paris. —Le port était payé.

Il remonta dans sa chambre, presque inquiet, craignant que cette lettre si inattendue lui apportât quelque souci nouveau. Il s'assit et déchira l'enveloppe; puis il se leva d'un bond hagard de surprise.....

La lettre renfermait quinze billets de la banque de

France (ne criez point au conte des fées ; ceci est de l'histoire), quinze bon billets, non pas de cinq cents francs, mais, tout rond, de mille francs, gravés par Gall, contre-signés Garat.

Et sur la seconde enveloppe qui les contenait, on avait écrit :

— « Ce *trésor* vous appartient en toute propriété. Servez-vous-en sans scrupule : la *main* qui vous l'envoie ne fait qu'accomplir une légime restitution.

» *Puissent les dons de la fortune vous conduire au Temple du Bonheur !* »

Pas de signature.

— Voilà un rêve étrange ! disait le jeune médecin. Est-ce que je deviens fou ?

Mais non ; ils étaient bien là, devant lui, sur sa petite table, ces quinze miraculeux chiffons de papier, fiévreux à la main. Il avait beau tourner un moment la tête pour tenter le génie invisible qu'il devinait être près de lui, occupé à l'observer d'un œil malicieux ; quand il ramenait son regard sur la petite table noire, *ils* ne s'étaient point envolés : il les revoyait, disposés dans le même ordre que tout à l'heure, immobiles, sans

que la moindre langue follette de flamme bleu-de-punch vînt les lécher tous d'un seul coup pour ne laisser à la place qu'un peu de cendre impalpable, ainsi que cela se pratique d'ordinaire dans ces cas de sortilége.

Il relisait, surlisait et contrelisait les lignes accouplées au précieux paquet, lignes écrites posément, d'une écriture coulée, la plus belle du monde. Ses yeux interrogeaient de nouveau cet *Envoi* tout parfumé de la fine fleur académique, relevé de délicatesses mythologiques; paroles mystérieuses et rituelles, sentant leur magie d'une lieue, telles qu'elles descendent des frises, au théâtre, sur un cartel entouré de nuages en détrempe. On eût cru qu'elles sortaient du gobelet enchanté ou de la table au tapis vert de M. Comte, — *chevalier de la Légion d'honneur et physicien ordinaire du roi*, ainsi qu'il l'imprimait sur ses affiches.

Pourtant, il y avait un signe, un indice, qui déroutaient sensiblement toutes les suppositions cabalistiques du jeune docteur. C'était, au bas de page, sous cette belle écriture, un gros *pâté* d'encre que le travail soutenu du grattoir et une libérale application de sandaraque n'avaient fait que rendre plus évident. Or, il est inouï qu'un génie, quel qu'il fût, communiquant par écrit ses volontés aux mortels, se soit jamais laissé aller

à les timbrer d'un *pâté* d'encre. Assurément cette singulière épître ne venait pas d'en haut.

Je vous laisse à juger l'agitation et les émotions du jeune docteur. Il tournait et retournait la lettre dans sa main, se desséchant le crâne à deviner d'où pouvait provenir cette aubaine. Nous avons dit qu'il ne connaissait, pour ainsi dire, personne au monde. Il se demanda, — oh ! le bon et naïf garçon ! — si quelque arrière-camarade de collége, instruit par hasard de sa position, ne se serait pas plu à lui faire cette surprise anonyme. Et il cherchait toujours, et il cherchait encore, courant dans sa chambre, autant qu'il y pouvait courir, revenant à ces billets qu'il n'osait presque toucher de peur de se brûler la main, haletant devant cette fortune tombée du ciel au milieu de son incommensurable misère, faisant un choix parmi les suppositions les plus folles, et les repoussant toutes après examen pour y revenir encore. Tout à coup il s'arrête, se frappant le front, comme pour donner place à une idée qui venait de l'illuminer; puis il faisait un pas et s'arrête encore :

— Bah ! se disait-il tout haut, parlant à sa personne, c'est absurde !.... Pourtant?...

En une seconde, il était à la porte de la Quintin. Il

resta un instant sans frapper, comprimant son cœur avec sa main.

— Décidément, ce ne peut être qu'elle ! dit-il.

Une crainte inexprimable l'empêchait d'entrer. Il lui semblait qu'il allait se réveiller. Il alla s'appuyer à l'étroite fenêtre qui éclairait le carré.

De cette fenêtre on apercevait de plain-pied celle de la Quintin, laquelle fenêtre était ouverte et le rideau soulevé, ce qui arrivait peu souvent, *la Comtesse* faisant le plus rarement possible appel à l'air extérieur. Le médecin, caché par l'angle du mur, l'aperçut, cette somptueuse *Comtesse*, soupçonnée d'envoyer comme cela des billets de banque, comme si les billets de banque ne coûtaient rien.

Elle était occupée devant un misérable fourneau de terre, tout rafistolé, s'efforçant de réchauffer avec un soufflet étique quelques brins de charbon qui s'isolaient les uns des autres, comme se défiant du contact. Sur ces charbons se penchait, mal assis, un vase contenant une manière d'affreux brouet liquide. C'était le déjeuner—dîner de la vieille fille. Plus déplorablement encore ajustée que de coutume, plus poussiéreuse, plus mal peignée, Quintin soufflait de son instrument

et de tous ses vieux poumons avec une sorte de désespoir... — Quand le feu parut se décider à prendre par une sorte de condescendance généreuse aux instances de *la Comtesse*, elle se leva et alla vers une petite terrine où elle se prodigua avec ardeur au savonnage de deux ou trois lambeaux de linge.

Le jeune docteur soupira. Quintin pouvait être une fée, ayant l'âge requis pour l'emploi, mais elle n'avait pas, à coup sûr, les moyens d'être fée bienfaisante.

Il voulut néanmoins avoir le cœur bien net de tout soupçon à l'endroit de Quintin. Il entra.

Elle lui fit l'accueil ordinaire, ni plus ni moins. Il voulut la sonder, adroitement, car il tenait encore à son idée. Mais c'eût été folie de n'y pas renoncer. La Quintin lui parla, comme d'habitude, de ses anciens maîtres, du pain renchéri, d'une nouvelle méchanceté de ses voisines.

Lorsqu'il se leva :

— Je ne puis pas encore vous rendre ce que vous m'avez avancé pour mes remèdes, lui dit-elle avec l'embarras d'un débiteur honnête devant son créancier. Vous en avez peut-être bien besoin?.... Ne vous fâchez

pas de ce que je vous dis là : on a toujours besoin de son pauvre argent. Dans quelques jours je tâcherai de vous donner au moins un petit à-compte.

— Ma foi! se dit le docteur lorsqu'il fut seul, au diable les recherches! j'en ai assez! De quelque part que cette fortune me vienne, profitons-en sans scrupule, puisqu'on m'y invite.

Et il se laissa aller tout entier aux transports si doux de la possession, transports si nouveaux pour lui. Il se décida à accepter sans arrière-pensée ce bienfait d'une main inconnue. Bien qu'il fût modeste, il ne pouvait ne pas redire qu'après tout cette fortune eût pu tomber moins bien en d'autres mains qu'en les siennes, se promettant de la ménager discrètement et de la considérer comme un dépôt, espérant bien d'ailleurs être en mesure au jour de la restitution. Il allait poursuivre ses travaux, sans être arrêté désormais par les besoins du jour, les préoccupations du lendemain. Il se mit gaiement en campagne pour chercher un logement en rapport avec sa nouvelle position.

Au bout de quelques jours, il fut installé dans un petit appartement, convenablement meublé. Sa biblio-

thèque s'était enrichie : ce fut en cela seulement qu'il se permit quelques folies. Le tailleur, le chapelier avaient déjà livré leurs modestes commandes. Le jeune docteur était radieux. Il ne quitta pas le quartier qui l'avait vu si pauvre : sa nouvelle tenue était trop simple pour que personne y trouvât sujet à commentaires.

Quand il eut fait enlever ses anciens meubles, témoins de tant de souffrances, et qu'il se trouva seul dans la mansarde vide, il lui donna avec attendrissement un dernier adieu et fit en lui-même le religieux serment de payer sa dette de reconnaissance à son mystérieux protecteur en dévouant sa vie au soulagement du pauvre. — Il a tenu cette promesse.

Il alla prendre congé de la Quintin.

— Ma chère demoiselle, lui dit-il, je viens vous dire non pas adieu, mais au revoir. J'ai reçu quelque argent, mais je n'en ai pas assez pour être dispensé de me servir quelque temps encore moi-même. Dès que ma position sera améliorée, si vous êtes dans les mêmes dispositions, je n'oublierai jamais que vous avez été ma première cliente, et nous nous entendrons fort bien ensemble, je n'en doute pas.

La Comtesse se confondit en salutations et en remercîments anticipés.

III

A partir de ce jour, tout alla de mieux en mieux pour le jeune docteur. Les biens comme les maux sont frères. Ainsi qu'il arrive généralement, la première difficulté vaincue, tout lui réussit à souhait. Il ne s'agit que de sortir de l'ornière : c'est le premier tour de roue qui coûte le plus. Peu à peu, il se constitua un petit noyau de clientèle qui s'augmentait nécessairement chaque jour. Il en était venu à ces commencements du succès qui sont si doux à celui qui les a laborieusement préparés. Déjà son nom se répandait. Il avait laissé dans son ancienne maison une réputation de jeune homme sérieux et travailleur. La guérison de la Quintin lui avait valu d'autres malades à traiter. Disons en passant que mademoiselle Quintin était venue elle-même, en grande tenue, lui faire une visite de remercîment pour les soins qu'il lui avait donnés.

Il y avait quelques mois à peine qu'il avait quitté la rue du Cloître-Saint-Méry, et dans ce quartier indigent,

tout en n'exigeant rien d'aucun client, il était parvenu déjà à pouvoir subsister uniquement de son état. Il est juste de dire qu'il avait aussi quelques malades dans des quartiers éloignés.

Comme la plupart des médecins, il avait partagé ses journées, donnant le matin à ses courses, et dans l'après-midi attendant chez lui les visiteurs.

Il rentrait un jour un peu avant son heure habituelle, lorsque dans une rue qu'il traversait, la rue Neuve-des-Petits-Champs, il aperçut un rassemblement nombreux.

Le docteur s'avança. Peut-être un accident venait-il d'avoir lieu, et son ministère pouvait être utile. Mais en pénétrant à travers la foule, il n'aperçut rien que des gens qui causaient par groupes. Cette assemblée avait néanmoins un caractère singulier. Ces gens appartenaient pour la plupart aux classes inférieures, comme il était facile de le reconnaître à leurs costumes, à leurs gestes, à leurs attitudes. Les femmes formaient la majorité : hommes et femmes étaient généralement d'âges assez mûrs et de physionomies hétéroclites. Il se trouvait là bon nombre de ces types illustrés par Pigal et les autres caricaturistes de la Restauration. Une cer-

taine agitation régnait dans cette foule ; des hommes allaient d'un groupe à l'autre échangeant au passage quelques paroles. Tous paraissaient être dans l'attente d'un événement prévu et annoncé.

Le docteur, qui ne se faisait pas de loisir, allait s'éloigner, lorsqu'il se fit un grand mouvement autour de lui. Il se sentit entraîné, poussé dans un étroit couloir où tout le monde s'était précipité. Il eût été difficile, en ce moment, pour ne pas dire impossible, de rétrograder. Le docteur se laissa aller au courant et arriva assez péniblement dans une cour peu spacieuse, déjà remplie par ceux qui s'y étaient précipités les premiers.

L'un des côtés de cette cour présentait un fronton servant de couronnement à une grande porte de style grec. Le tympan du fronton renfermait un encadrement, vide pour le moment, sur lequel se portaient presque tous les regards. Le docteur, moitié poussé, moitié porté, dépassa cette porte et se trouva dans une vaste salle remplie d'une foule plus compacte encore que dans la cour. Autour de lui, se croisaient des conversations étranges avec des mots inconnus :

— 45 ! disait une espèce de bonne d'enfants à un

homme qui portait la livrée de velours de commissionnaire. — Belle besogne! auprès du 77 qui compte 118 tirages de vieillesse.

— ... Vous comprenez, disait un vieux homme à un personnage qui se mouchait à grand bruit, vous comprenez que ma martingale se trouvait dérangée. Alors qu'est-ce que je fis? je pris.....

Et puis, à côté :

— ... Je vous dis que c'était une magnifique *série*....

— Oui, mais les *intermittences?*

— ..... Lyon arrive avant Strasbourg...

— ..... Figurez-vous, monsieur, qu'ils attachaient des numéros au cou des pigeons pour arriver avant la malle...

Au milieu de tout ce bruit, il ne manquait pas de se trouver quelques filous épiant l'occasion de voir l'heure à la montre de leur prochain, si le prochain avait une montre.

Un grand mouvement de fluctuation se fit bientôt dans la salle. Deux domestiques en livrée parurent et furent accueillis par des acclamations. Ils ouvrirent une grande porte qui masquait une espèce de théâtre.

A chaque côté de l'estrade étaient placées deux roues

de dimensions considérables et vitrées. A chaque côté de ces deux roues étaient un homme et un enfant; l'homme en habit noir, à tournure d'huissier appariteur; l'enfant vêtu d'une tunique bleue, avec une large ceinture rouge, les yeux bandés et les cheveux frisés : frisure, bandeau et costume avaient les allures allégoriques et mythologiques de l'époque.

Entre les deux roues apparaissait le maire ceint de son écharpe blanche, et quelques personnages en grande tenue.

— Si je perds ici une heure de mon temps, dit le docteur pour se consoler, je pourrai dire au moins que j'ai vu tirer la loterie.

L'enfant placé à droite prit un à un les quatre-vingt-dix numéros déposés dans la roue. Il se fit un grand silence. Chaque numéro était déplié par l'enfant, annoncé à haute voix par l'homme en habit noir, et déposé par l'autre enfant dans l'autre roue, après avoir été roulé dans un étui de carton.

L'appel préliminaire de ces quatre-vingt-dix numéros durait depuis longtemps. Le docteur, qui commençait à s'impatienter, examinait les physionomies qui se trouvaient autour de lui, lorsqu'en portant ses yeux sur l'estrade, il aperçut derrière le maire et ses adjoints,

parmi quelques personnes privilégiées, un visage qu'il fut bien surpris de trouver là.

C'était tout simplement mademoiselle Quintin, gravement assise au milieu des oracles du sort, coiffée d'un vieux chapeau violet de forme bizarre, tout pleurard et tout dégonflé, tenant de ses deux mains sur ses genoux son sac. Tels, ou à peu de chose près, les vieux sphinx des hiéroglyphes. Elle se penchait de temps en temps vers un personnage à cheveux gris et d'encolure assez commune, qui paraissait lui tenir lieu de chevalier servant.

Le docteur n'eut pas le temps de s'étonner. Le silence devint tout d'un coup général et absolu. Le tirage commençait.

L'enfant placé à gauche plongea sa main dans la roue que l'homme noir venait de tourner plusieurs fois avec rapidité. Il en tira un numéro qui fut déplié et crié à haute voix. Tous les regards étaient fixés sur un seul point, tous les cous tendus. Le numéro crié fut répété au même instant et comme par magie à l'autre extrémité de la salle. Il en fut de même pour les numéros suivants. A chaque numéro proclamé, il se faisait dans la foule un murmure, un bruissement où l'on distin-

guait deux parties comme dans un chœur d'opéra ; celle de l'espoir déçu, dans le genre chromatique, et celle de l'espoir réalisé, sur un mode vif et brillant. Au cinquième numéro, un cri surhumain partit d'un des coins de la salle, et l'on vit bondir en l'air, au-dessus des autres têtes, un homme qui hurlait, riant et pleurant à la fois.

Cet homme venait de gagner le quine, une fortune, quelque minime que fût sa mise. Seulement il y avait un malheur : c'est qu'il venait au même instant d'être frappé de folie. On l'emporta.

La foule s'écoula. Toutes les physionomies, tout à l'heure animées par l'espoir, étaient abattues et mornes. Il ne manquait certes pas là de gens qui avaient risqué et perdu leur pain de la journée.

Le docteur s'éloigna profondément attristé par tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, et se rappelant le mot de Roscommon :

« *There should be no endeavour where is no reasonable hope.* »

(Il ne devrait pas y avoir d'efforts là où il n'y a pas d'espoir raisonnable.)

Il réfléchissait à tout cela en hâtant le pas. Sa pensée

vint à se reporter sur la Quintin. Qu'est-ce que la Quintin venait faire là? elle jouait donc à la loterie, elle aussi? — Et sur cette donnée, il revint insensiblement à cette idée à laquelle il avait autrefois si difficilement renoncé, que c'était à la Quintin qu'il devait sa fortune. De cette façon, en effet, tout pouvait s'expliquer. La Quintin avait fait quelque gain énorme; elle avait voulu récompenser les soins et le généreux dévouement de son médecin. Il se rappelait avec émotion l'exclamation de la Quintin sur la pauvreté de sa mansarde, la nuit où il l'avait transportée et secourue chez lui. Si la vieille fille n'avait pas changé sa misérable façon de vivre, c'est qu'elle tenait à d'indéracinables habitudes d'avarice.

Le docteur était vivement agité par toutes ces réflexions. En même temps qu'il se sentait pénétré d'un sentiment de profonde gratitude pour *la Comtesse*, il était heureux de se dire que l'heure attendue par lui de la restitution était venue. S'il ne se trompait pas cette fois, l'accomplissement de ce devoir n'aurait même pas pour lui le mérite d'un sacrifice, et il le regrettait presque, car il pouvait facilement aujourd'hui y satisfaire. Grâce aux éléments fournis par la Quintin, sa position était assurée.

Il résolut aussitôt d'aller le soir même, après sa con-

sultation, remercier son ancienne malade, se promettant bien de tout faire avec une invincible adresse pour obtenir d'elle qu'elle vécût d'une manière plus convenable et qu'elle s'inquiétât un peu plus des soins dus à son âge.

Les visiteurs furent plus nombreux ce jour-là que de coutume. Le docteur, après avoir examiné le dernier, se disposait à se rendre à la rue du Cloître-Saint-Merri, lorsqu'un homme d'une soixantaine d'années se présenta dans son cabinet. La nuit commençait à tomber ; la lampe n'était pas allumée encore. Le docteur allait appeler :

— Ne dérangez personne, lui dit le personnage qui venait d'entrer. Je viens simplement vous prier de venir voir mademoiselle Quintin...

— Que lui est-il donc arrivé ?... — J'allais chez elle.

Le messager donna quelques détails tellement alarmants que le docteur le fit monter avec lui dans un cabriolet pour arriver plus tôt. *La Comtesse* avait été prise en rentrant de douleurs violentes dans la tête, douleurs auxquelles avaient succédé des vertiges...

Le médecin grimpa l'escalier quatre à quatre, laissant derrière lui le vieillard, que son âge empêchait d'aller aussi vite.

Il était trop tard. Lorsque le docteur entra, la Quintin était morte et froide déjà, étendue sur son lit, telle que son messager l'avait laissée, l'œil à demi fermé, les muscles de la face relâchés. La bouche était ouverte, — exposant son néant.

Le docteur s'était assis, le front caché dans ses mains.

— J'aurais dû laisser quelqu'un auprès d'elle, dit le vieillard en se lamentant.

Le docteur releva la tête :

— Cela n'eût pas servi à grand'chose, dit-il. Il eût fallu un miracle pour la sauver cette fois.

Il regardait, silencieux, la figure pâle de Quintin.

— Monsieur, lui dit le vieillard, il n'était guère possible, avec le caractère de mademoiselle Quintin, d'avoir avec elle des relations autres que le commerce indifférent du monde. Pourtant, mademoiselle Quintin avait pour moi, j'ose le dire, de la considération, et j'avais quelque raison d'espérer qu'elle se déterminerait à m'épouser. Elle me disait encore dernièrement, quand je la pressai à ce sujet, avec tout le respect, s'entend, qu'elle méritait à bon droit : — « Un autre jour nous causerons de cela. » J'avais de l'attachement pour elle,

je le dis encore aujourd'hui qu'elle ne m'entend plus, et j'ai avec cela, heureurement, un caractère patient et facile. En joignant mes petites économies aux siennes, j'aurais pu me reposer, car le moment en est bien venu pour moi; nous nous serions soutenus l'un l'autre, et nous aurions été heureux. Je perds beaucoup à cette mort, monsieur !

Le docteur considérait ce singulier vieillard qui déplorait la perte d'un bien dont si peu de gens eussent fait cas. Il crut le reconnaître pour l'homme qui tenait compagnie à mademoiselle Quintin, sur l'estrade, derrière le maire.

— N'accompagniez-vous pas, monsieur, aujourd'hui, mademoiselle Quintin? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, j'ai obtenu pour elle la permission d'assister au tirage de la loterie dans l'enceinte réservée. Elle s'en faisait depuis longtemps une fête. J'ai l'honneur d'être écrivain public-rédacteur, attaché pour la copie des listes à l'administration de la loterie. Lorsque je suis parti d'ici ce matin avec cette pauvre demoiselle, j'étais loin de penser que ce soir...

— Pardonnez ce que ma question peut avoir d'indiscret et veuillez l'attribuer à un motif sérieux : — Mademoiselle Quintin jouait-elle à la loterie?

L'écrivain public hésita avant de répondre. Il regardait le docteur.

— Oui, monsieur, dit-il enfin; mademoiselle Quintin tentait parfois les caprices du sort.

— Et pourriez-vous m'apprendre, continua le docteur, dont le cœur battait plus vite, si elle n'a pas gagné, il y a un an environ, une somme assez forte?...

Le vieillard répondit après un long silence :

— Non, monsieur. Mademoiselle Quintin n'a jamais gagné à la loterie.

— Ce n'était pas elle!... murmura le docteur.

Il se leva pour sortir. Mais il s'arrêta : il ne pouvait quitter cette chambre. Il lui semblait laisser derrière lui quelque chose.

— Savez-vous, dit-il, si mademoiselle Quintin a des parents qui puissent s'occuper des dernières démarches...

— Je me chargerai de ce pénible devoir, dit l'écrivain public; car j'ai tout lieu de croire que mademoiselle Quintin ne laisse personne derrière elle. Il y a bien longtemps que je connais toutes ses affaires, car (faut-il l'avouer?) son éducation avait été un peu négligée et elle avait besoin de quelqu'un pour sa rente et toutes ses petites affaires. Elle avait bien voulu m'honorer de

sa confiance. Je n'ai jamais eu grande correspondance à rédiger pour elle.

Le vieillard s'arrêta.

Le docteur n'avait pu s'empêcher de remarquer l'élocution particulière et un peu pompeuse du vieil écrivain public. Ses dernières paroles le frappèrent et formulèrent, pour ainsi dire en lui, un vague rapprochement...

Il prit tout à coup le vieillard par la main, le fit asseoir devant lui, et fixant son regard sur le sien :

— Monsieur, dit-il poussé par une force inexplicable, vous m'avez trompé tout à l'heure.

Et tirant de sa poche un papier qu'il lui présenta :

— C'est vous qui avez écrit ceci?

L'écrivain public rougit.

— C'est le premier mensonge que j'ai fait de ma vie, et je l'ai fait pour tenir sur la tombe de mademoiselle Quintin une promesse jurée.

— Je ne m'étais pas trompé ! dit le docteur en s'approchant du lit de la morte.

— Si j'ai mal fait, monsieur, que le bon Dieu me juge. — Mademoiselle Quintin m'avait fait jurer de ne

jamais révéler ce secret. Lorsqu'elle vous fit parvenir par mon ministère la plus grande partie du terne qu'elle eut le bonheur de faire sortir, elle voulut que vous ignorassiez, comme tout le monde, que c'était à vous qu'elle devait ce gain étonnant. Dans ses idées, se disant qu'il faut pour ces jeux du sort agir uniquement d'inspiration, elle craignait sans doute que la sortie réitérée du même terne ne fût influencée, empêchée par la connaissance que vous auriez de ce quelle faisait. — Elle avait peut-être bien raison, hasarda le bonhomme. — Car vous pensez bien qu'elle comptait *placer* de nouveau sur ce terne. Elle ne s'était réservé ces trois mille francs, qui complétaient, avec ce que vous avez reçu, la somme de son premier gain que pour *nourrir* encore les mêmes numéros jusqu'à ce qu'ils sortissent de nouveau, et je vous le jure, je jure devant elle, monsieur, qu'elle vous aurait fait fidèlement parvenir votre part des bénéfices sur lesquels elle comptait.

Il s'interrompit pour aller prendre derrière un petit miroir, appendu au-dessus de la cheminée, un papier gras et froissé.

— Au reste, monsieur, continua-t-il, voici les papiers qui certifient la mise de la première *sortie*. — Voici le certificat du bureau central constatant que mademoi-

selle Barbe Quintin a touché 18,000 francs pour produit d'un terne sec, sorti le 15 novembre 1826, sur la mise de trois francs. C'était un petit écu, que j'ai porté moi-même, je me le rappelle. — Dieu est témoin qu'elle a employé les trois mille livres restant, sauf l'écu qu'elle avait avancé en votre nom, uniquement à nourrir ce terne, et qu'elle fût morte de faim à côté de cet argent !

Il y avait dans toutes ces révélations un point important que le vieillard omettait. Il s'en aperçut.

— Voyez les numéros, monsieur, s'il vous plaît, reprit-il. — 60 — 30 — 8. — Voici maintenant la prescription que vous lui avez ordonnée, laquelle prescription porte, en effet, pour quantités des divers remèdes, les trois numéros révélés. — Ceci est à vous, monsieur, et vous seul avez le droit d'en disposer.

Le docteur prit machinalement les papiers que l'écrivain mettait dans sa main. A peine s'expliquait-il encore les résultats d'un aussi étrange coup du hasard. — Il n'en pouvait douter cependant : c'était bien lui, c'était bien son ordonnance qui avait été la cause du gain de la Quintin. Les trois bien heureux numéros se détachaient — identiques — sur l'ordonnance et sur le récépissé de la loterie. Le docteur se leva, abasourdi par tout ce qu'il venait d'entendre, et pria l'écrivain de ve-

nir le voir le lendemain sans faute. Il avait besoin de réfléchir avant de prendre une décision sur l'emploi des fonds de feu Quintin. — Il fut en outre convenu que le vieillard se chargerait pour le moment des démarches de l'inhumation.

Lorsqu'il arriva le lendemain chez le docteur à l'heure convenue, celui-ci lui dit :

— Vous avez été l'ami, monsieur, de celle qui m'a fait (peu importent les motifs qui l'ont guidée), qui m'a fait ce que je suis et ce que je pourrai devenir. Vous me permettrez donc d'agir en son nom en cette circonstance.

Le vieillard salua.

— Voici les quinze mille francs que vous m'avez fait parvenir d'après ses instructions. Je n'ai jamais considéré cet argent que comme un prêt. Il a fructifié entre mes mains, et cette restitution n'embarrasse aujourd'hui en aucune façon mes affaires. — Cet argent vous appartient, monsieur, à vous que mademoiselle Quintin honorait de son amitié et de sa confiance; à vous qui avez été pour quelque chose aussi dans l'heureux changement survenu dans ma position. Avec cette somme je pense que vous pouvez réaliser le désir que vous formiez de prendre votre modeste retraite. Dans tous les cas, je serai toujours heureux de me mettre à

la disposition d'un honnête homme tel que vous. — Prenez ces billets, monsieur.

Le vieil ami de *la Comtesse*, ému, incertain, voulait refuser.

—Vous m'avez promis tout à l'heure de m'obéir, lui dit le docteur, à moi qui vous parle en *son* nom. Elle n'avait plus de parents : à qui cet argent reviendra-t-il, si vous refusez? — Vous m'offenseriez en me remerciant : c'est un devoir que j'accomplis, je vous le répète. — Vous me permettrez seulement, ajouta le docteur, qui craignait quelque faiblesse du vieillard, vous me permettrez de vous demander la promesse de ne pas donner à cet argent un placement... incertain, et surtout de ne pas tenter le sort sur les numéros 8, 30 et 60?

— Oh! monsieur! répondit le vieillard un peu blessé dans ses délicatesses de joueur, ces numéros sont votre propriété!

— Vous me permettrez alors de la conserver exclusive. — Il est entendu aussi, ajouta-t-il en terminant, que vous me laisserez seul acquitter les frais des services, convoi et enterrement de mademoiselle Barbe Quintin.

—Pauvre *Comtesse!* dit le vieil écrivain public en essuyant ses yeux.

L'APPAREIL DE FRACTURE.

Il faut bien le dire, et commencer par là :

J.-Nicolas M...., le grand médecin que vous savez, avait si fort déjeuné ce matin-là, que le soir il était gris.

N'allez pas cependant, là-dessus, le juger avec trop de sévérité. — M.... avait passé ce même matin son quatrième examen, toutes boules blanches ; il ne lui restait plus qu'un pas à faire pour être docteur, et, dans une semblable occurrence, on peut être excusable d'inviter trois ou quatre amis à un banquet d'alleluia, et de ne pas vouloir, en qualité d'amphitryon, rester en arrière d'appétit et de gaieté.

Notez aussi que pareille chose lui arrivait rarement ;

car Nicolas M.... menait bien l'existence la plus sobre et la plus sévère qui fût au monde. Trois mots suffiront pour nous faire comprendre et croire : — M.... était élève interne à l'Hôtel-Dieu.

Vous vous les rappelez, ô vous qui avez passé par ces choses! — ô vous par qui ces choses ont passé! — vous vous rappelez les tristes repas des élèves des hôpitaux : — le bouillon dans lequel notre spirituel Ricord plantait un jour un bâton charitable, parce que, disait-il, il faut aider un aveugle ; — le bouilli filandreux conduisant inexorablement la marche de chaque jour ; — les haricots qui s'écorchaient si difficilement sous la fourchette, alternés par les lentilles que les pucerons déflorèrent; — puis, — en bouquet, — le quartier durci et æstuant de gruyère, redouté des mouches elles-mêmes.

Et les repas maigres des vendredis et vigiles : l'œuf sous toutes ses formes, — l'œuf frit, — l'œuf surnageant sur des bas-fonds d'épinards, — l'œuf à la coque, qui avait des os et des plumes, — les omelettes artificielles, cuites sans beurre. — Et la raie, l'éternelle raie, jetant aux vents ses senteurs en dépit du vinaigre. Et quel vinaigre! il aurait brûlé le bois dont il sortait.

Et au milieu de tout cela, sur la serviette vineuse et diaprée qui jouait la nappe, la demi-bouteille quoti-

dienne de chacun, passée par les mystérieuses épreuves de l'infirmier de service.

Ah! pardonnez à J.-Nicolas M.... de s'être grisé le jour de son quatrième examen!

Et maintenant que nous croyons avoir excusé l'interne M.... auprès du lecteur, que le grand médecin M.... nous excuse à son tour d'aller emprunter un de nos souvenirs à sa vie de jeune homme. — Qu'il ne nous en veuille pas plus que nous ne le méritons. D'abord, bien qu'il s'agisse pour nous de raconter une escapade bien innocente, nous nous ferions scrupule d'écrire les lettres de son nom, si célèbre aujourd'hui. Qu'il daigne reconnaître ensuite que, — de trois anecdotes que nous conservons sur lui, — nous avons laissé de côté, — en bonnes gens que nous sommes, — l'origine du surnom de *Ferox*, et l'histoire de la fameuse culotte de peau.

Donc M.... s'était mis ce jour-là dans un état singulièrement *improper*. — Ce qui fut surtout remarquable lorsqu'il rentra le soir.

Où M.... avait-il passé sa journée? Nul, pas même lui peut-être, ne l'a su. Quoi qu'il en fût, lorsqu'il revint à l'hôpital vers les quatre heures, le portier, devant le-

quel il avait le matin passé d'une démarche ferme et accentuée, le portier, qui ne s'était alors douté de rien, malgré ses yeux de portier, ne put s'empêcher, le soir, en regardant le regard allumé de M...., de sourire d'une façon significative.

Et pour le coup, le brave homme ne se trompait pas; — M...., qui était sorti gai, rentrait ivre. Il monta les marches de l'escalier les jambes raides, le ventre tendu, les épaules en arrière, la tête haute, s'avançant dans toutes les majestés de la digestion et de l'ivresse.

Cette merveilleuse dignité de mouvements ne fut que légèrement contrariée en haut de l'escalier, lorsqu'une marche remontée à l'improviste fit rudement trébucher Nicolas M.....

Il ne s'en émut pas davantage, tourna brusquement le bouton de la porte de la salle, et, sans essuyer ses pieds au paillasson, se dirigea vers une armoire dans laquelle son ami l'interne A.... déposait d'habitude son tablier de service, — duquel tablier M.... se revêtit.

Nous devons à la vérité de dire qu'il employa bien près de dix minutes à réunir derrière lui les cordons de son tablier et à constituer une boucle, — dont il ne put venir à bout que par un nœud.

La sœur de la salle l'examinait, et, voyant son teint

fort animé, moitié par l'impatience, moitié par les fumées du vin, elle lui demanda s'il n'était pas malade?

M.... entendit confusément, et, — comme il avait un peu conscience de sa position, et qu'il craignait de répondre à côté de la question, — il s'en tint à ne pas répondre et à regarder la sœur avec des yeux tout ronds.

Ce qui rendit la sœur toute honteuse.

Après quoi M.... commença gravement sa visite du soir.

Je crois avoir oublié de dire qu'un imprudent interne, A...., avait prié M.... de le remplacer ce jour-là et de faire la visite de sa salle. Cette complaisance, dans le principe, ne devait nullement déranger M... , qui n'avait pas de service. Depuis les cinq jours qui venaient de s'écouler, consacrés à son examen, M.... s'était acquitté de son ministère le matin, à jeun, très-convenablement, et il tenait accomplir sa tâche. — Ajoutons tout de suite que cette salle était de chirurgie et non de médecine, et qu'elle ne contenait, en conséquence, que des blessés ou des opérés.

Au premier lit, M.... prit le bras du malade, et, les yeux doctoralement fermés, lui toucha longuement le pouls.

Le pauvre diable le regardait avec anxiété.

—Vous avez de la fièvre ce soir, mon brave, dit résolûment M..... —Ma sœur, un bassin, s'il vous plaît.

Et il pratiqua une copieuse saignée.

— Cela vous fera du bien, dit-il en passant au second lit.

Là, encore, il trouva une forte fièvre. — Nouvelle saignée.

Au troisième lit, à peine eut-il scruté les pulsations de l'artère, qu'il secoua la tête d'un air de mécontentement et de défiance.....

Il appela la sœur et l'infirmier.

— On a donné à manger à ces malades ! dit-il. Ils ont tous une fièvre de cheval.

La sœur attesta qu'on n'avait pas dépassé l'ordonnance.

— Alors c'est vous ! dit M... à l'infirmier.

Jean se défendit d'avoir eu la moindre complaisance.

— Taisez-vous, dit sévèrement M.... ; si vous ne leur avez pas donné à manger, vous leur avez donné — *à boire !...*

Et il prononça ces derniers mots avec un tel accent de colère, que le malheureux infirmier, — bien innocent, — en fut atteré et ne sut que répondre.

Le fait est qu'il n'était en rien de la faute de Jean si M.... avait trop déjeuné le matin, et s'il se trompait le soir,—en prenant les pulsations de son propre pouls pour celles des pouls de ses malades, et en trouvant aux autres la fièvre que lui seul avait.

Ce qui ne l'empêcha pas de sermonner tout le monde.

— C'est une abomination, disait-il malgré les dénégations des malades, de la sœur et de l'infirmier, c'est une abomination d'abuser ainsi des malades qui se portaient si bien ce matin !

Et il allait toujours saignant et resaignant, trouvant la fièvre d'autant plus forte, que son mécontentement et sa colère augmentaient et activaient sa circulation.

Si bien qu'au dixième malade saigné, la sœur, ne sachant que penser de tout cela, — inquiète et craignant que M...., une fois la lancette aux doigts, ne s'arrêtât plus, prit le parti de s'éclipser et d'aller en toute hâte chercher un autre interne, auquel elle communiqua ses craintes.

Justement A.... venait de rentrer. Il venait d'apprendre les petits événements de la journée, et se repentait déjà du choix de son remplaçant.

Il accourut aussitôt.

Heureusement, aucune des saignées pratiquées ne pouvait avoir de conséquences fâcheuses ; — mais il était temps que M.... s'arrêtât.

Il reçut imperturbablement les remerciements de son confrère, qui lui proposa d'achever le service à sa place.

— Ma foi, je ne demande pas mieux, lui répondit M.... dans l'oreille, entre deux éructations, car j'ai une féroce envie de dormir.....

Dix minutes après la visite du soir terminée, A.... ouvrant la chambre de M....., le vit étendu par terre à côté de son lit, sur lequel il n'avait pu monter, et ronflant comme feu le maréchal de Saxe.

Il appela un autre interne, et ils parvinrent à déshabiller M.... et à le coucher.

— Tu m'as procuré pour demain matin un rude sermon de M. Desault, disait A.... entre ses dents; mais je le ferai bien payer à la première occasion !

Au milieu de la nuit M.... s'éveille, la tête lourde, les idées confuses, la langue épaisse, embarrassée. Sa chambre, — contre l'ordinaire, — est éclairée d'une fai-

ble lueur, et il entend à côté de son lit la respiration d'une personne endormie.

Les rideaux, qu'il a l'habitude hygiénique de ne jamais fermer, sont soigneusement tirés.

Il veut étendre son bras appesanti pour les entr'ouvrir : — une douleur assez vive l'en empêche ; son bras est enveloppé d'une bande de toile...

— Que veux dire ceci ? se demande M....., — que lui est-il arrivé ? on l'a donc saigné ?...

Les rideaux s'entr'ouvrent tout à coup, et une figure mal éveillée se penche sur la sienne.

— Qu'est-ce que tu fais là, Jean ? demanda M.... — Et quelle heure est-il ?

Jean répond qu'il est trois heures du matin, qu'il a été chargé de passer la nuit auprès de M.....

Et en lui offrant une tasse de tisane, il lui demande, — comment il se trouve ?

— Est-ce que j'ai été... est-ce que je suis malade ? dit M..... avec anxiété.

— Il faut espérer que ça ira mieux, monsieur, répond l'infirmier, avec du repos et des soins... Au reste, vous savez mieux que moi ce qu'il faut dans ces cas-là.

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que j'ai donc ? s'écrie

M.... avec impatience et en voulant se mettre sur son séant.

Mais sa jambe droite est immobile et engourdie. Il y porte sa main et demeure la bouche ouverte, le regard désolé...

Un appareil de fracture entoure sa jambe... sa jambe est cassée!...

M.... tombe dans un grand accablement à cette fatale découverte. Il se désespérait, malgré les philosophiques consolations que Jean essayait de lui faire goûter.

— Eh! laisse-moi tranquille, imbécile! lui dit M...., et réponds-moi! — Comment cela m'est-il arrivé? Je suis donc tombé?

— Ma foi! monsieur, je n'étais pas là et je ne saurais rien vous dire. On m'a appelé à huit heures, aussitôt après l'accident. Vous étiez étendu sur le lit. M. A.... et M. J..... vous ont mis l'appareil, et m'ont recommandé de ne pas vous quitter un instant.

— Va tout de suite chercher J..... et A...... Il faut que je sache...

— M. J..... n'est pas de service, et il n'a pas couché cette nuit à l'hôpital. M. A.... est sorti à neuf heures. Si vous voulez, je vais éveiller...

— N'éveille personne, j'attendrai.

Et M.... resta livré à ses amères réflexions.

L'accident qui lui était arrivé pouvait avoir les suites les plus graves. M.... tenait à ses os plus que tout autre. Peut-être partageait-il encore cette petite superstition commune à plusieurs médecins, qui croient peut-être que le mal s'acharne plus particulièrement dans l'occasion sur eux, dont l'état est d'être ennemis du mal. Si, comme M.... n'en pouvait douter d'après la nature de l'appareil apposé, il s'agissait d'une fracture, le moindre inconvénient qui pût en résulter était de lui faire garder une quarantaine de jours la position horizontale, et M.... était homme à exagérer encore les précautions dans un cas personnel. — Il pensait avec désespoir que la veille il avait arrêté pour la semaine suivante son départ en vacances, grâce à un congé qu'il avait obtenu à grand'peine. Il se disait qu'il ne pourrait apprendre lui-même ses succès à sa famille, qu'il allait plonger dans l'inquiétude, — et tout cela pour un événement qu'il rougirait de raconter. — Si encore cette jambe avait été cassée en courant après la croix d'honneur, — ou tout simplement même par un accident naturel!... mais non. — Et puis quel était le degré de gravité de cette blessure

qu'il ne lui était pas permis d'interroger? Était-ce une fracture simple — ou compliquée?...

Le matin lui parut bien long à venir.

Lorsqu'au petit jour, la porte de sa chambre s'ouvrit et qu'il vit paraître ses amis, — malgré l'effort qu'il fit sur lui-même, sa physionomie prit l'expression de la plus vive anxiété.

— Eh bien! lui dit A...., comment vas-tu, mon pauvre ami?

— Pas trop bien, répondit M.... affaibli par la saignée et dévoré par la fièvre de l'inquiétude.

Et il demanda des renseignements sur son état.

On lui apprit qu'il avait une fracture oblique près du col du fémur, fracture de la plus dangereuse espèce; que M. Desault avec le père L.... étaient venus le voir, et qu'ils avaient été satisfaits des premiers soins donnés. « L'appareil est parfait; il n'y a rien à changer jusqu'à nouvel ordre, » avait dit le père L.... en s'en allant.

A ces fâcheuses nouvelles, M.... s'évanouit...

Lorsqu'il revint à lui, il resta plongé dans un morne abattement. Mieux que personne, il pouvait comprendre la gravité de sa blessure, qu'il devait à son intempé-

rance, et en apprécier les suites. Dès ce moment le rire disparut de ses lèvres. M.... se laissa aller à un accablement dont ses camarades ne purent venir à bout de le tirer. Son désespoir était complet. — Il ne trouvait quelque distraction à ses chagrins qu'en disposant — avec une sollicitude toute particulière — ces minutieuses précautions dont les médecins gardent à peu près pour leur usage particulier le secret, — les remèdes et médicaments nécessaires à son état.

Ses amis se succédaient dans sa chambre, et venaient rappeler son courage abattu.

Au bout de huit jours passés par M.... dans une immobilité parfaite, — ses amis A.... et J...., entrant un matin dans sa chambre, lui annoncèrent qu'un élève de la maison, dont l'internat était terminé, et qui venait d'être reçu docteur, les avait invités à dîner.

— Nous regrettons bien que tu ne puisses pas être des nôtres, lui dit A....; mais nous viendrons tous te voir ce soir.

M.... soupira. — C'était bien moins un bon dîner qu'il regrettait, — quoiqu'il sût que le nouveau docteur ferait bien les choses, — que son départ fixé pour ce soir là-même et sa place retenue dix jours auparavant,

par une précaution nécessaire au temps des vacances.

Il parvint à s'endormir, après avoir lutté contre ses pensées...

Tout à coup il est réveillé en sursaut. La porte s'est ouverte avec fracas... ses deux chaises et sa table sont renversées..... et une dizaine d'élèves se précipitent dans sa chambre, J..... et A.... à leur tête, bouteilles et verres en main, chancelant, vociférant... Ils s'élancent vers M...., qui commence à s'inquiéter, et font voler en l'air ses couvertures...

M...., voyant qu'il a affaire à des gens qui sortent d'un repas de corps, tâche de s'en débarrasser par la douceur et en se plaignant de souffrir beaucoup.

— Eh bien! comment vas-tu? lui crie J..... dans les oreilles.

A.... s'est déjà emparé de son bras, et scrute les pulsations du pouls.

— De la fièvre? dit-il. — J....., une bande à saignée, un bassin, vite!

Et il tire de son gousset une lancette que ses mains tremblantes ne pouvaient pas ouvrir.

— Que me veux-tu? dit M.... dans la plus vive agitation.

— Deux palettes seulement, répond A..... Si ça ne te fait pas de mal, ça ne peut pas te faire de bien... C'est-à-dire, non! si... enfin, c'est égal!

— Vous ne me saignerez pas! s'écrie M.... avec énergie; vous ne me saignerez pas! vous êtes ivres!... — Peut-on se mêler de saigner un malade, ajoute-t-il indigné, quand on est dans un pareil état?... Laissez-moi! laissez-moi! ou je crie...

— Ah! tu ne veux pas être saigné! dit A.....

— Tu repousses la Faculté! dit J.....

— Ah! nous sommes ivres!...

— Ah! tu veux crier!...

Et J....., d'un seul bond, s'élance sur lui; M.... pousse un cri de terreur.....

Au même instant A.... le prend par un bras, le jette en bas du lit, et toute la bande se précipite sur lui dans une lutte générale et acharnée.

M..... jette des cris affreux... Il sent sa jambe en vingt morceaux... il se débat, pâle comme la mort, pour échapper à ces furieux...

— Encore! encore! s'écrie A.... tout essoufflé, au milieu des coups d'oreillers et de traversin.

Et il arrache frénétiquement l'appareil de la fracture.

— Veux-tu donc me tuer? dit M.... d'une voix étranglée par la peur.

— Allons donc ! répond J....., est-ce que tu es malade ? tu n'as jamais eu plus de fracture que moi, mon cher. Vois plutôt. — C'était une simple plaisanterie...

— Que tu trouveras un peu forte, peut-être, dit J..... à son tour; mais je suis persuadé que mes malades que tu as saignés ne seront pas de ton avis.

M.... doutait encore. Il considérait dans une sorte de stupeur et examinait avec la plus vive attention sa cuisse mise à nu...

Quand il se fut bien assuré que tout était normal, ses joues reprirent leurs couleurs, et il respira largement. Il était trop heureux pour en vouloir à personne, — et il regarda ses amis en souriant.

L'un d'eux lui tendit un verre plein.

— Non pas, s'il vous plaît, dit M.... en le repoussant.—Pour aujourd'hui, du moins, ajouta-t-il en riant.

Et comme il recueillait avec un certain soin les pièces de son appareil :

— Qu'est-ce que tu veux donc faire de cela ? lui demanda J.....

— Je veux, répondit M...., le conserver toute ma vie dans ma salle à manger.

— Quand tu en auras une, reprit A.....

Le docteur M...., depuis longtemps, a sa salle à manger : mais nous devons dire qu'on n'y voit pas le moindre appareil de fracture.

Probablement pour ne pas effrayer l'estomac et les jambes de ses convives.

GRANDS ET PETITS REMORDS.

Il faisait très-chaud. La côte était presque à pic, sablonneuse, cuite au soleil. — Pas même un brin de genêt aux gousses jaunes sur le bord du chemin. — Au loin, çà et là, sur la montagne galeuse, quelques maigres touffes de bruyère.

Un petit âne, tout calleux, sec à prendre feu sous le bâton, hissait péniblement un tonneau.

Une vieille, ployée en deux par la fatigue et par l'âge, tirait sur la bride pour avoir sa part du fardeau.

— Hi ! criait-elle, et le roussin tendait les jarrets.

Les deux roues mal graissées grinçaient, et au-dessus, le tonneau, cahin-caha, chancelait comme ivre.

Nous gravissions, Paul et moi, la côte derrière l'équipage depuis plus d'une demi-heure, depuis la *Fontaine-des-Prêtres*, haletants, lui comme moi, et muets de fatigue et de chaleur. Nos petites jambes nous soutenaient à peine.

Tout à coup je me mis à rire à une fantaisie qui me traversait la cervelle.

— Paul, lui dis-je tout bas, si nous lâchions le robinet ?

Paul me regarda de son œil éveillé. — Paul n'était plus las.

Il rejeta résolûment en arrière ses cheveux blonds, courut à pas de loup jusque derrière le tonneau, et mit la main sur le bouchon qui servait de bonde.

A ce moment, il se retournait pour me regarder : je lui fis un signe... — L'eau jaillit en colonne de cristal sur la poussière du chemin...

Paul était déjà près de moi ; le pied levé pour la fuite, nous regardions la vieille. Mais elle ne se détourna pas. Elle était sourde...

Un fou rire nous prit, et, d'accord sans nous consulter, nous continuâmes à marcher derrière la vieille et son tonneau *pour voir*... — Seulement nous nous tenions à distance prudente.

L'eau coulait toujours.

Peu à peu, le pas du petit âne devint plus assuré, moins lent. Le tonneau, moins lourd, dansait gaiement au moindre accident du chemin, entre les roues allégées qui ne geignaient plus. — Arriva enfin le moment où, au lieu que la vieille conduisît l'âne, ce fut l'âne qui traîna la vieille : le chemin avait bu tout ce que le tonneau avait pu verser. — C'était la péripétie.

La vieille s'aperçut qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Alors elle s'arrêta, laissant avancer l'âne, pour voir ce dont il s'agissait. — Nous nous étions arrêtés aussi.

— Sauvons-nous ! me dit Paul.

— Bah ! répondis-je.

— Hue-oh ! cria la vieille pour que l'âne ne bougeât plus. — Elle venait de voir le trou béant qui bavait encore quelques gouttes.

Ce fut alors qu'elle se retourna et nous aperçut.

Nous ne l'avions encore vue que de dos, avec sa jupe

en cotonnade rayée, le fichu à fleurs de faïence et le mouchoir rouge sur sa tête courbée.

Elle nous observa un instant; sa figure morne et hâlée ne témoignait ni indignation ni surprise. On eût dit ces têtes bronzées qui dorment depuis des siècles sous les bandelettes, sous les tombeaux égyptiens.

Sans prononcer une parole, elle fit péniblement tourner bride au petit âne, et redescendit, du même pas lent et égal, à la fontaine.

Quand elle passa devant nous, elle ne parut même pas nous voir.

Nous nous regardâmes honteux.

Lorsque je rappelai l'année dernière cette aventure à Paul, qui est aujourd'hui substitut du procureur impérial, il l'avait tout à fait oubliée, et je ne pus l'en faire ressouvenir.

Dirai-je que je lui en voulus un peu?

C'est déjà quelque chose que d'avoir un remords, et n'en a pas qui veut. Eh! à qui de nous n'est-il pas arrivé de mal faire, de froisser en passant, parfois pour le plus éphémère plaisir, quelque intérêt sérieux peut-être, ou quelque sentiment digne et profond?

Puisque la perfection nous a été enviée, puisque nous avons tous fait la faute, — gardons-nous au moins cette amère douceur du repentir. Consolons-nous en lui, — sans en abuser.

Oui, le remords est une bonne chose et salutaire.

Aussi sus-je bon gré à mon ami Santaglio de l'émotion qu'il manifesta plus d'une fois en me contant l'anecdote suivante que je vais vous raconter après lui.

Mon ami était Portugais, ainsi que son nom vous l'a dû faire supposer, — Portugais de Rio-Janiero. Selon l'usage des familles riches des colonies, qui envoient leurs enfants dans quelque métropole, Santaglio était venu dès son jeune âge à Paris pour faire ses classes au collége Henri IV.

Ses classes terminées, après un voyage d'une année consacré à reprendre pied dans sa famille, il était revenu en France dans le but de profiter, officiellement du moins, de l'enseignement des hautes facultés. C'était du droit qu'il s'agissait, étude toute facile et négative, pour peu qu'on le désire, et la plus susceptible, à coup sûr, d'être cultivée officiellement.

Santaglio avait élu domicile dans une maison classique du quartier Latin, véritable niche où chaque fenêtre représente un appartement séparé, où chaque cellule recèle à l'état de nymphe un docteur en médecine ou en droit.

Au milieu de cette bonne jeunesse insouciante, amante du plaisir, un peu criarde, un peu vantarde, bien illettrée,— pépinière toujours verte qui replante à mesure la société d'avocats, de médecins, de généraux, de députés, de pairs de France et, misère! de garçons de bureaux, — *la facilité* de Santaglio, sa générosité, sa distinction innée à tous ses nationaux, ne pouvaient manquer de faire rechercher son amitié.

A la vérité, Santaglio n'était pas homme à courir après les liaisons, loin de là; mais, soit bonté, soit faiblesse, malgré une certaine raideur de son caractère, il avait pour règle habituelle de n'en répudier aucune, pour peu qu'elle fût convenable par quelque endroit.

Peut-être et probablement éprouvait-il quelque satisfaction chère à dominer, à conduire la petite foule qui se pressait autour de lui, très-heureuse de l'accepter tel qu'il était.

Il eut donc bientôt pour ami tout ce qui descendait et montait l'escalier de son hôtel. Sa chambre, toujours

ouverte, devint le rendez-vous général, l'endroit où se complotaient les parties.

Et Santaglio trouva ainsi le moyen de dépenser en gaie compagnie la pension, opulente dans un quartier d'étudiant, qu'il touchait chez son banquier.

En face de l'hôtel qu'il habitait, se trouvait une maison non moins peuplée, mais aussi différente par sa physionomie que par celle de ses habitants.

C'était une grande maisonnette, à façade irrégulière, terminée par un toit pointu comme le faîte d'un château de cartes, et dont chaque étage s'inclinait complaisamment sur son inférieur. Sale, malgré un recrépi récent, lézardée, déplâtrée, elle montrait à nu, comme un écorché, son squelette de charpente et sa chair de moellons, suturée en maint endroit, par une grande S en fer.

En voyage vous en avez entrevu de semblables constructions, lorsque la diligence arrêtée vous réveillait en sursaut au milieu de quelque village improvisé par la *bande noire*.

Au bas, une fruitière étalait ses choux effarouchés, ses paniers de charbon et ses faisceaux de balais honteux.

Les fenêtres du premier étage,—seul étage habitable,

et encore ! — continuellement fermées, rendaient équivoque la supposition d'un locataire.

Tout le reste, de bas en haut, était garni de croisées à guillotine, dont les vitres, en l'absence des rideaux, étaient assez épaisses et assez ternes pour que l'œil ne pût y pénétrer.

Lorsque la nuit venait, ces croisées s'éclairaient une à une, presque à la même heure, et dix minutes après s'éteignaient. On dormait tôt pour s'éveiller tôt.

Cette maison était habitée par des ouvriers.

Toutefois cette masure abjecte, en but jusque-là au dédain et aux projectiles, devint tout à coup fort intéressante pour les étudiants de l'hôtel voisin.

Un beau matin, on aperçut sous une des guillotines levées, une jeune fille nouvellement locataire assurément, qui regardait, accoudée, les passants dans la rue.

Elle passa ainsi une bonne partie de la matinée.—Le lendemain et les jours suivants ce fut la même chose.

Elle semblait avoir fait de cette contemplation oisive et rêveuse sa principale occupation.

Plaise à penser si les lorgnettes du voisinage faisaient leur jeu.

La jeune fille n'y voyait rien ou n'y voulait rien voir.

Aussi ne restait-il bientôt sur la brèche qu'un ou deux obstinés qui ne se désespérèrent pas.

Santaglio n'avait prêté aucune attention aux cheveux noirs de la nouvelle venue. Il professait généralement un assez fort dédain pour les amours de grisettes.

Ce fut sans doute à sa majestueuse indifférence qu'il dut son succès. Il lui fut impossible à la fin de ne pas s'apercevoir que les regards de la voisine lui faisaient compagnie soutenue.

Il daigna y répondre.

Indolent au superlatif, en sa double qualité de colon et de Portugais, Santaglio passait ses journées couché sur son balcon, recevait ses visites de la main gauche, télégraphiant de la droite.—Dans les moments d'intervalle, il employait l'une et l'autre à la confection du cigarero national.

Qu'était cette jeune fille ?

Lorsqu'ils se virent pour la première fois, Santaglio apprit qu'elle se nommait Hortense. Elle était ouvrière, lui dit-elle, — et arrivée depuis peu de son pays.

Santaglio n'était pas homme à s'occuper des détails vulgaires et des besoins de la vie. La vie, pour lui, avait toujours été toute faite à l'avance, et l'argent qu'il dépensait était un argent facile et venu tout seul. Il se contentait de porter un peu d'intérêt, — assez faible, — à la jeune fille, en faveur de ses grands yeux et de ses beaux cheveux noirs, et s'en tenait là.

Il y avait cependant un point dont l'éclaircissement eût sans doute inquiété autre que lui. — Comment Hortense, qui ne pouvait avoir, selon toute apparence, d'autre ressource que son travail, passait-elle ses journées entières inoccupées ?

Le garçon de l'hôtel donna un jour à Santaglio, qui ne les demandait pas, des détails circonstanciés. Hortense devait épouser un ouvrier tailleur qui passait pour honnête garçon. Cet ouvrier était du même pays qu'elle, ils avaient été élevés ensemble, il l'aimait beaucoup, disait-on, et il subvenait à ses besoins en attendant le mariage. C'était lui qui l'avait fait venir à Paris et qui lui avait retenu un logement.

Il occupait, la nuit, une mansarde située sur le derrière, dans la même maison d'en face. Le jour il travaillait à son atelier.

Entre Hortense et lui n'existaient que les relations les plus scrupuleuses de futur et fiancée.

Tout cela était indifférent à Santaglio, et il n'eût même pas pensé à en parler à Hortense.

Ce fut elle qui, la première, fit quelques allusions à son mariage prochain, se plaisantant elle-même à ce propos. Si un froncement significatif des sourcils de Santaglio ne l'eût arrêtée à temps, peut-être fût-elle allée plus loin, et n'eût-elle pas épargné son prétendu.

Hortense n'était pourtant pas une fille dépravée, du moins à ce que dit Santaglio, qu'on ne pouvait guère, en cette rencontre, soupçonner de partialité, mais la vertu avait chez elle affaire à rudes parties : — la fainéantise d'abord, — peut-être un peu l'amour du plaisir, — et surtout la bêtise ; — mais une bêtise amère et complète, cette bêtise qui tient à une conformation imparfaite du cerveau, qui se manifeste par l'inintelligence absolue des nécessités du devoir, des sentiments vrais ou faux au milieu desquels chacun existe, quelquefois par une sotte vanité de vices artificiels et par la malheureuse imprévoyance du lendemain. Cette bêtise innée, cet animal stupide qu'elles ont en elles et qui les conduit à son gré, privées qu'elles sont, pour la plupart, des

conseils et des bons exemples de la famille, est ce qui perd presque toutes ces pauvres créatures.

Ainsi d'Hortense. — Élevée par d'honnêtes parents un peu éclairés, dans une fortune un peu meilleure, elle eût peut-être été une mère de famille respectable.

Il faut dire pourtant qu'elle gardait quelques ménagements. Certaines précautions dont elle ne s'écartait pas, la ponctualité avec laquelle elle se retirait à certaines heures marquées, témoignaient que, malgré le peu de cas qu'elle semblait faire de sa position prochaine, elle réservait sur ce chapitre quelque chose.

Il eût été en effet tout à fait inexplicable, avec ses instincts de fainéantise , qu'à défaut d'affection ou de reconnaissance, elle n'eût pas au moins quelque désir d'assurer son existence et son avenir sur le travail du pauvre diable assez sot pour l'accepter.

Tout allait donc pour le mieux dans ce meilleur des mondes.

Un matin, — de bonne beure, — Santaglio dormait. — C'était son habitude de commencer la journée le plus tard possible.

Mais, ce matin-là, son sommeil était plus profond

que d'ordinaire. La raison en était que Santaglio rentrait à peine du bal et venait de se coucher. Il s'agissait de réparer doublement le temps perdu; car Santaglio était très-fatigué, et il fallait être levé à onze heures pour quelque promenade à l'île Saint-Germain ou ailleurs. — Hortense devait être de la partie.

Un coup fut discrètement frappé à la porte : Santaglio n'entendait pas. — Deux autres coups :

— Entrez ! cria-t-il d'assez mauvaise humeur.

Un pas qui lui était inconnu retentit sur le parquet.

— Qui est là ? dit brusquement Santaglio sans se retourner.

— C'est... c'est moi, monsieur, répondit une voix qu'il ne connaissait pas davantage.

Alors Santaglio se retourna.

Il demeura quelque temps comme ébahi, à la vue du singulier visiteur qui lui arrivait.

Dire que ce visiteur était bossu, ce ne serait pas assez : — assez sans doute pour vous faire deviner un sternum enfoncé, poitrine de cordonnier, et de longs bras pendant presque à terre; — mais comment me servir d'un mot, quel terme trouverais-je dans le vocabulaire des infirmités humaines pour vous peindre ces

jambes contournées, s'enchevêtrant aux genoux comme les pieds d'un tabouret de cour, cette tête maladive, osseuse et grimée, quoique jeune encore, ce front chauve, ce visage souffreteux, non moins dévasté par la misère qu'altéré par la difformité ?

Et néanmoins, dans ce regard timide et défiant qui sortait de sous cette arcade contractée, on démêlait je ne sais quelle fermeté intelligente qui arrêtait le sarcasme et vous faisait deviner une âme d'homme sous cette architecture de zoophyte ; on sentait que si celui que la nature avait si cruellement traité était encore embarrassé pour faire accepter aux autres ses monstruosités, lui, du moins, avait depuis longtemps accepté son malheur. Il avait passé par-dessus la résignation.

Je me rappelle un mot de Santaglio, qui me parut le peindre : — Son regard, me dit-il, était digne à force d'humilité.

Après cela, je n'ai que faire de vous décrire le costume : la redingote, la redingote décrépite, aux basques comme mouillées, le gilet piteux, le pantalon étriqué, tout cela tourmenté, dénaturé, presque changé de nom par le moule bizarre qui en était revêtu.

Il se tenait là, immobile, à distance respectueuse du lit, tournant entre ses mains un chapeau informe.

Santaglio ne savait que penser de cette étrange visite. Il ne pouvait admettre l'idée de relations quelconques entre lui et l'original qu'il avait devant les yeux. — C'est quelque créancier honteux qui se trompe d'étage, pensait-il.

J'ai dit que Santaglio était généreux. Pourtant sa fierté native et peut-être aussi d'anciennes habitudes de sa vie despotique des colonies, lui suggéraient un ton passablement brusque toutes les fois qu'il s'adressait à un inférieur. — Vous vous rappelez aussi son sommeil troublé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il brièvement.

Le petit bossu se décida à parler, mais il était visible que cet accueil augmentait encore son embarras :

— Pardon, monsieur, — dit-il en cherchant ses mots et d'une voix émue, — c'est à — monsieur Santaglio que j'ai l'honneur de parler ?

— Après? oui, c'est moi.

— Pardon, monsieur, répéta l'incube de plus en plus décontenancé; — je ne voudrais pas que vous prissiez mal ce que je vais vous dire; — je comprends bien que

je vous dérange... excusez-moi, — mais il s'agit pour moi d'une chose si... importante...

Et il s'arrêta, attendant un regard encourageant, qui ne vint pas, je dois le dire.

Il reprit avec effort.

— On m'a dit, monsieur... Est-ce que vous connaissez mademoiselle Hortense? — C'est une ouvrière qui loge dans la maison en face, ajouta-t-il après avoir attendu un instant la réponse de Santaglio.

— Qu'est-ce que cela vous fait? dit celui-ci, que cette curiosité inexpliquée irrita comme un manque de respect.

Les yeux de l'inconnu, de timides qu'ils étaient, devinrent suppliants. Si Santaglio n'eût pas été prêt à se mettre sérieusement en colère, il eût pu voir qu'ils étaient humides.

— Monsieur, — je vois que je vous fâche, et j'en suis bien *chagrin;* — mais, comme je vous le disais, monsieur, il s'agit pour moi d'une chose si grave!... — Peut-être ne connaissez-vous pas cette demoiselle.... Mais, voyez-vous, monsieur, c'est qu'il court sur elle des bruits — bien extraordinaires, — et je dois l'épouser.

Santaglio, jusque-là, n'avait vu que deux choses : son sommeil interrompu et un importun assez impertinent. À la dernière parole du nain, sa colère tomba tout d'un coup, et il se demanda pourquoi il n'éclatait pas de rire. Il voyait cet avorton ridicule, cette caricature vivante à côté d'Hortense.

Un peu de pitié faillit lui suggérer un mensonge, mais il lui répugnait d'abuser un homme qui s'adressait aussi directement à sa loyauté.

— Oui, répondit-il, je la connais. — Et maintenant laissez-moi tranquille et épousez le diable si vous voulez !

— Mais, insista le bossu tremblant, connaître... — Voulez-vous me permettre de vous demander si elle est venue chez vous... hier?...

— Hier et avant-hier et tous les jours. Laissez-moi dormir !

Le bossu frémit de tout son corps. Il fut obligé de s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber. Il se remit néanmoins, se traîna plutôt qu'il ne s'avança au milieu de la chambre, et vint se placer en face de Santaglio.

— Regardez-moi, monsieur, dit-il — (et en même temps il semblait se complaire à exagérer sa difformité,

fléchissait l'une sur l'autre ses jambes tortues, ravalait sa poitrine étique, et laissait pendre de toute leur longueur, à ses côtés, ses bras démesurés ; il faisait luxe, en quelque sorte, de sa laideur). — Je suis pauvre, je gagne péniblement ma vie ; je ne la gagne pas toujours! — Mon mariage avec mademoiselle Hortense était le seul bonheur que je pusse espérer au monde... — Adieu, monsieur.

Et il se retira.

Le petit tailleur était au bas de l'escalier que Santaglio se demandait encore ce qu'il devait penser de cette sortie. Il comprit pourtant qu'il venait de heurter quelque chose de sérieux et de respectable, qu'il avait été dur, qu'il avait quelque chose à réparer...

— Hé! monsieur? cria-t-il de son lit.

Mais le petit tailleur était déjà loin.

— Il est fou! se dit Santaglio en se rendormant d'un sommeil de plomb.

A onze heures arrivèrent Hortense et quelques amis. Santaglio avait mal à la tête : il avait dormi si profondément que l'événement de la matinée avait à peine laissé quelques traces dans son souvenir. Il en vint

presque à croire qu'il avait fait un rêve, — un vilain rêve, par exemple!

On partit. La journée se passa joyeusement, et Santaglio ne se souvint plus de rien.

Hortense était d'une gaieté folle.

A l'heure du retour, elle ne voulait plus reprendre le chemin de Paris. Il fallut partir cependant. Tout le long de la route ce ne furent que jeux, éclats de rire.

Le lendemain, quand le garçon d'hôtel entra dans la chambre de Santaglio, celui-ci lui trouva une physionomie tout bizarre. On eût dit que ce garçon apportait une grande nouvelle. — Dans ces cas-là, ces sortes de gens prennent des figures de circonstance, toutes mystérieuses et contenues, qui amorcent la question.

— Qu'est-ce que tu as? lui demanda Santaglio.

— Rien, monsieur, répondit le garçon. Mais il s'est passé cette nuit, sans que personne s'en doutât, — une *drôle de chose.*

— Quoi!

— Ce petit tailleur qui demeure en face, — qui est venu vous parler hier matin, vous savez, on l'a laissé monter. — Eh bien! il s'est pendu cette nuit.

Santaglio tressaillit.

— Pendu ! dit-il.

— Oh ! mon Dieu, oui, dit le garçon. Il était froid comme un glaçon quand le commissaire est venu ce matin chez lui.

Le garçon ne demandait pas mieux que d'entrer dans de plus amples détails.

— Assez, lui dit Santaglio qui rêvait.

Hortense entrait.

Rien n'est changé en elle.

Elle s'informa des nouvelles de Santaglio, s'assit, se leva, joua avec la chaîne et la montre disposées sur la table de nuit.

Santaglio la suivait de son œil sombre.

— A propos ! dit-elle, vous ne savez pas ce qui est arrivé ?

— Eh bien? dit-il d'un ton évidemment hostile. — Mais elle était fille à ne jamais rien voir.

— Eh bien ! mon prétendu s'est pendu cette nuit. Il a écrit qu'il me laissait ses meubles.

Elle souriait presque.

Santaglio se leva d'un bond, et étendit, en signe, le bras vers la porte.

Hortense s'était levée aussi, le regardant avec inquiétude et ne comprenant pas.

Mais au regard terrible de Santaglio elle vit qu'il fallait se hâter d'obéir.

— Quelquefois, dans mes moments de tristesse, me dit en finissant Santaglio, il m'arrive de penser à ce misérable que j'ai tué!

— Allons! allons! dis-je en lui prenant la main.

— Ou que j'ai laissé mourir. N'est-ce pas un peu la même chose?

Cette nouvelle et la suivante ont été faites en collaboration avec mon bon et spirituel ami Charles Asselineau, auquel le meilleur en appartient, et que je suis heureux de remercier ici de son aide, désirant vivement qu'un jour ou l'autre il me juge digne de lui rendre la pareille si je puis.

NADAR.

LE MORT GUÉRI

On a parlé ces jours derniers d'un *mort magnétisé* : M. Janin s'était chargé de vous en conter la spirituelle histoire. Vous avez lu la *Morte amoureuse*, et vous avez des *Morts fiancés* par-dessus la tête.

Je vais vous parler, moi, d'un *Mort* qui *guérit*, et je vous dirai le nom de son médecin pour répondre d'avance aux incrédules !

— Il y avait donc une fois un mort.

Du moins se regardait-il comme tel.

De fait, ce personnage que, pour la commodité du récit, j'appellerai R... (il existe encore), R..., après une

assez longue maladie, s'était un beau matin fiché dans la tête qu'il était passé de vie à trépas, — et rien ne l'en eût pu faire démordre.

R..., en aucun temps, n'avait eu la tête bien saine. C'était un esprit faible, inquiet, défiant. — En outre, peu solide de construction physique, s'entourant de mille petites précautions sanitaires, et faisant volontiers sa lecture de quelque bouquin médical. Dieu sait les biscornuités qu'il y pêchait !

En général, il arrangeait sa vie de façon, croyait-il, à ménager son économie animale, à dépenser le moins possible, à limiter ses mouvements, afin de faire organes qui durent. Il avait étudié et combiné strictement sa respiration, ne lui donnant que bien juste le nécessaire. Il ne se promenait pas, de peur de s'user.

Des théories !...

Ajoutons tout de suite que R... était assez riche, qu'il avait cinquante ans, et qu'il n'avait jamais voulu se marier. — Nécessairement.

Arriva le jour où ses supputations, calculs et combinaisons lui démontrèrent, clair comme le jour, qu'il ne devait plus avoir d'huile dans sa lampe. Le terme était venu. R... s'y résigna avec grande complaisance.

Il faut bien faire une fin.

C'est de ce jour-là que date la petite histoire que j'ai à vous conter.

La parenté, convoquée par ban et par arrière-ban, avait en vain épuisé sa logique.

Le médecin ordinaire de R..., désarçonné par son inflexible obstination, blessé même—il y a des médecins que leurs malades peuvent blesser !—avait cédé la place.

R... était mort ; c'était fini, il ne voulait pas entendre parler d'autre chose. Tout ce qu'il demandait, c'était qu'on lui jetât le drap sur la tête et qu'on s'occupât de son convoi. Il ne pouvait pas tout faire.

Et comme les parents stupéfaits s'entre-regardaient sans prendre un parti, R... avait procédé de lui-même aux premières dispositions. Il avait pris le costume de son emploi en se mettant nu comme la main, — ainsi que disent les gens qui ne portent pas de gants. — Et il s'efforçait de disposer le drap fatal, selon le rite.

La famille l'entourait, consternée, écoutant ses doléances d'outre-tombe, ses supplications et ses colères. — Avait-on jamais vu un mort si mal servi ! — Seulement, R..., se répétant nécessairement dans ses formules, on commençait à se blaser un peu.

Et le malade de se lamenter.

— Eh ! les cruelles gens que vous êtes! disait-il. Est-il permis, est-il charitable de laisser un pauvre chretien sans sépulture! Ensevelissez-moi, ensevelissez-moi, vous dis-je! Depuis deux jours, — deux jours entiers, grand Dieu! — que je suis mort, ne sentez-vous pas autour de moi une odeur cadavérique? Si vous ne mettez point ordre à ceci promptement, vous en serez punis tous les premiers en attrapant une bonne fièvre typhoïde, — que je vous souhaite! — Voyons, monsieur Bernard, vous qui êtes à me regarder sans rien faire, — vous, maître Coupier?...

Maître Coupier ne bougeait non plus que M. Bernard.

Alors R... entra dans une grande fureur, et s'adressant à un jeune homme, son plus proche heritier, qui se tenait attéré au pied du lit :

— Vous, mon neveu, — vous! — je vous somme d'aller faire votre déclaration sur-le-champ, afin de procéder sans délai à l'inhumation, — sinon je vous déshérite : voilà mon dernier mot!

Le jeune homme secoua l'oreille à cette menace, et il se fit un mouvement parmi les assistants. Le défunt avait résolûment enfoncé son bonnet jusqu'au menton, et s'était laissé retomber sur son oreiller.

Le neveu, assez décontenancé, et sur qui tous les yeux

étaient portés, parut hésiter un instant, puis il prit son chapeau et sortit.

Dans la pièce voisine, il trouva deux collatéraux, — l'un mâle, l'autre femelle. — Ils lui demandèrent des nouvelles. Le jeune homme leur apprit ce qui venait de se passer.

Les deux collatéraux se regardèrent avec un sourire singulier, — ce qui indisposa fort le neveu.

— Je ne vois pas, disait-il, ce qu'il y aurait de si plaisant pour moi à perdre la succession de mon oncle.

Il les quitta préoccupé et mécontent. La question était grave, en effet, et l'oncle entêté.

Une fois dans la rue, il mit ses mains dans ses poches, s'arrêtant pour se consulter et donnant de bon cœur à tous les diables la folie de son oncle.

A deux pas se trouvait la boutique du pharmacien qui avait fourni les drogues durant sa maladie. Le jeune homme entra et demanda conseil au pharmacien.

Le pharmacien lui fit des calembours.

De rage, le désolé neveu alluma un cigare et s'en fut faire un tour sur le boulevard.

— Pendant mon absence, pensait-il, mon oncle guérira peut-être de sa mort.

En passant devant les bains Chinois, il se heurta contre un de ses amis qui se curait les dents au soleil.

L'ami, qui avait bien déjeuné, — était d'humeur folâtre et en veine de conversation. Il parla avec volubilité de son prochain mariage, de l'argent qu'il avait gagné en jouant la veille, et de l'estime profonde qu'il avait su inspirer en un quart d'heure, dans la rue, à une jeune dame qu'il voyait pour la première fois de sa vie.

Le neveu l'interrompit pour lui conter sa disgrâce.

L'ami s'en égaya d'abord; puis, touché de son embarras, il essaya de le conseiller.

Mais conseiller, — quoi?

Au bout d'une demi-heure de conversation, ils n'étaient pas plus avancés.

— Eh! mais, dit tout à coup l'ami, que ne vas-tu voir Alibert? C'est un homme d'esprit!

— Que veux-tu qu'il me dise? répondit le neveu avec désespoir.

— Il n'en coûte rien d'essayer.

Le neveu réfléchit.

— Au fait !... dit-il.

Et il se dirigea vers la demeure du docteur Alibert, médecin ordinaire de Sa Majesté Louis XVIII, si vous vous en souvenez bien.

Au récit du jeune homme, l'auteur de la *Physiologie des Passions* ne put s'empêcher de rire. La figure piteuse du neveu racontant l'original caprice de son oncle eût produit partout le même effet. Le docteur écoutait cette bizarre histoire, l'interrompant de temps en temps pour s'informer de l'âge du mort imaginaire, de la façon dont il avait été traité antécédemment, de la durée de sa maladie, etc., etc.

— ..... Et son médecin s'est retiré hier, dit en terminant le jeune homme; il ne veut plus revenir.

— Depuis combien de temps votre oncle a-t-il cessé de manger ? demanda Alibert.

— La semaine dernière, nous parvenions encore, bien difficilement, à lui faire prendre quelque nourriture. Mais depuis deux jours qu'il s'imagine être mort, il a solennellement défendu qu'on fît entrer une assiette dans sa chambre. Depuis quarante-huit heures, il est complétement à jeun.

— Eh bien ! monsieur, dit Alibert après un instant de réflexion, nous allons voir ; je vous suis.

Durant la route, le jeune homme, un peu rassuré par la présence du célèbre médecin, lui donna de nouveaux détails et lui fit un tableau assez comique de sa situation de neveu à demi exhérédé. — Alibert souriait.

— Monsieur, dit gaiement le jeune homme en mettant sa main sur sa clef, — vous avez en vos mains César et sa fortune.

Ce neveu s'appelait César.

Cependant l'oncle défunt, rassuré par le départ de son neveu, avait repris un calme plus convenable à sa situation.

— Je serai enterré ! je serai enterré ! chantonnait-il entre ses dents, — ou mon gredin de neveu dira pourquoi !...

— Pouah ! — fit le docteur en entrant, — il y a une bien mauvaise odeur ici !

Ce mot fit bondir comme par ressort le mort sur son séant.

— Enfin ! cria-t-il en tendant les bras vers le nouveau venu, — enfin voilà un homme ! un homme qui... — Vous trouvez qu'il y a une mauvaise odeur ici, monsieur ? Je le crois bien, c'est une infection ! Pensez donc, monsieur, que je suis mort depuis deux jours ! Je dois être en putréfaction, cela est sûr.

— A la bonne heure, dit le médecin.

— Et ces gueux-là, monsieur, poursuivit R..., ces gueux-là me refusent la sépulture. Dans quel intérêt, je vous le demande un peu ! Ils se sont entendus avec mon médecin pour se moquer de moi. — Heureusement, monsieur, que votre honnêteté me rassure et qu'elle va me faire raison de cette canaille.

Alibert s'approcha du lit.

— Vous êtes mort, monsieur ?

— Depuis quarante...

— ..... Huit heures, c'est bien. — Cela se voit de reste.

Ravissement de l'oncle.

Alibert fit un tour de chambre et vint se placer, comme on dirait, au premier plan, à la gauche du spectateur, afin de dominer la scène. Puis il dit gravement :

— Nous allons tout à l'heure procéder à l'ensevelissement !

R... tressaillit d'aise et devint immobile.

Alibert lui tira le drap sur le nez.

— Veuillez, dit-il à l'assistance, veuillez faire placer deux bougies allumées sur cette table, près du lit ; — entr'ouvrez la fenêtre, — bien.

Vous savez, monsieur, poursuivit-il en s'adressant au neveu, ce qu'il vous reste à faire. — Je vous prierai seulement de me faire apporter une aile de poulet et une bouteille de vin de Bordeaux. Je n'ai pas déjeuné, et il convient qu'en votre absence quelqu'un demeure auprès du CORPS.

R... se raidit comme une barre de fer.

Cela dit, Alibert s'installa dans un fauteuil, étendit les jambes et s'appuya sur le bras gauche, dans l'attitude du recueillement.

Puis, sur un signe, tout le monde se retira.

— Monsieur, dit le docteur, après une pause, mon devoir m'oblige à vous adresser certaines questions.

— Faites, monsieur! répondit le défunt sous sa couverture. — Ah! le brave homme! ajoutait-il en *a parte*; ah! le brave homme!

— J'imagine, monsieur, que dans la prévision de l'événement qui vous frappe, vous n'avez pas été sans penser...

Un mouvement convulsif fit onduler le drap. Le mort risqua un œil : — cet œil était étincelant.

— Permettez, monsieur! je vous dirai que j'ai à cet égard les principes les plus arrêtés. J'ai vécu philosophe...

— Ce n'est pas de cela, monsieur, que je voulais vous parler, interrompit le docteur; je sais respecter les convictions des... personnes; mais je viens de voir que vous avez une famille. Vous avez songé sans doute à faire vos dispositions?...

— Eh! depuis longtemps, monsieur!

— De sorte que votre testament....

— Il est là, monsieur, s'écria le mort en mettant hors un bras nu qu'il étendit vers le secrétaire.

— Et... vous n'avez rien à changer à ces dispositions?...

— Absolument rien.

Et, se ravisant :

— Le seul changement que j'ai envie d'y faire, c'est de brûler mon testament pour punir ce scélérat de neveu qui me refuse la sépulture!

Ici les interlocuteurs furent interrompus par le domestique qui apportait le déjeuner.

Alibert fit placer la table près du lit mortuaire et se mit à jouer bruyamment du couteau et de la fourchette.

— Vous n'avez jamais été marié, monsieur?

— Ah! monsieur, Dieu m'en préserve!

—Eh! eh! — Le mariage a bien aussi ses agréments. Une femme aimable, jolie... etc., etc.

Là, une conversation d'un quart d'heure sur les femmes. Le docteur fit quelques portaits.—Il y en avait de blondes, il y en avait de brunes, à la poitrine large, aux belles épaules. Le mort ne s'allumait guère : cependant il répondait; et pour cela, comme le parler en sourdine commençait à le fatiguer, il rabattit le drap au rez de sa bouche.

— Pardon! vint à lui demander tout simplement le docteur, vous ne voudriez pas goûter un peu à ce poulet

— Moi? fit R... abasourdi.

— Il est exquis. — Voyez comme ceci est doré!...

— Moi!

— Eh bien?

— Sans doute.

— Dans ma position, y pensez-vous? il y a deux jours que je suis mort.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Vous plaisantez?

— Pas le moins du monde. — Puisque vous parlez vous pouvez bien manger?

— Ah?... fit le mort, qui parut surpris de la déduction.

Et le docteur, sans insister, déboucha violemmen la bouteille, remplit son verre copieusement, le vida, puis

fit claquer sa langue deux ou trois fois avec satisfaction, — comme les dégustateurs-experts.

—Excellent ! dit-il. — Vous avez... — vous aviez une cave bien montée?

— Mais oui. — Du vin de Bordeaux surtout.

— Pas de Bourgogne ?

— Peu. — Je n'en buvais pas, moi, — et comme je recevais peu de monde...

— C'est un tort, je crois. Le vin de Bourgogne a bien son prix; il a une chaleur qui manque à l'autre.

— Oui, répondit le mort, mais le vin de Bordeaux a un bouquet... — Aspirez-moi celui-là, je vous prie. Comme cela, tenez !

Et il huma l'air avec ses lèvres froncées en bourse.

— ... Hein ?

— Il est délicieux, dit le docteur après avoir obéi.

Et il renouvela l'essai.

— Si je ne croyais pas être indiscret, ajouta-t-il, je vous prierais de m'en céder un ou deux paniers.

— Cela me serait impossible, et je le regrette, dit le mort attaqué dans son vif; il m'en reste très-peu, et...

— Puisque vous êtes mort, que vous importe? vous n'en boirez plus.

R... parut contrarié. — Le docteur n'insista pas.

Et la conversation continua.

Au bout d'un quart d'heure, le défunt était presque sur son séant.

Que vous dirai-je? — A la troisième reprise, R..., émoustillé par l'appétit du docteur, mâchonnait sans trop de répugnance quelques brins de poulet, et buvait goutte à goutte un verre de son fameux vin de Bordeaux.

Il y prit goût, — et il fallut qu'Alibert se fâchât pour l'empêcher d'en trop prendre.

Chez les estomacs fatigués, — qu'ils le soient par l'excès ou par l'abstinence, la digestion s'opère laborieusement.

R... ne tarda pas à tomber dans une somnolence que le docteur favorisa du mieux qu'il put, en lui racontant un feuilleton en vingt volumes.

R... s'endormit.

Je ne vous expliquerai pas comment le sommeil assoupit peu à peu l'excitation des nerfs, et comment la

réaction de l'estomac neutralisa l'action du cerveau, affaibli par les diètes précédentes.

Au réveil, le défunt ne voulut voir personne, pas même son neveu, et le docteur, quoi qu'il fît, ne put lui faire desserrer les dents que pour lui faire avaler une nouvelle ration de poulet et de vin de Bordeaux, après l'absorption desquels il s'assoupit de nouveau.

Bref, —

A huit jours de là, feu R... lisait son journal au soleil, le neveu était rentré en grâce, et les collatéraux repartis pour le Mans ou telle autre ville qu'il vous plaira choisir.

C'est ainsi qu'Alibert fit un miracle et guérit un mort.

Du moins me l'a-t-on raconté.

FIN

TABLE

Paris. — Typographie Morris et comp., rue Amelot, 64.

COLLECTION MICHEL LÉVY

VOLUMES PARUS ET A PARAITRE

Format grand in-18, à 1 franc

A. DE LAMARTINE vol.
Les Confidences... ... 1
Nouvelles Confidences.. 1

THÉOPHILE GAUTIER
Les Beaux-Arts en Europe.. 2
Constantinople... 1
L'Art moderne.. 1

GEORGE SAND
Mauprat 1
Valentine.... 1
Indiana. 1
Jeanne.... 1
La Mare au Diable 1
La petite Fadette...... 1
François le Champi. .. 1

GÉRARD DE NERVAL
La Bohême galante..... 1
Le Marquis de Fayolle.. 1
Les Filles du Feu..... 1

EUGÈNE SCRIBE
Théâtre, tomes 1 à 8... 8
Nouvelles............ 1
Historiettes et Proverbes 1

F. PONSARD
Études antiques....... 1

HENRY MURGER
Le dernier Rendez-Vous, 1
Le Pays Latin......... 1
Scènes de Campagne... 1

CUVILLIER-FLEURY
Voyages et Voyageurs.. 1

ÉMILE AUGIER
Poésies complètes..... 1

Mme BEECHER STOWE
Traduction E. Forcade.
Souvenirs heureux...., 2

ALPHONSE KARR
Les Femmes.......... 1
Agathe et Cécile. 1
Promenades hors de mon Jardin......... 1
Les Fleurs............ 1

LOUIS REYBAUD
Le dernier des Commis-Voyageurs. 1
Le Coq du Clocher.... 1
L'Industrie en Europe. 1

Mme É. DE GIRARDIN vol.
Marguerite, ou deux Amours..... 1

PAUL MEURICE
Scènes du Foyer...... 1

CHARLES DE BERNARD
Le Nœud gordien. 1
Gerfaut. 1
Un Homme sérieux..... 1
Les Ailes d'Icare..... .. 1

HOFFMANN
Traduction Champfleury.
Contes posthumes...... 1

ALEX. DUMAS FILS
Aventures de quatre Femmes.... 1
La Vie à vingt ans.. . 1
Antonine....... 1
La Dame aux Camélias. 1

JULES LECOMTE
Le Poignard de Cristal.. 1

X. MARMIER
Au bord de la Newa... 1

J. AUTRAN
La Vie rurale. 1

FRANCIS WEY
Les Anglais chez eux... 1

PAUL DE MUSSET
La Bavolette...... ... 1

EDMOND TEXIER
Amour et Finance . . 1

ACHIM D'ARNIM
Traduc. Th. Gautier fils.
Contes bizarres... 1

ARSÈNE HOUSSAYE
Les Femmes comme elles sont 1

LE GÉNÉRAL DAUMAS
Le grand Désert.. 1

H. BLAZE DE BURY
Musiciens contemporains 1

OCTAVE DIDIER
Madame Georges....... 1

ÉMILE SOUVESTRE vol
Un Philosophe sous les toits. 1
Confessions d'un Ouvrier 1
Au coin du Feu....... 1
Scènes de la Vie intime. 1
Chroniques de la Mer.. 1
Dans la Prairie 1
Les Clairières 1
Scènes de la Chouannerie 1
Les derniers Paysans... 1
Souvenirs d'un Vieillard. 1
Sur la Pelouse....... . 1
Les Soirées de Meudon. 1

LÉON GOZLAN
Les Châteaux de France. 1
Le Notaire de Chantilly. 1

FÉLIX MORNAND
La Vie arabe.......... 1

EDGAR POE
Traduct. Ch. Baudelaire.
Histoires extraordinaires 1

A. VACQUERIE
Profils et Grimaces..... 1

CHARLES BARBARA
Histoires émouvantes.. 1

A. DE PONTMARTIN
Contes et Nouvelles 1
Mémoires d'un Notaire. 1
La fin du Procès. 1
Contes d'un Planteur de choux. 1

HENRI CONSCIENCE
Traduct. Léon Vocquier.
Scènes de la Vie flamande 2
Le Fléau du Village.. . 1

DE STENDHAL (H. Beyle)
De l'Amour........ .. 1
Le Rouge et le Noir... 1
La Chartreuse de Parme 1

MAX RADIGUET
Souvenirs de l'Amérique espagnole........... 1

PAUL FÉVAL
Le Tueur de Tigres 1

MÉRY
Les Nuits angla
Une Histoire de
André Chénier
Salons et Sou
de Paris....

LOUIS DE C
Un Drame sous
reur ....

CHAMPFLE
Premiers Beaux J

H. B. RÉVOIL (T
Les Harems du No
Monde........

ROGER DE BEA
Le Chevalier de
Georges.. ..
Aventurières et
tisanes.......
Histoires cavaliè

GUSTAVE D'A
L'empereur Sou
et son Empire..

XAVIER EY
Les Peaux-Noires

HILDEBRAN
Traduct. Léon V
Scènes de la Vie
landaise......

AMÉDÉE ACH
Parisiennes et
ciales. ... .

CHARLES DE LA R
La Comédie de l'A

ALBÉRIC SEC
A quoi tient l'Am

Mme BERTON (Née
Le Bonheur imposs

NADAR
Quand j'étais Étud

MARC FOURN
Le Monde et la Co

JULES SANDE
Sacs et Parchemins

PARIS. — IMP. DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.